

**RAPPORT pour le Plan Urbanisme Construction Architecture**

**Convention n° 2200218 235 (D10 18) du 03/11/2010**

**Responsable scientifique : Alain TARRIUS, *Professeur Émérite, Université Toulouse le Mirail,***

**LES TRANSMIGRANTS EN FRANCE :  
TERRITOIRES DE CIRCULATION,  
RESSOURCES ÉCONOMIQUES, STRATÉGIES  
RÉSIDENTIELLES ET SOCIABILITÉS  
URBAINES**

*Septembre 2012*

*Nous remercions François Ménard, responsable scientifique de cette recherche au PUCA.*

*ONT PARTICIPÉ A CETTE RECHERCHE :*

*Enquêtes et rédaction :*

*Alain Tarrius, Professeur Émérite, Université Toulouse le Mirail, chercheur associé Lisst-Cers.*

*Lamia Missaoui : Maître de conférences, Université de Versailles Saint Quentin en Yvelines, Laboratoire Printemps.*

*Fatima Qacha : Docteure en sociologie; Université de Toulouse le Mirail, membre associée Lisst-Cers.*

*Ont participé aux réunions préparatoires :*

*Hasnia-Sonia Missaoui, maître de conférences en sociologie, Université de Toulouse le Mirail, Laboratoire Lisst-Cers.*

*Olivier Bernet, sociologue, IFRASS, Toulouse.*

*Nous remercions Cathy Deglesne pour sa patiente assistance pendant la rédaction.*

*Nous remercions nos amis, nouveaux ou anciens, Marocains, Afghans et Iraniens Baloutches, Albanais, Bulgares, Turcs et Géorgiens et « ceux d'ici » qui nous ont ouvert les portes de leurs « enclaves urbaines », nous ont dit leurs rêves de liberté, leurs apprentissages de la mobilité parmi les pauvres du monde, poor to poor....*

## Introduction<sup>1</sup>

### *Activités sans frontières.*

De temps immémoriaux des hommes apportent leurs savoir-faire, leurs croyances, leurs rêves au-delà des frontières, celles du moment, et en importent tout autant. Départ de la famille, du village ou de la nation le voyage est douloureux lorsqu'il se nomme « exil » et certains préfèrent les tourments de la faim ou du tyran, l'insupportable poids des contraintes familiales, au déracinement sans perspective de retour. D'autres négocient le voyage avec son retour : ils « prennent la route », la reconnaissent, la modifient, reviennent, repartent parfois *en tournées*, suivant les rythmes de leurs activités ; ils deviennent familiers de l'ici-et-du-là bas et de l'entre deux : c'est eux que nous accompagnons dans nos recherches. Nous abandonnons donc la perspective des ravages de la « mobilisation internationale de la force de travail » et de ses déportations massives et sans retour, telles que développées, tout au long des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, associées souvent aux soumissions guerrières.

Il existerait en effet des histoires heureuses du passage des frontières : des commerçants, colporteurs de montres ou passeurs de tabacs sont figurés, sur d'anciennes gravures, en randonneurs, goûtant aux meilleurs mets des étapes, se riant des gabelous embusqués dans le froid et la nuit. Et les mosaïstes du Frioul, comme les façadiers Piémontais, en tournées par bandes de plusieurs dizaines d'associés<sup>2</sup>, n'emportaient-ils pas, dans leurs besaces, leurs meilleurs vins pour le dernier repas du dernier chantier avant le retour au foyer ? On doit à ces compagnons la décoration du plafond du Palais Garnier, ou du mausolée de Lénine, les façades de

---

<sup>1</sup> Alain Tarrus.

<sup>2</sup> Ada Lonni *Sapere la strada*, faculté d'anthropologie historique de Turin. 1989.

plâtre lissé de nombreuses rues des villes européennes, dont le Paris du 1<sup>er</sup> arrondissement, les belles fresques des chapelles rurales de Savoie. Ces mobilités transfrontalières se justifiaient par la notoriété des artisans : l'iconographie européenne, - Russie, Espagne, Royaume-Uni, et même Empire Ottoman - expose des représentations des mêmes ouvriers, pantalons amples, ceinture de flanelle serrée et coiffe blanche des façadiers turinois... Plus près de nous, le revêtement de marbre blanc de l'Arche de la Défense n'a pu être réalisé, « au noir » pour l'essentiel, que par des ouvriers de Carrare<sup>3</sup>, lors de rotations mensuelles. Les tournées internationales de paysans bulgares, le 'gourbet', pour des cueillettes dans les Balkans, donnaient lieu à des fêtes locales et les vendangeurs polonais et espagnols savent animer en France des soirées joyeuses, en fin de journée. Certaines compagnies de bâtisseurs, au XII<sup>ème</sup> siècle, tenaient la dragée haute aux seigneurs et abbés qui les sollicitaient. L'iconographie est riche en présentations heureuses des sociabilités exposées à ces occasions de *tournées transfrontalières laborieuses de chez soi à chez soi*. Formes subalternes de mobilités professionnelles précapitalistes ? Anachronismes pour celles qui ont survécu pendant la grande mobilisation internationale du capitalisme industriel, et son cortège d'interminables souffrances qui se renforcent parfois, au fur et à mesure des successions de générations ?

Yves Barel<sup>4</sup> a décrit la capacité de ces « replis de l'histoire », de ces anachronismes maintenus aux périphéries de la modernité, d'être rappelés sur le devant de la scène sociale et économique, d'être reconvoqués par la modernité. Il en est ainsi du puissant développement actuel de cette forme migratoire subalterne, le colportage transfrontalier, dont se saisit le capitalisme marchand le plus contemporain : la transmigration, migration internationale de contournements et de passages qui libère l'étranger pauvre commerçant des contraintes étatiques-nationales, taxes et contingentements, pour le plus grand bien du capitalisme marchand contemporain. Ces contraintes qui, associées à l'injonction d'exposer une identité claire, le marginalisent, l'infériorisent -toujours dernier- au regard

---

<sup>3</sup> Sur les séculaires mobilités mondiales de la pierre et de ses ouvriers, voir la belle thèse de Geneviève Marotel sur les marbriers de Carrare. Toulouse 2, 1995 .

<sup>4</sup>Yves Barel, *Le paradoxe et le système*, Anthropos, 1982.

de « l'autochtone », toujours premier, lui, dans ses « hiérarchies identitaires », entre voisinages de villages, de nations ou de sociétés.

**« L'entre pauvres ».**

A la mobilisation bien connue, au service de l'omniprésente mondialisation, d'élites professionnelles internationales, s'ajoute celle, bien moins identifiée, de populations pauvres<sup>5</sup> : le « *poor to poor* », l' « entre pauvres », se déploie mondialement aujourd'hui avec comme arrière-fond les grandes firmes multinationales. Des chercheurs nous en livrent, par-ci par-là des descriptions anecdotiques, surtout localisées dans les zones de moindre richesse, surtout basées sur le commerce de vêtements, de fripes, de tapis... ces touches impressionnistes, sur le tableau des mobilités économiques, à *condition d'y intégrer les vastes trafics industriels, et les mobilités transfrontalières entre périphéries pauvres et centralités riches*,<sup>6</sup> commencent à suggérer une **forme d'ensemble qui, elle, n'est ni exotique ni anecdotique, c'est celle d'un capitalisme marchand débridé et triomphant, en voie de généralisation planétaire.**

La mondialisation-globalisation aime les pauvres comme les Etats ne savent plus le faire. Les entreprises trans, multi, inter nationales, qui composent le substrat matériel de cette insaisissable mondialisation, aiment l'argent des pauvres : ils sont tellement plus nombreux que les riches. Mais, voilà : toutes sortes de protections frontalières maintiennent des conditions de circulation et de valorisation des biens tant convoités par tous, afin de mieux cristalliser les hiérarchies locales de la richesse et du pouvoir. Ici les taxes à payer pour acquérir un véhicule représentent quatre à cinq fois sa valeur de sortie d'usine, là les appareils électroniques sont contingentés, voire interdits. Les grands acteurs économiques de la mondialisation ont donc besoin des pauvres non seulement comme clients, car il est possible et lucratif de produire des marchandises à leur portée, mais encore *comme entrepreneurs du monde occulté de l'économie*

---

<sup>5</sup> Alain Tarrus *La mondialisation par le bas* Balland, 2002.

<sup>6</sup> C'est un choix que nous avons résolument adopté dès nos premières enquêtes, prenant à témoin les transmigrations entre l'Europe (CE) et le Maghreb (1985-1995), l'Europe de l'Est (1992-1997), le Moyen-Orient (2002-20010), les migrants internationaux riches (1990-1992) ou pauvres ; les territoires des circulations (1989-...), les modifications urbaines (1985-...), les nouvelles frontières (2008-...), les interactions, en France, entre anciens migrants et transmigrants (2011...).

*souterraine, comme passeurs, hors des règles et des lois des circulations officielles* : il faut atteindre les pays pauvres, les derniers de la classe mondiale, mais aussi des populations pauvres dans les pays riches, les dernières de la classe locale, sans s'exposer aux taxes et contingentements. La vieille mobilisation des migrants pour les activités localisées peu rémunérées se double désormais d'une nouvelle mobilisation pour passer les marchandises et atteindre des populations peu ou moins 'solvables'. L' « entre pauvres » fédère une foule de rapports économiques « horizontaux » ; les transmigrants, eux-mêmes pauvres, diffusent leurs produits de contrebande directement aux foules de *pauvres qui constituent, partout dans le monde, leur milieu d'immersion immédiate* ; leurs activités ne nécessitent pas l'intervention de chaînes commerciales spécialisées, hiérarchisées, de vendeurs organisés à l'abri de vastes magasins, d'experts, de services financiers, de diffusions publicitaires etc. Le *peer to peer*, l' « entre experts » est indissociablement lié au *poor to poor* : les jeunes, et d'autres, des beaux quartiers comme des zones d'habitat enclavé, des quartiers suburbains de Dakar, Sao Paulo, Bangkok, Istanbul ou Marseille, connaissent les caractéristiques techniques des derniers produits électroniques des grandes marques, leurs performances : images, vitrines et autres messages publicitaires, forums internet...

### ***De nouvelles migrations.***

Que les stratèges des multi ou transnationales ne s'encombrent pas des préséances des idéologies de la mondialisation pour les riches et de ses grandes institutions, et se comportent comme des pickpockets des pauvres, n'est pas nécessairement nouveau, mais pour nous, là n'est pas l'essentiel : la mobilisation des pauvres, pour passer, pour contourner normes et règles, produit de *nouvelles formes de migrations*, peuplées d'une multitude de tous petits acteurs économiques transnationaux. Ces transmigrants-là généralisent en Europe des mobilités de fourmis qui s'amplifient. Ils sont en outre, excédant des limites de toutes les nations traversées, hors de portée des idéologies et des pratiques de l'intégration. Ces politiques, en Europe, sont généreuses dans leurs fondements mais peu efficaces dans leurs réalisations depuis plusieurs décennies, notamment pour les populations sud et est-méditerranéennes. Ainsi les inépuisables stratégies de conquêtes de marchés par les grandes firmes, recourant à une mobilisation internationale originale des pauvres, par leur

circulation, créent une nouvelle contradiction sociale et économique à l'échelle mondiale : si complémentarité il y a -la conquête des marchés- entre les représentants de l'officialité et ceux de la subterranéité, par contre les modalités de professionnalisation, les types de déploiement, la nature des liens, l'usage des temps sociaux et des territoires des nations, par les uns et les autres sont antagoniques. La contradiction économique à l'échelle mondiale n'est qu'un leurre, ce sont les mêmes poches qui recueillent les bénéfiques de l'une et l'autre stratégie de vente, mais les effets des incompatibilités entre les pratiques commerciales de l'officialité et celles, souterraines, de l'entre-pauvres, du *poor to poor*, interrogent de plus en plus ouvertement l'ordre, l'idéologie, des *nations*.

La conséquence immédiate la plus évidente concerne les frontières, leur nature et leur tracé : à son échelle politique, l'Europe, par exemple, effaçant ses frontières internes nationales, suggère des frontières continentales. C'est ainsi que trois cents kilomètres de côtes bulgares « contiennent-contrôlent » des dizaines de nations caucasiennes et proche-orientales, au bénéfice de dizaines de nations européennes. Il en est de même du Sud italien et espagnol : de longues bandes frontières se substituent à quelques rares passages entre nations. L'immense passoire se substitue aux lieux du filtrage ...D'autre part les territoires de circulation des transmigrants amalgament bien sûr de nombreuses voies de passage, mais sur des périmètres inédits, telles de larges percées cosmopolites transnationales. Corridors, et non plus voies, où s'expriment des sociabilités originales entre les transmigrants et les populations locales; enfin, à l'intérieur même des nations, des formations villageoises -cas de l'Italie- ou urbaines -en France- connectées à ces territoires circulatoires comme étapes privilégiées, ont le double statut d'espaces sociaux enclavés, pour les uns, sous surveillance quasi-frontalière des policiers, et d'étapes de vastes circulations pour d'autres, nos transmigrants. Complexifier l'analyse des migrations par les mouvements transnationaux c'est nécessairement modifier l'identification des frontières...

### ***Des phénomènes significatifs mais peu visibles.***

« Généralement, les travaux sur la mondialisation, menés surtout par des économistes et des politologues, s'attachent à lire des grands mouvements internationaux quantifiés, identifiés par les outils statistiques traditionnels de

l'analyse de l'officialité nationale et internationale, de la visibilité des flux »<sup>7</sup>. Les élites internationales passionnent et les réseaux de la mondialisation envisagés sont ceux des circulations de la finance, des savoirs et des techniques ; des acteurs sont identifiés, leurs lieux de formation, les grandes écoles internationales, et de travail, leurs relations permettant l'expression du minimum de proximités constitutives d'un lien social, sont décrites avec enthousiasme : qualités des liens faibles nous dit-on, savoir se reconnaître sans se soumettre ; quelle dérélition pour les parentés, les amitiés de quartiers et de villages des pauvres, des transmigrants de « *l'entre pauvres* » : *isolés dans l'archaïsme de la préférence affective, la prison sociale du lien fort, des accords de parole, bref des valeurs peu propices à l'émancipation des milieux de la pauvreté, dit-on encore*. Des chercheurs, traquant les critères de l'efficacité entrepreneuriale ont même théorisé « la force du lien faible ». Panégyrique de l'accomplissement de l'homme moderne.

Ainsi sont « écrasés », gommés, des faits et des populations moins visibles dont on présuppose l'inefficacité : *le lien fort* devient même suspect. Il serait affaire d'investigations ethno-anthropologiques : les tribus de pauvres qui déploient entre elles des liens interpersonnels trop forts, et donc paralysants. Il enfermerait dans d'étroits milieux repliés sur eux-mêmes, il masquerait là où il faudrait exposer. Tout au plus reconnaît-on aux pauvres une « débrouillardise » sympathique, réifiée en marchés « aux puces », en boutiques livrées par des aventuriers de la cause chinoise des exportations de produits vestimentaires ou ménagers-de-plastique : visibles, quelle commodité pour l'enquête, le long de rues des villes et villages frontaliers, sans entrer dans les interactions étroites qui lient les marchands. Ce n'est pourtant pas cela que nos recherches révèlent. Les transactions au cœur de nos investigations diffusent les produits industriels les plus récents de « majors » de la fabrication et du commerce transnational : des milliards de dollars sont en jeu, conjugués à « l'argent sale » planétaire pour mieux faire circuler hommes et marchandises. Ils tracent d'autres formes de mobilisations migratoires que les sympathiques trafics de jeans, de couvertures, de contrefaçons, exposés dans les vitrines multicolores des marchés de la survie, attachés au déclin des sempiternels ports méditerranéens tels Port Saïd, Naples,

---

<sup>7</sup> Michel Wieviorka, préface à Alain Tarrius, *La mondialisation par le bas, les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Balland, 2002.

Marseille<sup>8</sup>, Istanbul, etc...frontières dérisoires et, pour le coup, anachroniques : sympathiques creusets des anciens cosmopolitismes, décors des scénarios de films en noir et blanc de voyous méditerranéens gominés, de passeurs de cinéma de drogues, d'armes et de femmes. La nostalgie de Pépé le Moco et de ses exotiques paysages efface la réalité des transformations des frontières maritimes et terrestres, des parcours, la profonde réorganisation des réseaux criminels « informatisés- internétisés-mondialisés ».

Les mailles trop larges des filets des observations et des « prises de mesures » des théories de l'efficacité des « acteurs de la modernité » laissent passer une foule de petits poissons indignes de leur intérêt. Ce sont eux qui, fédérés en innombrables bancs, nous mobilisent depuis longtemps. Nous nous attachons à lire, au plus près des réalités de terrain, *c'est-à-dire du point de vue des gens que nous étudions*, ces phénomènes relativement indéchiffrables par les logiques de l'officialité, comme symptômes anticipateurs de possibles changements. Objet de tous les amalgames stigmatisants de la part d'États qui ne savent comment se saisir des mobilités, des compétences de populations qui débordent de leurs territoires, l'étranger pauvre et circulant prend place dans les dynamiques planétaires contemporaines. De nombreuses villes euro-méditerranéennes, nord-américaines, moyen-orientales, asiatiques, sont déjà travaillées par ces minorités actives initiatrices de devenirs collectifs nouveaux, de « figures de l'étranger » inattendues, de hiérarchies territoriales imprévues.

### ***A l'ouest et à l'est de la Méditerranée, des populations témoins.***

J'ai décrit donc deux contextes caractéristiques de l'organisation et des compétences de ces nouveaux migrants de la mondialisation<sup>9</sup>. D'abord celui des réseaux *ouest- méditerranéens* de petits entrepreneurs migrants : Algériens et Marocains des migrations récentes en Espagne, en Italie et dans le Sud de la France, en situation de séjour régulier, qui effectuent par dizaines de milliers, des mouvements pendulaires vers leurs pays, villes, villages d'origine ; alors même

---

<sup>8</sup> Alessi Dell Umbria, *Histoire universelle de Marseille*, Agone, 2006. Cet ouvrage développe une analyse du déclin du grand port méditerranéen, très largement contextualisée, qui le rend indispensable à la compréhension de la problématique des nouvelles migrations internationales.

<sup>9</sup> Alain Tarrus, *La remontée des Sud. Afghans et Marocains en Europe méridionale*. Ed de l'Aube, 2007.

que les nations européennes érigent des barrières peu franchissables aux remontées sud-nord, les migrants déjà présents passent massivement dans le sens nord-sud, chargés de produits électroniques et d'autres marchandises. Ensuite celui des réseaux *est-méditerranéens*, observables dans les Balkans, en provenance de l'Afghanistan, du Caucase, via l'Iran, la Turquie, les Emirats, la Syrie, la Géorgie, aux droits de séjour incertains. Les migrants transportent alors, durant de longues tournées qui les éloignent plusieurs mois de chez eux, des produits acquis en tel lieu de leur itinéraire, et revendus quelques frontières plus loin. Bien sûr, le choix des passages de l'Algérie et du Maroc en Espagne et de la Turquie ou du Caucase en Bulgarie n'est pas anodin dans le contexte actuel du débat sur les frontières Sud de l'Europe. En fait, l'Europe est au plus perméable dans les espaces mêmes qu'elle désigne comme les plus contrôlés, comme les plus « naturellement différenciés ». Et à la vision de frontières « historiques et naturelles » des Détroits, Bosphore et Gibraltar, s'oppose celle tout aussi « naturelle et historique », de l'Andalousie et de la grande « barrière ottomane », d'Albanie et de Bosnie à la Mer Noire. De nouvelles frontières *continentales* apparaissent, rompant avec les logiques des villes-portes.

### ***Forme sociale migratoire nouvelle et 'territoires circulatoires'.***

Ces migrants là ne ressemblent pas à leurs aînés de la mobilisation internationale du travail sédentaire, des regroupements de main d'œuvre bon marché : ils proposent un modèle migratoire *transnational*. Les aborder par leur place dans l'organisation des échanges économiques est bien sûr un moyen de saisir leurs productions de rapports sociaux originaux le long de *territoires circulatoires* qui fédèrent, sous régulations autres, des éléments disjoints de ceux créés par l'histoire des nations. Superposés à ceux-ci ils articulent des quartiers de villes distantes en voisinages originaux. Cette nouvelle forme sociale redéfinit donc, dans ses circulations, des territoires spécifiques distincts de ceux qui régulent les échanges officiels, entre nations, *et aussi de ceux qui supportent les réseaux d'activités criminelles*. Les amalgames, produits par les autorités des Etats-nations qui ne savent et ne peuvent se saisir de ces circulations, qui criminalisent les acteurs de ces vastes mouvements, ne sont pas observables dans les enquêtes de terrain : bien au contraire, les antagonismes de formes, de

stratégies, d'intentions, opposent, parfois violemment, ces nouveaux professionnels des transgressions douanières délictuelles aux classiques formations criminelles transnationales. Parfois encore, des alliances autour de l'usage de l'argent sale, et non des trafics qui le produisent, donnent lieu à de surprenantes proximités. Pour le dire rapidement : les transmigrants savent autant que les notables locaux, valoriser cet argent...

D'Afrique sub-saharienne aux USA, en passant par l'Europe et par le Golfe, du Maghreb à l'Europe occidentale, du Moyen Orient aux Balkans, d'Asie vers tous les continents, les « anciens » migrants de la misère se reconvertissent en petits entrepreneurs transnationaux. Entre populations de circulants, des normes sociales nouvelles sont instituées, qui, permettant l'usage d'une éthique transversale de la parole, de l'honneur, du lien fort, abaissent les différenciations ethniques, religieuses, culturelles, alors même que les Etats-nations européens ne savent comment gérer les « multiplications communautaires », et leurs étanchéités culturelles ; *les parcours de l'intégration, généreusement proposés par les institutions des « pays d'accueil », ne font plus sens pour ces populations nomades ou semi-sédentaires qui restent totalement attachées à leurs lieux d'origine, loin des normes des « pays de traversée »* : l'autoformation à la transmigration des jeunes de nos enclaves urbaines se multiplie au fur et à mesure que se développent les échanges où l'économie souterraine, dominante, déborde les lois et réglementations locales. Le « ni d'ici ni de là-bas » de Park et de Stonequist, et plus récemment d'Abdelmalek Sayad, n'a plus cours parmi des populations déployées, durant leurs activités, dans des temps et des espaces sans communes mesures avec ceux des sédentaires. Ce monde nouveau qui crée au-delà des frontières nationales ses espaces de sociabilités, de circulations fluides, ne demeure pas sans liens avec les territoires autochtones : il s'y connecte dans les villes. La mosaïque des apparitions, des manifestations de l'économie du *poor to poor* prend tout son sens dès lors que l'on admet l'existence d'une nouvelle et puissante *mobilisation internationale de la force de travail mobile*. Im-migrants et é-migrants, acteurs d'une dialectique violente des Nations vis-à-vis l'étranger, ne forment plus qu'un couple dérisoire devant la triade im-, é-, trans-migrants **qui délocalise la question de l'étranger de l'ordre national**. La mise en évidence d'une pléiade de manifestations de ces phénomènes conduit à l'hypothèse, qui fut la nôtre pendant l'enquête que nous présentons, d'une origine commune dans le

déploiement mondial d'un capitalisme marchand ultra-libéral . L' « entre pauvres », *poor to poor*, est à penser en même temps et très complémentaires à « l'entre riches », *rich to rich*, Et les effets différenciant l'un par rapport à l'autre, dont on pourrait attendre une sorte de conflagration mondiale, se résolvent pour l'heure dans l'enrichissement des mêmes firmes transnationales et dans l'appauvrissement des nations.

***Des étages spatio-temporels peu usuels et d'indispensables enquêtes empiriques.***

Une redéfinition des processus du changement local et global est requise des chercheurs, bouleversant les cadres spatio-temporels des analyses classiques. Pour cela, l'articulation terrains-formalisations est plus que jamais nécessaire, à la façon de Thomas, de Znaniewsky, de Park, d'Elias, d'Halbwachs de la « *Topographie légendaire...* », et de tant d'autres. L'imaginaire sociologique, comme le recours à des notions sans recul par rapport au « bon ordre » logique -Kant oblige- des hiérarchies sociales de la sédentarité spatiale (l' « identité » en particulier), de l'échelle 'basique', rarement interrogée par les sociologies, d'une concordance localiste -la terre, le lieu, l'ici, le sang, le patrimoine local, etc.- entre les intérêts et finalités de l'Etat et de l'individu, ne peuvent aborder « *les ruses des mondes réels occultés* », comme les désignait Walter Benjamin, sans renforcer leur imperméabilité, la confusion des énoncés les concernant. Notre projet et nos pratiques de recherche excluent la pertinence d'un discours parfois séduisant mais qui ne nous permet pas d'apercevoir les *manifestations* les plus immédiatement proches de ces « *mondes occultés* », de ces énoncés d'idées qui construisent du sens en évitant le rigoureux et inconfortable préalable de la délimitation des terrains de recherche, de l'enquête empirique. Nous en sommes donc à décrire ces phénomènes et à proposer quelques notions qui leur sont immédiatement articulées. L'émergence d'une forme nouvelle se lit d'abord dans ses manifestations et conduit, ce travail étant bien engagé, à proposer des notions interprétatives : particulièrement lorsqu'un a priori intangible sur la force et la légitimité du local-national est mis en cause. En clair les sempiternelles analyses du phénomène migratoire international comme mobilisation d'une main-d'œuvre industrielle vite sédentarisée, avec force problèmes d'assimilation, sont toujours

productrices de vieux clichés trompeurs : *une histoire « en retard »*, qui sauvegarde de nombreuses langues de bois politiques, aux intentions généreuses, mais concourt présentement à de nouveaux aveuglements.

Le cloisonnement des terrains de recherche limités aux migrations à travers les nations pauvres, et à leur cortège de trafiquants de fripes, plastiques et autres chaudrons d'aluminium, s'inscrit dans les idéologies et représentations bien connues de l'héritage colonial. Commerce de pauvres dans les nations pauvres. La réalité présente est l'indifférenciation de tous les espaces marchands, dans les nations pauvres comme dans celles qui exposent leur richesse : ce sont donc les traversées des unes vers les autres qui constituent nos terrains. La cohésion entre tous ces mouvements de traversée, que nous avons découverte au cours d'années de recherches, nous inspire enfin l'existence d'un scénario global initié par le capitalisme le plus moderne.

Nous avons enquêté ces vingt-cinq dernières années sur les déploiements transnationaux de migrants, sur les recompositions de quartiers de villes qu'ils produisent, sur l'évolution des liens conjugaux et familiaux, sur le rapport à l'école et aux techniques de communications, sur la santé, et plus généralement sur les liens sociaux originaux qu'ils nécessitent ou provoquent : nous rappelons, dans le texte qui suit, de nombreux résultats de ces travaux et, *aujourd'hui, nous enquêtons sur la rencontre, en France, de générations de migrants « historiques » sédentarisés et de transmigrants, sur les influences réciproques que l'économie de « l'entre pauvres » induit . Cette recherche prend donc place parmi celles qui interrogent les ruptures post-coloniales<sup>10</sup> vécues par les immigrants comme initiatrices d'une histoire nouvelle des étrangers enclavés dans nos sociétés européennes : lors des étapes de leurs mobilités mondiales, les transmigrants commerçants pauvres sont accueillis par ces immigrants sédentarisés qui les précédèrent il y a trois ou quatre décennies ; de ces cosmopolitismes 'glissants', ponctuels, éphémères, mais sans cesse renouvelés, sont nées, en réciproque, des proximités favorables à l'hospitalité dans les réseaux de transmigrants. Une fuite incessante des contraintes de la sédentarisation-intégration s'en suit pour des jeunes quittant 'par le bas', par le « poor to poor », leur condition d'assujettis à la*

---

<sup>10</sup> Nicolas Bancel, Florence Bernault, Pascal Blanchard, Ahmed Boubeker, Achille Mbembe, Françoise Vergès, *Ruptures Post coloniales*, La Découverte, 2010 .

*poursuite d'une citoyenneté dont ils n'aperçoivent pas les attributs, qui n'est pas la leur. Percevant leur présence sédentaire comme paralysante, pénitenciaire, certains, de plus en plus nombreux, choisissent l'évasion vers ce monde fluide, au-delà des appartenances nationales, qu'exposent des transmigrants, étrangers affirmés et sujets de leurs mobilités transnationales.*

*Nous avons donc, à partir de l'identification de quelques composantes des transmigrations contemporaines, essayé de décrire les caractéristiques de ce monde nouveau de « l'entre pauvres », à la fois souterrain et omniprésent, que construisent ces étrangers Moyen-orientaux, Caucasiens, Balkaniques, Africains, bien conscients du refus d'hospitalité de nos nations : un sentiment partagé par « nos jeunes » des enclaves sociales.*

Première partie

## Trente années de déploiement d'un nouveau type de migrations (1980-2010).<sup>11</sup>

Dès les premières années de la décennie 1980, alors que naît dans la société française le mouvement Beur<sup>12</sup>, un nouveau type de migrants apparaît : il s'agit de Maghrébins demeurant sur les deux rives de la Méditerranée qui pratiquent, par d'incessantes mobilités, un commerce intense et souterrain<sup>13</sup>. Ceux là-même, les pères des Beurs, que l'on prétend absents, disparus... Plusieurs dizaines de milliers d'entre eux se mettent donc

---

<sup>11</sup> Par Alain Tarrus.

<sup>12</sup> L'historicité *spécifique* de l'immigration dans notre société fut clairement signalée par Abdelmalek Sayad : *Les trois âges de l'émigration algérienne* in Actes de la Recherche en Sciences Sociales janvier 1977 ; jusqu'à *La double absence* 1995 il analysera ainsi l'histoire migratoire Algérienne ; Ahmed Boubeker prolongera cette réflexion in *Les Mondes de l'ethnicité*, Balland 2003 : pour lui, « l'intrusion des jeunes des Minguettes, en révolte dès 1981, sur la scène publique semble marquer la fin d'une exclusion réciproque entre la société française et les cités d'exil. Les beurs affirment un droit de cité hors des réserves de l'immigration : la conscience politique d'une génération se forge ainsi en réitérant son exigence de reconnaissance et sa faim d'égalité, qui se heurtent aujourd'hui encore à une fin de non-recevoir publique » in *Ruptures postcoloniales, les nouveaux visages de la société française*. La Découverte, 2010. En nous situant dans cette lignée de l'historicisation endogène à la migration, nous favorisons, pour notre part, les *transmigrations* qui mettent en scène l'influence de populations *d'origines et de destinations extérieures à notre nation* et qui l'utilisent comme étape pour leurs activités : désormais c'est de populations *et d'ici et de là-bas* qu'il faut parler. En quelque sorte la mondialisation des « transmigrants », à distance des destins nationaux. Chassés comme résidents, ils deviennent, nous le verrons, de très influents passagers.

« en marche de chez eux, en France, à chez eux, au Maghreb » en d'incessantes tournées commerciales ; leur étape française formera rapidement des « comptoirs commerciaux coloniaux » contribuant à des transformations importantes des quartiers, généralement centre-urbains en déshérence : d'abord Belsunce à Marseille, puis Place du Pont à Lyon<sup>14</sup>, la Goutte d'Or à Paris... Par la suite ces migrants, que l'on dénommera « transmigrants » se déploieront sur plusieurs continents, mobilisant hommes et femmes Africains, Moyen-Orientaux, Caucasiens, etc., pour des étapes européennes, A l'ancienne désignation des migrants « ni d'ici ni de là-bas »<sup>15</sup> se superpose désormais celle de migrants et d'ici et de là-bas et de l'entre-deux<sup>16</sup>.

Des villes moyennes n'échapperont pas, après Marseille, Lyon, Strasbourg et Paris, à l'influence des transmigrants dans l'évolution de leurs formes urbaines et sociales : Valence, Avignon, Nîmes, Montpellier, Perpignan, Toulon, s'inscrivent, comme étapes des réseaux de transmigrants dans un « territoire des circulations » parcouru, en 1995, par des Marocains (pourtour méditerranéen jusqu'en Sicile) et des Turcs (Belgique, Allemagne, Strasbourg, Lyon, Nîmes, Avignon).

Des transformations urbaines apparaissent à l'initiative de cette nouvelle migration fluide et organisée en passages et étapes urbaines : en rupture avec le modèle des enclaves urbaines de la pauvreté gérées par les pouvoirs publics. Les activités de ces migrants, le commerce de produits alimentaires, de vêtements et de matériels électroniques et ménagers, échappent aux régulations de l'économie officielle.

---

<sup>13</sup> Il s'agit de matériels audio-visuels, ménagers, de vêtements, et parfois même d'aliments. L'insuffisance des importations officielles algériennes est compensée par ce commerce parallèle.

<sup>14</sup> Enquête A. Tarrus 1985-1986 rapportée dans la *Revue Européenne des Migrations Internationales (REMI)* : L'entrée dans la ville : territoires Maghrébins à Tunis et à Marseille, vol 3 n°1, 1987 *in extenso* sur Google/Persée/REMI. Enquête A. Battegay : les commerces de la Place du Pont à Lyon, *REMI* 1993. Belsunce, à Marseille, a suggéré les contours d'un comptoir voué aux exportations vers le Maghreb de produits manquant dans le commerce international officiel.

<sup>15</sup> Park et Stonequist, A.Sayad, etc..

<sup>16</sup> Lamia Missaoui, Alain Tarrus, *Arabes de France dans l'économie souterraine mondiale*, Ed de l'Aube,1995

Le profil d'un nouveau migrant apparemment maître de ses activités, du choix de ses implantations, de ses circulations, apparaît dans une société toujours persuadée qu'il est irrémédiablement condamné à la répétition de l'assujettissement colonial. La sujétion au capitalisme le plus contemporain est par contre totale : les entreprises, surtout internationales, et les Etats ne veulent plus d'un appel massif à une main d'œuvre industrielle peu qualifiée et dont la sédentarisation est une lourde prise en charge : logements, intégration, aide aux familles,... Le secteur capitalistique commercial international, de loin le plus actif et le plus libéral, a besoin d'une abolition des frontières douanières, des taxes et contingentements. L'évolution post-coloniale des mouvements migratoires internationaux a vite rejoint ces stratégies : dès les années 80, ces migrants s'affranchissent, devant les restrictions des Etats de destination et les besoins des pays d'origine, de la sédentarisation au bénéfice des tournées, de chez soi à chez soi : les « fourmis de la mondialisation » vont acquérir des marchandises dans une autre nation, non soumise aux taxes d'importation, pour les revendre ici hors des circuits officiels. Dès lors une coproduction est en œuvre, conjuguant les intérêts du commerce international avec ceux des migrants colporteurs, qui se lancent massivement dans les tournées internationales, apprenant à franchir discrètement les frontières nationales chancelantes avec les marchandises ainsi exemptes de taxes douanières et de contingentements. Le colportage, pluriséculaire, forme migratoire marginale, acquiert dès lors, en se massifiant, ses lettres de noblesse et la *transmigration* devient une composante puissante de la migration internationale. Une complexification des analyses usuelles en termes d'immigration versus émigration devient dès lors nécessaire : la dialectique binaire du « dedans/dehors » celle-là même qui a produit les lois et réglementations historiques des flux migratoires par les nations est désormais obsolète. On voit bien que dorénavant il sera nécessaire de poser les problèmes de citoyenneté et d'autres statuts de l'étranger transmigrant à l'échelle continentale. Le *transmigrant* apparaît, massivement, peu après l'affirmation de la primauté des entreprises *transnationales*. La massification et la diversification des migrations transnationales se déploient dans les années 90, profitant des grands bouleversements politiques qui confèrent aux frontières une nouvelle perméabilité. Le phénomène s'universalise dès lors qu'apparaît une économie

de « l'entre pauvres » du « poor to poor », immense marché qui mobilise les stratégies commerciales des entreprises transnationales : les stratégies respectueuses des hiérarchies de la richesse internationale, telles par exemple que règlementées par les accords OMC, se complètent par des tentatives de constituer et satisfaire, *hors régulations, c'est-à-dire par contournement des taxes et contingentements*, le marché mondial des pauvres. Quels meilleurs auxiliaires que les migrants internationaux mobiles pauvres maîtrisant une économie souterraine<sup>17</sup>, et qui se redéployent en tournées ? Nos recherches, initialisées dans les années 80, ont suivi le phasage de ce processus. Nous en exposons une illustration concernant surtout le pourtour euro-méditerranéen, le Moyen-Orient, le Caucase et les Balkans.

En 1985, au centre de Marseille, métropole creuset de cette nouvelle présence migratoire, nous comptons <sup>18</sup> dans le quartier délabré de Belsunce, 350 boutiques occupant à plein temps 153 Algériens, 52 Tunisiens et 33 Marocains, à mi-temps 404 Algériens, 251 Tunisiens et 86 Marocains et de façon ponctuelle 5026 Maghrébins requis principalement pour des transports, des accompagnements et divers portages. Au total plus de 6000 personnes participent à l'activité commerciale de ce quartier<sup>19</sup>-monde enfoui dans un lieu de la déshérence centre-urbaine. Cette présence commerciale, qui pallie les difficultés d'importation de biens des Etats Maghrébins, est organisée selon trois niveaux spatiaux possédant chacun leurs mobilités spécifiques : la commune de Marseille étendue au pourtour de l'Etang de Berre, puis l'espace régional d'attraction de Montpellier à Vienne et Toulon, et enfin l'espace international du Maroc, de l'Espagne, de la France Méridionale, de l'Italie. Marseille occupe une position incontestée de centralité. Après 1991 la forte croissance de la migration Marocaine établira, à partir d'une position dominante à Belsunce<sup>20</sup>, un nouveau fonctionnement en réseaux incluant des commerçants Turcs très présents à Bruxelles,

<sup>17</sup> Et non *informelle* : la nécessité de cette économie, sa place dans les stratégies commerciales des grandes firmes, lui confèrent *une forme* certaine. Cf plus avant : *anthropologie du poor to poor*.

<sup>18</sup> Note 3.

<sup>19</sup> Dont le chiffre d'affaires est évalué par une enquête de la Caisse de Dépôts et Consignations, menée en 1987 à la suite des résultats de l'enquête précédente (note 4) à près de 3 milliards de francs, désignant cette formation commerciale comme première surface commerciale de la façade nord-méditerranéenne...

Francfort et Strasbourg, et des 'migrants voyageurs' des anciennes républiques socialistes est-européennes. En voie de mondialisation<sup>21</sup> le dispositif marseillais produit des rhizomes, étapes commerciales le long des territoires de circulations de ses divers partenaires commerciaux : en Espagne Alicante-Crévillente est la première conurbation concernée par l'installation de plus de cinquante commerces<sup>22</sup> à partir de 1993 . Plus modestement le quartier centre-urbain de Perpignan, St Jacques, et la rue LLucia, qui le traverse, voient l'apparition de commerces de bouche, de vêtements et de divers produits ménagers<sup>23</sup>. Les cités des ensembles de logement sociaux de Montpellier, La Paillade et Le Petit Bard évoluent à l'identique ; Nîmes, Avignon, Arles et Toulon sont aussi concernées par ces mutations. Ces migrants, que l'on dénomme désormais « *transmigrants* », se distingueront fortement de leurs prédécesseurs de la « migration d'appel de la force de travail » par leurs incessantes mobilités internationales le long de territoires identifiés par les transactions entre commerçants, par des sociabilités, incluant un fort accompagnement religieux musulman, par une dispersion familiale le long des itinéraires, et par des localisations résidentielles originales : telle cité perpignanaise d'habitat social à gestion privée, près d'une sortie d'autoroute hébergera environ 90 familles de Marocains pratiquant les mobilités commerciales de Marseille au Maroc, sur un total de 110 familles résidentes... Le secteur résidentiel est situé sur un emplacement des vastes réseaux transnationaux, le secteur commercial fournit, en pleine densité urbaine immigrée, au centre de la ville, à l'image de Marseille, les biens et services usuels nécessaires aux familles Marocaines et Algériennes (boutiques pour la diversité des consommations matérielles, associations religieuse et culturelle, agences de voyage...). A Montpellier des commerces semblables, des restaurants, parfois dans des appartements du parc social, des micro agences de voyage, surtout pour le Grand Pèlerinage, apparaissent au Petit Bard. Avignon, Toulon et Nîmes voient la création des

<sup>20</sup> Les élections de 1989 en Algérie et l'interdiction consécutive du FIS pousseront les commerçants Algériens mis sous pression par un « impôt révolutionnaire » à céder leurs commerces aux Marocains.

<sup>21</sup> A.Tarrius : *Arabes de France dans l'économie mondiale souterraine*, l'Aube, 1995, réédité en 2000, *Un comptoir colonial Maghrébin à Marseille*, l'Aube.

<sup>22</sup> Voir travaux de Juan-David Sempere, Université d'Alicante, in Google Scholar.

<sup>23</sup> R.Sala et A. Tarrius, *Migrations d'hier et d'aujourd'hui en Roussillon*, Le Trabucaire, 2000.

mêmes services desservis par les mêmes transmigrants, la même alternance, comme à Marseille, Perpignan, Lyon ou Alicante, entre résidences dans le parc social et commerces dans les quartiers centre-urbains.

Cette irruption des transmigrants modifie à Perpignan les rapports entre populations majoritaires dans plusieurs quartiers du Centre-ville : migrants 'traditionnels' du travail d'origines asiatiques et sahéliennes, Gitans, Maghrébins de l'ancienne migration, jeunes chômeurs, etc...<sup>24</sup> et inévitablement les régulations établies depuis les années 70 par la municipalité, basées sur la captation électoraliste des voix gitanes, en contrepartie d'un statut de « minorité protégée » aboutiront en 2005, à l'occasion d'un tragique conflit local, à l'embrasement de ces quartiers.

Le modèle urbain d'apparition des transmigrants sur le mode de la trilogie des implantations : -/ participation active aux circulations, - /sédentarité commerciale et visibilisation culturelle et culturelle, - /redéfinition des équilibres entre populations migrantes, concernera toutes les villes précédemment signalées : les transmigrants joueront, dans ces villes, un rôle d'apaisement<sup>25</sup> : il en allait de la nécessaire sécurité de leurs activités.

Nos investigations nous ont permis, dès 2000, d'identifier la présence de transmigrants Afghans fournisseurs de produits électroniques fabriqués par de grandes marques du Sud-Est asiatique et commercialisés en Europe hors-taxes via Dubaï<sup>26</sup>. Les Afghans effectuent leurs livraisons à Barcelone et Valencia et fournissent les Marocains des tournées commerciales

---

<sup>24</sup> A. Tarrus, *Fin de siècle incertaine à Perpignan. Drogues, pauvreté, communautés d'étrangers, jeunes sans emplois, et renouveau des civilités dans une ville moyenne française*. Trabucaire, 1997, rééd 1999.

<sup>25</sup> Ce fut aussi le cas à Perpignan, Montpellier, Nîmes, Avignon et Toulon lors des révoltes *nationales* de 2005... Les transmigrants avaient, quant à eux –jeunes, vieux, hommes, femmes-, établi un système de garde des fourgons servant au transport des marchandises, au pied de leurs immeubles. Plusieurs municipalités sollicitèrent ces populations pour 'apaiser' les cités remuantes...

<sup>26</sup> Enquête achevée en 2005 : *La remontée des Sud : Afghans et Marocains en Europe Méridionale* éd de l'Aube 2007. Nous avons alors identifié le caractère de stratégie commerciale délibérée des grandes marques d'instituer une économie parallèle du « poor to poor » en mobilisant la force de travail *mobile* de milliers de transmigrants habiles à contourner taxes et contingentements..

européennes par l'intermédiaire des Géorgiens employés en nombre conséquent dans les clubs prostitutionnels espagnols.

Il faut d'évidence repenser la frontière en incluant dans notre réflexion les territoires de circulation des transmigrants et de leurs associés centre-urbains.

Complexifier l'analyse des migrations internationales, c'est redéfinir la typologie des frontières.

## **Frontières nationales, frontières des réseaux, frontières des ghettos, nouvelles frontières continentales.**

### ***Frontières nationales.***

L'effacement des frontières entre les nations européennes qui ont accepté les accords de Schengen s'apparente à une expérience de laboratoire : nous découvrons sans arrêt les effets d'une action voulue, planifiée en vue de la mise en harmonie d'un ensemble de nations que de longues histoires singulières différencient. Et si, dans un premier temps le démantèlement des barrières et casemates policières et douanières apparaît comme un acte dérisoire c'est que nous évaluons mal la charge symbolique du lieu-frontière.

Les discontinuités internationales sont basées sur une organisation des différences façonnées en altérités par de longues histoires nationales. La frontière était hier nécessaire, son démantèlement est aujourd'hui indispensable, dit-on, afin de permettre des fusions de sens et de formes jusqu'à un métissage des différences : *l'Europe deviendrait une entité humaine et politique métisse ; ses propres différences historiques internes, et leurs expressions sociales, politiques, économiques et culturelles, seraient suffisantes pour initier ce processus de métissage de multiples contraires.* En somme, ce rêve reprend l'inspiration du remarquable décret « *d'incorporation des communautés à la nation* » signé par St Just en octobre 1791, s'appliquant aux nations européennes comme il avait fédéré Bretagne, Aquitaine, Provence, etc. dans l'entité nationale qui allait devenir République peu après.

C'est tout simplement oublier les dizaines de millions d'étrangers d'antériorité récente non européenne qui, à force de ruptures postcoloniales, suggèrent une *autre histoire* des populations présentement européennes. *Pour eux, les frontières ne séparent pas les nations, mais identifient les territoires de leurs circulations diasporiques, où résident amis et familles, qui réunissent espaces d'origine, espaces de résidence actuels et vastes couloirs territoriaux qui conduisent des uns aux autres.* En Europe, plusieurs centaines de milliers de transmigrants vivent aux lisières de l'intégration, accolés à plusieurs dizaines de millions de diasporiques. Existe-t-il un peuple Turc, ou Marocain *européen* transfrontalier ? Pour les Marocains résidant à Alicante, Valencia, Barcelone, Perpignan, Montpellier, Nîmes, ou Marseille<sup>27</sup>... des « territoires circulatoires » constamment parcourus, ou investis durant des étapes parfois longues, signifient la réalité d'une proximité-continuité identitaire : « nous sommes les *mêmes* étrangers des deux côtés de la frontière du Perthus ; les différences de longues histoires nationales n'affectent pas la force de nos liens ».

Il en irait évidemment autrement si les généreuses déclarations des nations européennes qui hébergent ces populations avaient produit l'effet escompté de *l'intégration ou de l'assimilation*. Mais ce projet identitaire est avorté à cette échelle : l'enclave urbaine, que certains vont jusqu'à dénommer le « ghetto », est la concrétisation de cet échec. Le Maghrébin, comme le Turc, l'Africain subsaharien, et bien d'autres encore, trouvent leur place dans ces enclaves, placées sous frontières par la vigilance policière grandissante depuis les années 80, *sans qu'il soit nécessaire de conserver les barrières frontalières nationales : c'étaient les mêmes populations que les autorités signalaient à la vigilance douanière et policière ces dernières années.*

---

<sup>27</sup> A. Tarrus, *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*. Balland, 2002.

### ***Frontières continentales comme nouvelles frontières internationales***

Il s'agit de frontières internationales aux lisières de la Communauté Européenne. Elles se voudraient à l'identique des frontières entre nations, sinon qu'elles protégeraient une profondeur territoriale qui déborde d'une seule nation. Elles seraient l'expression de la réalité des « fusions nationales ».

Nos recherches ont montré à quel point leur réalité diffère de la conception nationale d'une ligne-clôture agrémentée de passages-contrôles. Il s'agit désormais, en Bulgarie, en Grèce, en Italie et en Espagne, d'espaces riches en interactions sur toute leur longueur et sur une profondeur souvent plurinationale, avec, de part et d'autre, les au-delà actifs des mers qui les bordent et des nations ainsi clôturées. Une vaste surface d'une grande porosité : passeports ? en vente immédiate dans les ports bulgares de Burgas et de Varna, par des policiers<sup>28</sup> ; monnaies ? Dollars de pacotille, plus vrais que nature selon les autorités nord-américaines qui en attribuent la fabrication aux nord-coréens<sup>29</sup>, vendus par les douaniers ; barques et bateaux de cabotage ? ils assurent à toute heure et en tous lieux la logistique de transports de personnes et de marchandises en relais avec les cargos...<sup>30</sup> eux-mêmes mobilisés par les nombreux et discrets aéroports côtiers turcs et géorgiens desservis depuis Koweït City et Dubaï. L'entité « Mer Noire » fait office de centralité-passages pour des territoires d'Europe, du Moyen-Orient et d'Asie qui efface les singularités frontalières locales. Il en va de même pour la « façade frontalière » qui s'étend d'Alicante

---

<sup>28</sup> Numérotés selon des contingents attribués à Sofia ou Bucarest par les autorités françaises, p.ex.

<sup>29</sup> Cependant que dans les Balkans personne ne doute d'une reprise d'activité par les faussaires du COMECON, anciennement rue Slavianska, à Sofia.

<sup>30</sup> La conception de « villes clefs » des passages ne présente aujourd'hui d'intérêt que pour les amateurs de vieux films construits sur la nostalgie méditerranéenne d'Istanbul, Naples, Marseille ou Tanger : scénarios gris des années 30 et 50. Actuellement Istanbul est bardée de sept tours-radars tenues par du personnel nord-américain et d'un satellite géostationnaire... et ne peut guère, en guise de trafic, que faire circuler des vêtements de surplus asiatiques ; les 'capo di mafia' napolitains vivent, quant à eux, voisins de Russes, sur les falaises azuréennes, etc. Internet et G.P.S. sont passés par là. L'un d'entre eux communiquait par cartes météo interposées. Les frontières barrières et les villes capitales du crime relèvent d'une conception pré-mondialisation des relations de réseaux.

à Cadix, en passant par Carthagène, Almeria, Malaga et Tarifa, ports de transit des migrants internationaux, en route pour l'Europe, doublés de très nombreux petits ports de pêche. En vis-à-vis, Oran, Melilla, Nador, Al Hoceima, Tétouan, Ceuta, Larache, et de nombreux petits ports de pêche, permettent le passage de Maghrébins, Sahéliens et sub-Sahariens. Heures, modalités et lieux de passages, avec les habituels relais entre bateaux côtiers et de traversée, varient le long de ces centaines de kilomètres de frontières continentales. En Italie, les migrants Caucasiens, Balkaniques et Moyen-Orientaux débarquent surtout le long de la côte adriatique de Bari, Brindisi, Tarente, Molfetta, Barletta et Manfredonia ; les « petits métiers » de la mer sont aussi bien sollicités sur les côtes italiennes que monténégrines, albanaises et grecques... là aussi, le long de ces quelques centaines de kilomètres du sud-est italien, les soi-disant passeurs organisés en prétendus réseaux, sont des pêcheurs locaux qui ne refusent pas l'occasion d'un complément de revenus : étroitement liés aux agriculteurs qui réclament des main d'œuvre saisonnières, aux Albanais déjà passés, aux divers fonctionnaires locaux, ils se répartissent la manne sans conflits apparents le long des centaines de kilomètres concernés, en facilitant le transfert des marchandises, des migrants, ou des deux à la fois. Il est vrai que les « passages officiels » de Bari et Brindisi sont, dans le cas italien, des concurrents sérieux pour ces initiatives multiples : la facilité avec laquelle les policiers italiens donnent un billet en aller simple, pour les nations voisines, aux migrants internationaux sans autorisation de séjour, incite un nombre conséquent d'entre eux à emprunter les ferries des nombreuses compagnies trans-adriatiques. Les transmigrants en activité commerciale préfèrent, eux, les discrets chalutiers qui se croisent dans les eaux internationales adriatiques.

Fin du rêve : l'altérité a créé depuis longtemps des frontières paisibles sous la forme de parcours hautement socialisés et connectés en territoires

transversaux à ceux des nations, européennes ou non : ces inventeurs d'espaces et de passages nouveaux sont des migrants internationaux étrangers et pauvres, différents de ceux-là même qu'on a inclus dans notre histoire comme populations dépendantes et ségréguées. Le choix de la mobilité, de chez soi à chez soi, en rusant avec toutes les frontières, en créant des haltes parmi ceux que les nations ont appelé et immobilisés pour mieux les instrumenter, ce choix s'est avéré émancipateur. En ce qui les concerne le temps de l'intégration nationale inévitable est passé. Le processus de changement qu'induisent ces étrangers n'est plus binaire - dehors/ou/dedans- mais ternaire -dehors/ dedans/ au travers- : du « nous et eux » international, Français versus Espagnols, versus Allemands, etc., on est passé à nous, eux, et les nombreux passagers, les transnationaux...Turcs, Maghrébins, Caucasiens et Balkaniques, Moyen-orientaux, etc. Le « creuset français » qu'a si bien décrit Gérard Noiriel pour la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle ne fonctionne plus depuis trois ou quatre décennies. En somme **frontières continentales, frontières nationales, frontières des réseaux transnationaux et frontières des enclaves urbaines** se révèlent antagoniques et interdépendantes : l'affirmation des unes implique le démantèlement des autres. *Parallèlement au sens politiquement proclamé du démantèlement des frontières nationales pour l'unité européenne il faut penser un tout autre processus : fin des frontières nationales par « implosion », à l'intérieur même des nations, des diversités citoyennes mondiales.* Ces analyses sont « le prix à payer » d'une complexification de la typologie des migrations internationales par adjonction au couple immigration versus é-migration de l'entité trans-migration... La figure de l'étranger s'en trouve radicalement modifiée et les maîtrises étatiques des mouvements d'intégration neutralisées.

### ***Frontières des réseaux de transmigrants.***

La typologie des migrants internationaux s'est donc enrichie, ces vingt dernières années de la classe des *transmigrants* : cette population de migrants est désormais suffisamment présente et identifiée sur tous les continents pour être décrite, malgré la diversité de ses manifestations,

comme « post fordiste et postcoloniale », en phase avec l'omniprésente mondialisation-globalisation. Elle s'impose par ailleurs comme transversale aux diverses frontières des découpages en zones 'développées', 'émergentes' ou 'en développement' en 'aires culturelles ou culturelles', en types d'exercice des pouvoirs.

### **Apports et conditions d'une approche en termes de transmigration.**

Quelques caractéristiques essentielles de cette migration résident dans l'enchaînement des nombreuses étapes nationales et urbaines des individus qui la pratiquent. Effectuant des parcours de milliers de kilomètres, souvent de chez soi à chez soi, pour quelques mois ou quelques années, leur activité principale consiste à vendre des produits de contrebande ou des services en contournant les législations des pays traversés. Ces activités commerciales alternent parfois avec des travaux occasionnels (cueillettes, bâtiment, ...). Les transmigrants réalisent au mieux et sous une mise en scène nouvelle la figure de l'étranger dont parlait Georges Simmel au XIX siècle finissant : celui dont les populations sédentaires, anciennes ou récentes, ne savent s'il prendra place parmi elles ou s'il poursuivra plus avant son déplacement. Ou encore si, porté familialement, il restera ici et ailleurs<sup>31</sup> à la fois. La transmigration n'est qu'un moment de sa mobilité, généralement pendant son itinéraire migratoire, jamais un « état » identitaire stable. Mais cette situation, désormais généralisée à des cohortes de « concitoyens-étrangers », les consacre comme nouvelle force motrice d'une **histoire spécifique**, à l'image d'autres minorités diasporiques, enracinée dans les histoires différentes de plusieurs « nations d'accueil », et universelle dans le sens où elle apparaît sur tous les continents.

Au départ de sa migration, le transmigrant fait groupe avec des parents et des voisins, ce qui justifie pour certains la désignation de « migration ethnique », puis durant le temps long de la transmigration, des étapes urbaines, des collaborations avec de nouveaux compagnons, de cohabitations, il partage sa destinée, affective ou commerciale, avec toute

---

<sup>31</sup> Qacha Fatima. Migrations transnationales. Rôles des femmes et des réseaux familiaux. 605 p. Thèse : Sociologie : Toulouse II : octobre 2010.

sorte d'étrangers qui deviennent *ses nouveaux proches*: *l'altérité se substitue progressivement à l'identité* pour qualifier le lien dans son nouveau milieu social et la désignation initiale d'ethnique ne se justifie plus pour celui qui continue à circuler<sup>32</sup>. Inventeur de vastes couloirs territoriaux définis dans son espace relationnel intense et constant, les *territoires circulatoires*, dont lui seul connaît les usages, il crée de nouvelles configurations transfrontalières à partir de ses connivences, licites ou illicites. Sa mobilité et son savoir passer les frontières étatiques confèrent de la valeur aux produits ou aux services qu'il commercialise. Il s'agit, à plusieurs dizaines de milliers, de passer les frontières entre nations en contournant les exigences « licites » variables, et « négociables », pour les individus comme pour les marchandises. Les notions de 'trajet' et d' 'itinéraire' sont insuffisantes à rendre compte de la réalité territoriale des espaces parcourus ; sur plusieurs milliers de kilomètres ces parcours fédèrent en couloirs de plusieurs dizaines de kilomètres de large, toute sorte de migrants internationaux. Certains s'arrêtent là pour quelques jours ou quelques mois pour des activités transitoires rémunérées et créent de multiples attaches locales, d'autres découvrent des habitats semi-permanents et collectifs, facilitant leurs haltes et leurs circulations, toujours leurs échanges. La problématique du passage frontalier unique et de la voie de circulation la plus directe est inopérante pour rendre compte des interactions 'en déplacement' des transmigrants : interactions contextualisées par les échanges économiques incluant rapidement des dimensions affectives avec les habitants sédentaires, et bien sûr entre eux, et donc l'entrée dans la diversité des relations locales.

Pour cet étranger, ses passages, ses inventions des territoires d'un monde favorable aux rapports d'altérité, son entrée dans les villages, dans la ville, ses faubourgs comme ses centres pourvu que soient présents les pauvres, vis-à-vis « naturels », décrivent des compétences et des apprentissages afin de s'assumer ici, où il arrive, comme là-bas d'où il vient et *tout au long de l'espace intermédiaire qui relie ces deux topiques*. D'objet il devient *sujet* de sa migration. *Entré généralement dans la ville par ses*

<sup>32</sup> Fernand Braudel a souvent insisté sur le rôle des activités commerciales internationales pour créer des cosmopolitismes urbains. G. Simmel avait signalé le phénomène pour des nouveaux venus dans la métropole, prenant une heureuse distance avec des interprétations du « Volksgeist » hégélien.

« quartiers immigrés » il offre aux jeunes générations, souvent enclavées, un modèle de sortie que les Etats ont été incapables de leur fournir. Dans ce processus les conflits de rationalités sont irrémédiables entre lui et le sédentaire, qui ne doute pas de la primauté d'une inscription, même difficile, dans l'identité locale. C'est le transmigrant, et non les actions publiques, qui actuellement attire de plus en plus les jeunes qui rêvent de quitter l'enclavement résidentiel qu'ils ne supportent pas. Ils s'inscrivent désormais dans une histoire des migrations nouvelle, dont ils attendent le statut de sujet.

*Cette approche des transmigrants s'appuie donc avant tout sur les interactions vécues lors des déplacements, sur les situations originales créées entre eux et avec les résidents locaux : elle nécessite du chercheur l'accompagnement, le mimétisme, l'observation en situation de mobilité, là où, précisément, s'exprime la créativité des nouveaux migrants. Elle implique une prise de distance avec les injonctions faites aux migrants d'avoir à entreprendre les démarches favorables à l'intégration nationale. Le transnationalisme est la seule dimension possible de tels projets.*

Les renouveaux méthodologiques et théoriques liés à l'apparition de la transmigration des étrangers commerçants pauvres, aboutissent à la contestation du postulat selon lequel le lieu, du village à la nation, et les hiérarchies identitaires qui lui sont liées, façonnent notre vie sociale. Les temporalités des rencontres, des transactions, des côtoiements, des interactions, des échanges proches et distants, précèdent les emplacements, leur donnent sens, usages et formes. Notre méthodologie est donc construite autour d'un paradigme de la mobilité : les temps propices aux échanges, des rythmes quotidiens aux étapes résidentielles urbaines et aux grands couloirs migratoires intergénérationnels, organisent les choix et les usages des lieux. Le chercheur, lui, doit accompagner et partager des situations d'interaction : comment l'éviter, alors qu'il suppose l'apparition de productions sociales originales à partir des interactions *en mobilité* ? Notre démarche est antagonique avec les sociologies ou les ethnologies de la reproduction, de la répétition : un *habitus migratoire* ne peut rendre compte de cette transformation en voie de généralisation ; la dynamique d'expansion de la transmigration ne se confond pas avec celle des marchés locaux, quand bien-

même ceux-ci sont partiellement alimentés par les transmigrants. Ces derniers évoluent, pour leurs transactions, dans le milieu des pauvres et ne connaissent pas les hiérarchies socio-économiques des clientèles, celles-là même qui conduisent les distributeurs officiels à de complexes stratégies, donc organisations, commerciales : l'identification du *poor to poor*, l'entre-pauvres qui caractérise cet exercice commercial original s'est imposé à nous comme nécessaire dans l'enquête que nous rapportons.

Il n'est plus possible au chercheur d'observer les interactions caractéristiques du marché local sédentaire, ni même, nous l'avons vu, de l'habitat « enclavé » par une ethnographie classique. Une anthropologie du mouvement, de l'entre-deux, est souhaitable avec ses impératifs méthodologiques d'une déclinaison des temps du déplacement comme des espaces ainsi suggérés.

***Frontières du ghetto : les nouveaux cosmopolitismes entre enclave locale et centralité mondiale.***

Dès 1987 nous signalions que des Algériens avaient créé, en installant 350 petites boutiques dans un quartier en déshérence de Marseille, Belsunce, une centralité commerciale méditerranéenne de premier ordre, drainant plus de 700 000 acheteurs pour un chiffre d'affaires proche de 480 millions d'euros (trois milliards de francs). Les mobilités terrestres, maritimes et aériennes, traçaient déjà des couloirs ou « territoires » circulatoires peuplés de Maghrébins, de Sénégalais, de Libanais, et bientôt (1991) de citoyens des ex-républiques socialistes d'Europe de l'Est. Les Marocains devinrent majoritaires dans ce système migratoire animé par les va et vient de centaines de milliers de « petits migrants commerçants » et fournirent les principaux acteurs-migrants de trois territoires circulatoires : celui qui relie le Maroc à Marseille, parcouru par des Marocains et, à partir d'Alicante, des Algériens, celui qui de Marseille parcourt le littoral italien méditerranéen jusqu'en Sicile, parcouru par des Marocains et des Sénégalais, adriatique transitant des Albanais et autres balkaniques, et enfin celui qui,

de Bruxelles et Francfort, fédérant Marocains et Turcs, rejoint Marseille par Strasbourg et Lyon. Les « paysages migratoires » des villes françaises sur le premier axe, Perpignan, Montpellier, Nîmes, Avignon, furent modifiés dès 1993. Le paradoxe marseillais était bien sûr qu'une minorité étrangère active mais occultée localement s'imposait comme une centralité européenne, méditerranéenne, moyen-orientale et africaine...l'enclave locale faisait centralité mondiale.

C'est ainsi qu'à Perpignan, pour reprendre ce riche cas d'une ville-frontière historique, dans ce « rhizome » des comptoirs alimentés par les transmigrants, apparurent en centre-ville des commerces maghrébins, surtout tenus par des migrants d'origine Marocaine ; simultanément des regroupements d'habitats communautaires dans des « immeubles sociaux » périphériques, non loin des voies de communication internationales hébergèrent des familles de transmigrants ; enfin des associations culturelles et cultuelles à l'initiative des transmigrants marocains et turcs, désormais nomades d'incessantes « tournées commerciales internationales », se manifestèrent à partir de 1998. Le paysage social urbain en fut modifié, et les traditionnels rapports des politiques aux « étrangers de l'intérieur » que sont les Gitans, se doublèrent de négociations, électoralement intéressées, avec des Maghrébins « représentatifs ». Sans pour autant établir le même type de dépendance trouble : ce que ne comprirent pas certains responsables politiques. Il est vrai que les désignations des Maghrébins immigrés avaient pour la circonstance évolué de « les Algériens » ou « les Marocains » à « nos musulmans » et que le conseil municipal s'était doté d'un adjoint dédié à ces populations ; la gestion municipale ethnico-clientéliste s'enrichissait d'un nouvel affidé : il siégea désormais auprès des adjoints représentant les populations gitanes, portugaises, pied-noir... lorsqu'en 2005 les élus désesparés devant les exactions entre Gitans et Maghrébins, à la suite d'un grave conflit de voisinage, envoyèrent leurs « musulmans représentatifs », ceux-là même avec qui ils avaient négocié des proximités politiques, calmer des jeunes en révolte dans les rues du vaste centre délabré et peuplé de ces populations ; ces « amis du pouvoir local », surtout des imams, furent reçus par des jets de pierres... : inconnus des familles de transmigrants pour qui ils représentaient le non-sens d'attaches

politiques locales, leur tutelle était refusée, et plus encore leurs tuteurs politiques ; les soumissions locales ne faisaient pas sens pour ces jeunes ; leurs frontières ne se négociaient plus avec les gestionnaires politiques de l'étape perpignanaise. Le « système » de gestion ethnique en vigueur dans la plupart des cités d'habitat social, ne fonctionnait pas dans ces milieux. A Montpellier, Nîmes, Arles, Avignon, Toulon, des transformations semblables se manifestaient.

Parmi les nouveaux groupes de transmigrants, des médecins, désignés honorifiquement comme « docteurs Egyptiens », originaires de Syrie, du Liban et moins souvent de Bulgarie, parcourent depuis trois années, d'enclaves urbaines en ghettos, les territoires circulatoire des Balkans à l'Italie, au Sud de la France et à l'Espagne ; ils pratiquent l'examen médical sans dénudation et sont appelés par les associations culturelles musulmanes. Leurs prescriptions médicamenteuses sont recherchées sur l'Internet par des jeunes filles ou des jeunes hommes des cités recrutés pour ce travail<sup>33</sup>. Ces prescriptions incluent toute sorte de nouveaux médicaments très récemment agréés par la Drugs and Food Administration, des USA, et commercialisables dans les officines européennes des années plus tard... Pratiques du diagnostic traditionnelles et pharmacopée ultra-moderne.

La nouvelle phase de ce processus d'autonomisation de « forces vives migratoires » est la rencontre entre divers partenaires transmigrants, à l'intérieur des enclaves « sociales » des villes précitées. De nouveaux transmigrants, Afghans, Caucasiens, Balkaniques sont apparus, des « docteurs musulmans » en tournées, et des jeunes femmes, pour le travail du sexe, transmigrantes du pourtour méditerranéen, accompagnées de parents, d'ami(e)s, vers les « clubs » espagnols puis vers des nations nordiques avec des passages de six mois à une année en France, le long des territoires circulatoires précédemment signalés. Ces derniers mois, l'apparition d'une centralité européenne prostitutionnelle en Espagne, aux portes de Perpignan, à La Junquera, attira l'attention de la presse locale : les analyses proposées par quelques journalistes locaux ne dépassèrent pas le fait divers grivois. En réalité il s'agit de toute autre chose : sur un vaste espace du Caucase aux Balkans, au Sud italien, et au Levant espagnol, les

<sup>33</sup> In Réseaux n° 159- 2010. Les migrants connectés.

réseaux criminels de la Mer Noire, du Kosovo-Albanie, des Pouilles italiennes et des Côtes méditerranéennes catalanes-Andalouses, ont créé une confédération de territoires circulatoires des drogues et des femmes pour le travail du sexe. La Junquera est une des centralités de cet espace fluide. Une des originalités de cette formation est qu'elle est connectée avec une centralité tout à fait européenne (et au-delà) des transports routiers<sup>34</sup>. Les espaces connectés à ce vaste réseau, tel celui des transmigrants, que nous avons signalés et qui inclut Perpignan, subissent actuellement de nouvelles transformations sociales : celles que nous signalons à partir des cosmopolitismes nouveaux entre les transmigrants en est au tout début de son marquage.

Ces transmigrants abritent certaines de leurs activités communes dans des logements sous-loués par des Maghrébins : il s'agit par exemple d'usages communs de l'internet. Bien qu'il n'y ait pas cohabitation au sens propre, il y a coprésence autour de l'usage d'ordinateurs : qui, pour repérer les marchés commerciaux parallèles ou pour stocker des marchandises, qui pour des commandes de médicaments, qui pour des rendez-vous péri-urbains avec des clientèles. Il s'agit encore d'autres stockages, de consultations médicales « informelles » et collectives, de coordination d'activités commerciales. Ces usages nombreux d'appartements partagés nécessitent souvent le recrutement local de jeunes filles ou de jeunes hommes qui sont rapidement initiés aux stratégies de la transmigration. Les transmigrants instituent des nouvelles sociabilités, caractéristiques de milieux nouveaux, entre cosmopolitisme et mixité. Ils créent de fait les conditions de départs volontaires et raisonnés de jeunes des cités, « un courant d'air » salutaire : réalisant, timidement pour l'heure, ce que l'intervention publique espérait produire depuis des décennies... ce mouvement œuvre en renforcement de tendances internes, manifestes depuis la « marche des Beurs », que produit la succession de « ruptures postcoloniales »<sup>35</sup>. Il était de bon ton de dire, dans les années 80, que les Beurs étaient orphelins de pères victimes des

<sup>34</sup> Plus important lieu de distribution européenne de gazole, La Junquera, proche de la frontière franco-espagnole du Perthus, est aussi une capitale catalane des clubs prostitutionnels.

<sup>35</sup> Lire Ahmed Boubeker in *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*. La Découverte, 2010. Sous la direction de : Nicole Bancel, Florence Bernault, Pascal Blanchard, Ahmed Boubeker, Achille Mbembe, Françoise Vergès.

tourmentes migratoires : en fait ces pères étaient nombreux à « prendre la route » et traçaient les voies d'une émancipation future.

La maîtrise des circulations internationales, comme liberté d'entreprendre, renouvelle les perspectives de sortie des enclavements résidentiels, économiques et sociaux, très différemment des voies tracées et institutionnalisées par les pouvoirs publics. L'action publique, incapable d'assumer cette rupture est perçue comme porteuse d'une autre histoire : celle de l'héritage colonial.

## Des transmigrants en France : un cosmopolitisme migratoire original.

### *Transmigrants ?*

Il s'agit, nous l'avons dit, de migrants internationaux pauvres en marche à travers les nations européennes, associés par des liens commerciaux et des interactions sociales intenses, qui tracent des voies et établissent des étapes à travers les nations. Les coexistences-collaborations entre transmigrants d'origines différentes produisent des régulations endogènes fortes autour d'une culture de l'oralité<sup>36</sup>, garante du bon ordre des échanges, dont l'honneur et la parole donnée sont les principales expressions.

*Nous avons choisi, pour notre enquête, de présenter des populations dont la transmigration aboutit en France, ou la traverse, et dont l'origine se situe en dehors de la communauté européenne<sup>37</sup>. Les échanges auxquels participent les transmigrants sont trop souvent entièrement localisés par les chercheurs soit dans les nations « développées », - occultés alors par l'officialité et l'efficiencia dominantes...- soit dans les nations « moins » ou pas développées, -échanges commerciaux omniprésents et très visibles de marchandises bon marché-. Cette partition, dont on devine les attendus*

---

<sup>36</sup> Un métalangage permet les échanges entre transmigrants d'origines diverses : sur une trame d'anglais rudimentaire (« broken english ») des mots ou expressions italiennes, espagnoles et/ou françaises sont intégrés suivant l'identité des locuteurs.

<sup>37</sup> A l'exception des Roms. : **Lamia Missaoui** interroge la construction étatique « d'étapes contraintes ».

idéologiques, renseigne mal sur l'influence des transmigrants des pays pauvres, dernière migration internationale conséquente, sur les populations étrangères sédentarisées et enclavées dans les villes européennes (C.E.), ou américaines<sup>38</sup> par exemple. Cette influence nouvelle, ce cosmopolitisme imprévu et peu visible pour les autorités nationales, est au cœur de nos questionnements et nécessite l'étude de circulations migratoires Nord-Sud, Est-Ouest, transversales aux zones relativement homogènes de richesse et de pauvreté, de contextes religieux, politiques... Pour nous, ce sont les contournements migratoires de la Méditerranée, et leur profondeur caucasienne, balkanique et proche-orientale, qui ont fait terrain pour la compréhension du sens contemporain de la transmigration.

Quelques caractéristiques essentielles de cette migration résident dans l'enchaînement des nombreuses étapes nationales et urbaines des individus qui la pratiquent. Effectuant des parcours de milliers de kilomètres, souvent en tournées de chez soi à chez soi, suivant des rythmes mensuels, saisonniers, annuels..., leur activité principale consiste à vendre des produits de contrebande d'usages licites ou illicites, ou des services en contournant les législations des pays traversés<sup>39</sup>. Nous abordons la création actuelle de milieux sociaux originaux lors de la rencontre, généralement dans des enclaves urbaines, de transmigrants d'origines diverses avec les « migrants historiques » sédentarisés.. Le *trans-* échappe au cloisonnement national, n'est jamais saisissable dans son déploiement par un seul Etat. Les conséquences de ce constat, dès lors que les formes de transmigration s'étendent et se complexifient sont essentielles pour cette figure nouvelle de l'étranger plus proche des logiques de la mondialisation, y compris

<sup>38</sup>Isabel Yépez et Gioconda Herrera (s/d) : *Nouvelles migrations latino-américaines en Europe*. Obréal, Presses Universitaires de Barcelone, Presses Universitaires de Louvain.2008.

Sara Maria Lara Flores (s/d) *Migraciones de trabajo y movilidad territorial*. Conocer. U A Mexico, 2010.

Christina Gabriel, Hélène Pellerin, *Governing International Labour Migration* Routledge. Londres, New-York. 2008 . Universit2 d'Ottawa.

<sup>39</sup> Il s'agit là des situations de transmigrations qui retiennent notre attention depuis 1985. Cette notion est très intermédiaire et donc susceptible d'acceptions variées : des cas de « tournées professionnelles » européennes à l'initiative d'artisans du bâtiment Piémontais sont étudiés, au XIX ème et XXème siècle, par **Ada Lonni** : *Sapere la strada*. Einaudi, Torino, 1989 . **Geneviève Marotel** signale le cas des mosaïstes du Haut Adige, à partir de la fin du XIXème. Thèse de sociologie, Toulouse le Mirail, 1994.

économiques ultra-libérales, que les Etats-Nations saisissent mal. Indifférenciation, jusqu'à leur annulation, des frontières et des hiérarchies spatiales nationales, : création d'une accessibilité des marchandises partout et pour tous.

*La mobilisation internationale de la force de travail est toujours présente dans la genèse de ces nouvelles formes : mais, différence de taille, qui justifie la classification nouvelle, sur le mode de la mobilité continue, du savoir-passer les frontières, et non de la sédentarisation forcée près de lieux de production. C'est pour des activités commerciales, qui peuvent atteindre des montants impressionnants pour des produits sophistiqués, comme pour des produits bas de gamme, d'usages courants, que ces cohortes de migrants nomades sont en effet souvent mobilisées par les grandes firmes de l'électronique du sud-est asiatique autant que par des fabriques, des « ateliers mondiaux » du confort quotidien bon marché. Non concernés par des perspectives nationales d'insertion ou d'assimilation dans les « sociétés d'accueil », dont ils redoutent l'hospitalité sédentaire synonyme de visibilité, ces transmigrants gardent une distance aux nations traversées propice au développement de sociabilités et d'initiatives endogènes originales.*

Enfin ce phénomène en grande expansion actuellement, possède une antériorité multiséculaire, avec le colporteur des XVIème XVIIème siècles, les groupes d'ouvriers italiens mobiles en tournées européennes durant le XIXème et une partie du XXème, façadiers turinois, mosaïstes frioulans, marbriers de Carrare<sup>40</sup>, groupes d'ouvriers agricole bulgares en tournées internationales depuis deux siècles, etc, etc. Cette forme migratoire précapitaliste qui représentait un secteur faible numériquement des migrations de travail, prend aujourd'hui une <sup>41</sup> force nouvelle, bientôt peut-être dominante, avec un cortège de problèmes très concrets : dans la santé, des affections graves traitées à Barcelone chez un transmigrant qui poursuit

---

<sup>40</sup> Voir la thèse de sociologie de Geneviève Marotel : *Les chemins des marbriers de Carrare*. Toulouse le Mirail 1994 . Il faut signaler, récemment, comment furent résolues les difficultés de recouvrement de l'Arche de La Défense, à Paris : par l'embauche « au noir » de centaines d'ouvriers carraréens...

<sup>41</sup> Yves Barel, *Le paradoxe et le système*. Anthropos, 1982, propose un cadre théorique qui permet de comprendre comment des agencements sociaux et économiques discrets, assoupis, « anachroniques », peuvent ressurgir avec force.

sa route après un mieux symptomatique, laissent les médecins de Montpellier, consultés peu après, démunis (quel traitement a été administré, où, etc..) ; la transmission internationale d'un dossier de santé, lorsqu'il est identifié, prend des semaines. Problèmes encore pour les travailleurs dont l'exercice professionnel s'est déroulé successivement dans plusieurs nations : où faire valoir ses droits d'assurances, de retraite, etc.. ? Les transmigrants commerciaux que nous approchons dans nos recherches vivent en dehors des cadres de protection sociale et sanitaire qui concernent en premier lieu les sédentaires. Les médecins circulants et la pharmacopée en vente sur Internet sont leurs recours, en route. Par contre l'investissement sous forme de constitution d'une garantie-retraite est en dehors de leur univers professionnel ; il s'agit de « prendre » le plus possible pendant les tournées et d'effectuer, de retour chez soi, des micro-investissements (outils agricoles, terres, magasins, accueils, etc..) productifs.

### **Compétences et apprentissages en mobilité.**

Ses passages, ses inventions des territoires d'un monde favorable aux rapports d'altérité, son entrée dans la ville, sa nécessaire mobilisation permanente autour des échanges commerciaux, décrivent des compétences et des apprentissages afin de s'assumer. D'objet déplacé au gré des législations nationales-locales il devient sujet de son interminable migration internationale. Entré généralement dans la ville, pour ses étapes, par ses « quartiers immigrés » il apprend aux jeunes générations que l'histoire subie par leurs parents n'implique pas la fusion dans le moule identitaire national de la « société d'accueil ». Dans ce processus les conflits de rationalités sont irréductibles entre le transmigrant et le sédentaire porteur des attributs identitaires « authentiques » qui ne doute pas de la primauté d'une inscription, même difficile, dans l'identité locale<sup>42</sup>. Mais c'est le transmigrant qui actuellement attire de plus en plus les jeunes qui rêvent de quitter l'enclavement résidentiel et s'inscrivent désormais dans une histoire des migrations qu'ils déclinent eux-mêmes<sup>43</sup>. Les influences, de l'extérieur, des transmigrants, rejoignent celles, internes, de ces jeunes résidents qui

---

<sup>42</sup> Des migrations internationales à haute cohésion sociale autour d'une religion ou de pratiques commerciales s'inspirant d'un ethos religieux se déploient suivant des stratégies proches de celles des transmigrants : **Sophie Bava, Chantal Bordes-Benayoun et Dominique Schnapper, Sarah Demart** (voir biblio).

refusent les situations faites à leurs parents : elles se renforcent mutuellement.

### ***Transmigrants et nouveaux cosmopolitismes.*<sup>44</sup>**

#### **A l'est méditerranéen, les transmigrants Afghans.**

Environ soixante mille migrants Afghans passent annuellement par les ports turcs, Samson et Trébizonde, et géorgiens, Poti, de la Mer Noire<sup>45</sup> : là ils se chargent de produits électroniques du Sud Est asiatique transitant par Dubaï et Koweït City. Totalemment détaxés ils sont livrés en Bulgarie, c'est-à-dire dans la Communauté Européenne, à 45% de leur prix de vente ouest-européen. Environ six milliards de dollars de marchandises franchissent ainsi cette frontière. Ces transmigrants afghans retournent ensuite chez eux, après trois ou quatre allers et retours sur la Mer Noire. Il ne s'agit pas, évidemment, de ceux, migrants de la misère, qui transitent par la Grèce et apparaissent à Calais.

Les régulations des échanges bancaires liées à la Crise interdisent désormais, et depuis 2008 à ces migrants, auxiliaires des stratégies commerciales délibérées du « *poor to poor* », « *pour les pauvres et par les pauvres* » des grandes firmes, (contournement des règles de l'OMC et détaxe illicite des produits devenus ainsi, en entrée de gamme, accessibles à un plus grand nombre), de bénéficier de lignes internationales de crédit que des banques émiraties leur consentaient. Alors des réseaux criminels suppléent à cette « moralisation<sup>46</sup> » des circulations de capitaux en offrant des sommes équivalentes d'argent à blanchir. Intéressante transaction qui permet au transmigrant-colporteur une souplesse de négociation des prix détaxés d'environ 30%, la perte possible pour ses bailleurs pour le blanchiment de l'argent des psychotropes opiacés, qu'il nomme « la moins-

---

<sup>43</sup> Voir **Ahmed Boubeker** *op.cit.*

<sup>44</sup> Il s'agit, dans les pages qui suivent, de recherches de l'auteur concernant des transmigrants méditerranéens.

<sup>45</sup> Enquêtes 2006 menées avec l'aide de **Katia Vladimirova**, de l'Université d'Etat de Sofia et rapportées dans : A.Tarrius. *La remontée des Sud*. Voir biblio.

<sup>46</sup> Ainsi la dénommèrent messieurs Brown et Sarkozy dans leur adresse aux banques à l'automne 2008.

value positive » ; ainsi des prix de vente de moins 55%, par rapport à ceux pratiqués pour des marchandises « normalement » financées et dédouanées, sont atteints<sup>47</sup>, ouvrant un marché pour des millions de nouveaux consommateurs. En contrepartie, les milieux criminels exigent des Afghans qu'ils cultivent, pendant leurs migrations, le pavot à opium en Turquie et en Géorgie.<sup>48</sup> Nous signalons ainsi un montage économique transversal aux nations, quelles que soient leurs richesses, qui procède d'une classique mobilisation internationale de la force de travail ; mais pour des activités commerciales nomades... et donc sans conséquences locales sur l'intégration des populations concernées. Transmigrants Afghans baloutches, réseaux criminels italo-turcs ou russo-géorgiens, grandes entreprises du Sud-Est asiatique, douaniers, policiers et agents consulaires bulgare-roumains sont solidairement mobilisés pour des passages de frontière massifs.

En somme des dizaines de milliers d'Afghans se trouvent contraints de participer aux activités de réseaux criminels et y associent de fait des grandes firmes de l'électronique asiatique<sup>49</sup>. Ces nouvelles accointances, étendues aux populations balkaniques, fournissent une main d'œuvre afghane et albanaise<sup>50</sup> aux entreprises sud italiennes pratiquant le blanchiment du même argent sale.

Les récits de leur migration par les Afghans sont très concordants ; celui d'Ahmid peut être considéré comme emblématique<sup>51</sup> :

---

<sup>47</sup> Un appareil photographique de grande marque vendu 90 euros ttc en entrée de gamme est trop cher pour qui gagne 160 euros dans de nombreuses nations , européennes ou non ; le même à 40 euros devient attractif.

<sup>48</sup> Enquêtes menées en 2008/ 2009 rapportées dans : A.Tarrius, **O. Bernet**, *Migrations internationales et nouveaux réseaux criminels*. Ed. Trabucaire 2010. Deux périodes d'ensemencement du pavot somniferum, selon le climat, juin et septembre, donc deux périodes de sélection des plants, octobre et janvier, puis deux périodes de saignées des bulbes floraux, mars et mai. Désormais les rythmes des transmigrations des Afghans, et des Iraniens et Kurdes Irakiens qui leur sont associés coïncident avec ces périodes culturelles. Evidemment ces migrants travaillent à bas prix comme ouvriers agricoles.

<sup>49</sup> Un ingénieur commercial d'une très grande firme taïwanaise me déclarait, en décembre 2004, à l'université de Damas : « nous ne sommes pas des imbéciles : l'intégration, dans nos stratégies, de l'économie du poor to poor étendue aux populations pauvres des pays riches est une innovation commerciale majeure ».

<sup>50</sup> On lira les productions de **Philippe Chassagne et K. Gjelošhaj Hysaj** (biblio).

*« C'est en mai 2010 que j'ai rejoint un groupe de sept amis pour partir faire du commerce en Europe. Notre guide, le chef, originaire de Torbat, au sud de Machad, en Iran, si tu préfères, avait déjà fait deux tournées de six mois jusqu'en Italie, en 2008 et en 2009 : il fallait qu'on soit une petite équipe pour se louer de temps en temps en route, pour des travaux de bâtiment et d'agriculture. Moi, j'avais fini une formation de vétérinaire à Machad, à deux cent cinquante kilomètres de notre village, à l'ouest de Hérat, en Afghanistan.(...) Nos familles se connaissaient et accompagnaient ensemble de grands troupeaux ; la frontière n'a jamais existé pour nous, les Baloutches.(...) Pendant quatre mois nous avons préparé le voyage : quelles commandes à Koweït, pour combien ; qui prête l'argent de la caution ? 40% du prix ; qui nous livre ? comment on traverse la Mer Noire ? comment on passe en Bulgarie et en Italie ? Comment on se réapprovisionne en Italie pour ceux qui veulent aller en France et en Espagne ? tu vois, ces questions demandent des réponses en dates et lieux.(..) le chef savait et il nous disait souvent « n'ayez pas peur, on rencontrera des croyants tout le long ; et vous verrez que les autres deviennent vite des frères, notre religion c'est d'être pauvres et commerçants. C'est pas des soldats que nous allons rencontrer. » (...) Le premier souci, c'était de se faire enregistrer en Iran, facile avec le nom de famille ; et les passeports nous permettraient d'aller jusqu'au fond de la Turquie, sur la mer Noire, à Samson ; pas besoin de visa pour se déplacer en Turquie quand on est Iraniens. Alors la Bulgarie, ce serait notre premier visa touristique, puis avec l'Italie, ça nous donnerait six mois.(...) mais il fallait attendre qu'on nous fasse signe de Turquie pour partir. (...) parce qu'il fallait travailler deux semaines là-bas dans les pavots -les Turcs s'y étaient mis depuis peu- vu la saison il s'agissait de saigner le lait ou peut-être, en hauteur, de sélectionner les jeunes plants. (...) c'était la seule façon d'obtenir l'argent pour les 40% de l'achat du matériel électronique à Koweït. Du black de l'héroïne qu'il fallait blanchir ; intéressant, on ne sortait pas un sou et on gagnait la « marge floue » que nous accordent les trafiquants pour blanchir leur argent, à peu près 20% des sommes qu'on nous*

---

<sup>51</sup> Récit recueilli à l'occasion de plusieurs conversations, en sept journées, lors de rencontres à Avignon, en mars 2011 ;

prêtait Le Chef a tout arrangé, et aussi les livraisons du matériel à Samson par avion. (...) le voyage, des camions débâchés, et puis de la marche et des bus ; (...) à Qazvin, près de Téhéran, le chef a négocié dur ; on voulait nous faire passer par Bakou et par la Géorgie. « Si on s'en sort vivants après Bakou, les Géorgiens nous plumeront » ; bref, on est passé vers Tabriz et puis Van, en prenant avec nous deux Kurdes à Erzurum, quand nous avons travaillé à saigner les têtes de pavots, les bulbes (...) il y avait une police qui nous cachait, surtout lorsqu'on faisait des feux pour chauffer les boules d'opium, et l'armée qui nous cherchait. (...) nous avons gagné notre premier argent ; les uns sont allés envoyer ça à la maison, par une banque d'Erzurum, et nous on s'est détendus en ville. Les chefs ont confirmé les commandes, et nous ont demandé exactement combien nous voulions ; pour moi c'était simple, je n'avais que l'argent des saignées, alors, c'était 40% de la valeur du matériel ; des Turcs avec des Italiens nous voyaient un à un, ils savaient qu'on avait bien travaillé aux pavots mais nous demandaient nos noms, nos adresses ; le chef était là et faisait un signe de tête qui voulait dire « oui, il dit vrai ». Le soir il nous a réunis et « maintenant, vous êtes tenus, si vous ne payez pas tout, vous serez obligés de fuir toute votre vie, c'est pas à l'otan que vous avez eu affaire ; ceux-là ils ne vous perdront jamais de vue ». (...) C'est à Trabzon que nous avons embarqué sur un vieux rafiot, avec la marchandise qu'il fallait sortir des cartons pour la mettre dans des bâches. (...) le lendemain soir on a passé nos gros paquets par-dessus bord à des pêcheurs bulgares, pendant qu'on allait débarquer. Avant nous avons bien regardé nos livraisons, leurs prix, les marges de prix que nous donnait l'argent black, (...), les délestages pour avoir des bons produits en Italie, etc.... (...) en Bulgarie nous avons travaillé aux cueillettes : plein d'hommes étaient partis gagner la vie de la famille en Europe de l'Ouest. Les habitants nous recevaient très bien et on commençait à rencontrer des Pachtouns et même des Baloutches qui étaient restés près de femmes bulgares ; ils avaient des enfants et nous, nous découvrons un monde nouveau avec plus de possibilités que nous en avions jusque-là. (...) Au fur et à mesure de notre avancée, on perdait des premiers compagnons mais d'autres

*venaient, des Serbes, des Albanais, chrétiens ou musulmans, tous plus astucieux les uns que les autres pour notre commerce.*

*. Pourquoi ne pas nous arrêter, pour toujours peut-être ? (...) ça nous prend des soirs, d'y penser, et ces dimanches où tu te trouves dans une rue vide ; (...) on nous imagine nous les Afghans comme des va-nu-pieds sans passé, mais il y a des vigneronns chez nous près d'Hérat ; avec des caves, des cuves et toujours ce vin rose que nos ancêtres envoyaient au Sultan. Alors, tiens-toi bien, j'ai retrouvé ça près de Tetovo, en Macédoine albanaise : les pièces avec des portraits de Sultans, et des paysans croyants qui trinquaient à leur mémoire avec leur vin. Hérat - Tétovo, hein, quel raccourci, hein, ce n'est pas ce qu'ils ont dans la tête tes amis de « l'Europe chrétienne ». Tiens-toi encore si je te dis que c'est dans des mêmes caves que les mêmes têtes ridées de vigneronns m'ont offert un petit rosé à Agrigente, en Italie « allez, va, la vraie religion c'est celle du bon vin ! ». (...), et partout les mêmes troupeaux de moutons, et moi, qui suis vétérinaire j'étais admiré par tous ces étrangers dès que je les aidais ; Quand nous avançons ce n'est pas par une petite route, ça, c'était au début, c'est maintenant sur des kilomètres de large, par un chemin ou par dix chemins, dans cette ferme, dix kilomètres à gauche ou vingt kilomètres à droite.(...) quand on passe à Trabzon il y a des Turcs, un peu policiers, un peu politiques, qui nous donnent 300 euros en nous demandant de rejoindre des Albanais du Kosovo pour préparer la guerre sainte en Macédoine. Mais nous quand on en est là de la route, on ne peut pas se battre pour quelques nationalistes enragés, on a déjà trop apprécié tous les étrangers des Balkans : qu'ils vivent mille ans ensemble et toujours plus près d'Hérat ! (...)*

Il est vrai que l'Odyssée était un récit fondateur de la transmigration...

### **A l'ouest méditerranéen, les transmigrants Maghrébins.<sup>52</sup>**

Le même phénomène, mais à distance des réseaux criminels, se produit à l'initiative de Maghrébins sur l'arc euro-méditerranéen occidental, connectant étapes et parcours d'Algésiras à Gênes, avec une forte centralité marseillaise<sup>53</sup>. Dans ce cas la plupart des transmigrants, petits entrepreneurs commerciaux, disposent de logements dans le parc social français, où résident des membres de leurs familles, et de papiers autorisant leurs séjours et leurs déplacements dans l'espace communautaire européen. Ils transportent vers le Maghreb des marchandises achetées aux Afghans par des revendeurs polonais et turcs ou produites dans la Communauté Européenne. Des Sénégalais prennent le relais pour des distributions subsahariennes. On peut également signaler un axe de circulations turques de Strasbourg à Marseille, via Lyon, parcouru solidairement par des transmigrants Turcs et Marocains<sup>54</sup>. Des « notaires informels » veillent, d'étape en étape, au respect d'une éthique commerciale basée sur l'honneur, sur la parole donnée.

### **D'est en ouest, les « docteurs Egyptiens ».**

Des transmigrations de médecins Syriens, Irakiens et Bulgares se sont développées le long des mêmes itinéraires. Quelques centaines de ces praticiens formaient, en 2005, une migration d'accompagnement des Afghans et de leurs associés balkaniques. Au fur et à mesure des années et de la progression de leurs itinéraires vers l'Espagne, leur transmigration est devenue autonome, en liaison avec les populations de migrants musulmans sédentarisés, et pour certains, en attente d'une opportunité de rejoindre un emploi hospitalier. Au nombre de 1500 à 3000 dès 2009, selon les saisons, ils

---

<sup>52</sup> Enquêtes menées de 1985, à Marseille, quartier Belsunce, auprès de commerçants internationaux Algériens, à 2003, auprès de transmigrants Marocains. (voir bibliographie Tarrus, 1987.1992. 1995. 2002.2007).

<sup>53</sup> Ceux là-même qui achètent des marchandises aux Afghans à peine débarqués en Bulgarie. Enquêtes sur les Maghrébins, in : Alain Tarrus *Arabes de France dans l'économie souterraine mondiale. (voir bibliographie)* . et in *Revue Européenne des migrations internationales* n°1- 1987 : enquêtes de l'auteur sur la naissance d'un dispositif commercial maghrébin à Marseille, in extenso in Google/Persée..

<sup>54</sup> **Ali Bensaad** a décrit les grands réseaux transmigrants d'Afrique sub-saharienne jusqu'au Maghreb, où se déploient des stratégies de passage vers l'Europe : cf **Mehdi Alioua, Claire Escofier, Chadia Arab** (voir biblio).

parcourent les concentrations d'habitat social et sont toujours consultés par les divers transmigrants qui œuvrent le long des côtes euro-méditerranéennes : Afghans à l'Est et Marocains à l'Ouest, Turcs<sup>55</sup> en Allemagne et le long d'un itinéraire reliant Strasbourg à Marseille. Leur notoriété est grande et ils sont surnommés du titre prestigieux de « docteurs Egyptiens », de l'âme, car ils circulent de mosquée en mosquée et du corps. Ils pratiquent des diagnostics sans dénudation des femmes (pouls, ...) et utilisent les sites de l'Internet médical pour leurs prescriptions. Les commandes et distributions de médicaments sont généralement effectuées par des jeunes filles résidentes des logements sociaux<sup>56</sup>. Ce qui ne va pas sans problèmes avec les médecins locaux :

Une adolescente de Nîmes a décelé une « erreur » de prescription du médecin généraliste libéral de son quartier lors du traitement de la goutte d'un de ses voisins : celui-ci venait d'être opéré d'un cancer de la prostate et la prise du médicament pour la goutte semblait provoquer de graves troubles digestifs. L'adolescente, en lisant les mises en garde sur internet découvrit qu'il était fortement décommandé d'administrer ce médicament (colchicine + poudre d'opium) pour la goutte en cas de « pathologies de la prostate ». La famille en fit part au médecin, qui répondit que de toute façon la prostate n'avait rien à voir avec la digestion. Catastrophe, la mise en garde internet signalait à « effets indésirables » des « troubles graves de la digestion » : un « médecin référent » consulté en urgence sur un site pharmaceutique Internet canadien confirma cette mise en garde. Le médecin local fut totalement discrédité auprès de très nombreuses familles. Il interpela la jeune fille à l'origine des informations, au pied de son immeuble et lui demanda de ne pas répandre des rumeurs : celle-ci, devant un public qui se densifiait de minute en minute tint tête :

---

<sup>55</sup> Stéphane de Tapia livre depuis quinze années, un bilan de la migration turque euro-asiatique(voir biblio).

<sup>56</sup> Enquête **Alain Tarrius, Hasnia-Sonia Missaoui, Olivier Bernet**, pour la DRESS-MIRE, mars à juillet 2009, exposée dans *Réseaux* volume 28 février-mars 2010. N° coordonné par **Dana Diminescu**.

*« tu devais donner de la colchicine simple et non du « colchimax ». A moins que tu sois un dealer d'opium. (...) et si tu avais eu cette personne dans un examen quand tu faisais tes études, tu aurais été collé. »*

Les applaudissements d'une foule d'une trentaine de personnes empêchèrent le praticien de répondre. Des descriptions identiques de la scène me furent faites par des témoins de l'altercation comme par le médecin lui-même qui me confia que les conséquences de ce conflit étaient graves pour lui :

*« Elle a vidé mon cabinet et rempli sa cuisine.(...) de toutes façons je ne resterai pas ici ; les adolescentes avec Internet, les 'médecins égyptiens' plus ou moins formés au Maroc, qui maintenant passent toutes les semaines pour des consultations collectives, les vieux qui reviennent du bled avec des herbes. C'est la vie tribale et les chamans qui se multiplient».*

**Du pourtour méditerranéen, des Balkans et du Caucase, les transmigrantes pour le travail du sexe.**

Ces trois migrations internationales sont accompagnées d'un regain des transmigrations féminines pour la prostitution à partir des Balkans, du Caucase et du pourtour méditerranéen vers les « clubs » du Levant espagnol, via Naples, Bari, Brindisi. L'étape italienne sert à initier des femmes Ukrainiennes, Moldaves, Roumaines, Macédoniennes, Albanaises, Libanaises, Tunisiennes et Marocaines à la maîtrise de la « cocaïne pour le client », généralement un quart de gramme « sniffé » avant la passe. De la Junquera à Malaga, la 'passe' se négocie désormais avec une telle dose de cocaïne. Le rapport, pour les femmes et surtout pour les nombreux Russes, Géorgiens et, évidemment, Espagnols, voyous ou policiers, qui les encadrent, est quasiment doublé. La Junquera (frontière franco espagnole du Perthus) lieu d'entrée privilégié associé aux revenus de ces activités quelques notables de part et d'autre de la frontière et surtout de Perpignan à Barcelone.<sup>57</sup>

---

<sup>57</sup> Voir l'article de **Dominique Sistach** in *Multitudes/Samizdat* , mai 2012.

Nous avons enquêté auprès de soixante femmes, travaillant dans des « clubs » espagnols, de la frontière française à Malaga et Cadix.<sup>58</sup>

Parmi elles, 35% consomment régulièrement de l'héroïne : ce choix est justifié par la facilité d'obtention (offre abondante, prix autour de 10 € le gramme pour un produit de bonne qualité) de ce psychotrope à l'Est, où elles aspirent toutes à retourner, après quelques années à l'Ouest, mais aussi par le caractère plus « souple » de l'usage de l'héroïne, dès lors que « l'accrochage » à la cocaïne est effectif. La cocaïne est préférée par 20% d'entre elles qui disent n'en consommer quotidiennement qu'en fin de travail.

De trois à cinq ans après leur arrivée en Espagne, environ 50% d'entre elles entreprennent une migration professionnelle vers l'Allemagne, les Pays Bas, la Belgique ou encore la Tchéquie, avant de retourner chez elles. Cette variante de la transmigration implique un passage par la France où elles retrouvent autant de femmes venues d'Italie. Elles sont encore rejointes par quelques centaines de travailleuses du sexe, venues d'Amérique Latine et passées quelques années par Madrid ; proportionnellement ces dernières sont bien moins nombreuses à poursuivre leur transmigration vers l'Europe du Nord, barrière linguistique oblige, mais les législations concernant le travail du sexe dans ces pays sont attractives.

Au total, cette population en mobilité, en transmigration, regroupe environ cinq mille femmes et à peu près autant de parent(e)s et ami(e)s qui les accompagnent fidèlement. Ces accompagnant(e)s résident dans les villages voisins des clubs ou des carrefours, rendent divers services aux habitants (soins aux personnes âgées, garde d'enfants, petite restauration, commerce de produits exotiques, etc..) et souvent négocient avec les transmigrants commerciaux Marocains leur résidence dans un appartement du parc social de Perpignan, Nîmes, Montpellier, Avignon, Toulon, Lyon, Strasbourg, comme nous le verrons plus avant... Ils partagent durant les douze mois que dure leur transmigration en France, une pièce équipée d'ordinateurs où sont hébergés des sites internet de rendez-vous, mais aussi

---

<sup>58</sup> Cette enquête a bénéficié de l'aide des 'commissaires territoriaux' qui, en Espagne, ont le pouvoir d'exercer la tolérance de la prostitution en « clubs ». Ma participation à l'ouverture puis aux débats d'un congrès national « police et démocratie » (initiative des polices urbaines espagnoles) en juillet 2006 à Barcelone m'avait permis de tisser des liens avec ces officiers de police.

qui permettent à des jeunes gens des cités d'effectuer les commandes de médicaments pour les «médecins Egyptiens», et d'exercer une vigilance commerciale pour leurs proches, adeptes des transmigrations commerciales ; une autre pièce servant au stockage de produits commercialisés par les transmigra nts Marocains ou Afghans. Les femmes travaillent le long des routes et le partage du logement ne concerne, pour elles, que la tenue du site internet de rendez-vous. Les nouveaux univers sociaux qu'impliquent les interactions entre transmigra nts d'horizons culturels, culturels, économiques aussi différents, dans l'intimité de l'usage commun de ces appartements, à échanger toutes sortes d'informations obtenues aux quatre coins d'Europe et au-delà, mais aussi dans les plus proches voisinages, produit une méta sociabilité débarrassée des habituels replis identitaires. Métissages, mixités, cosmopolitismes ? ces situations combinent ces trois désignations de *situations d'altérité partagée...*

Cette « heureuse perspective », à défaut de « happy end » prévisible, ne concerne, chez les travailleuses du sexe, qu'une minorité d'entre elles, qui retournent, selon leurs désirs, dans (ou près de) leur famille après huit à dix ans de pérégrinations européennes. Un récit recueilli auprès de deux sœurs Macédoniennes de Skopje illustre ces trajectoires.

*Irina et Sofia, les sœurs Macédoniennes.*

Irina et sa sœur Sofia travaillaient dans un grand club, très luxueux, près de Bénidorm lorsque je les rencontrai en octobre 2008. Dix mois auparavant elles avaient quitté leur premier séjour espagnol dans un grand club de la Junquera, en bordure de la route nationale. Et ce depuis leur arrivée en Espagne trois ans auparavant, à l'âge de dix-neuf et dix-huit ans. Elles s'exprimaient dans un mélange de broken English et d'Espagnol... aux intonations slaves.

C'est qu'elles appartenaient à une famille, en bordure de la frontière bulgare, de propriétaires terriens qui depuis des siècles affirmaient leurs filiations slaves et leur fidélité à l'Eglise orthodoxe russe, puis bulgare. Elles avaient seize et dix-sept ans quand elles prirent leur « indépendance ». A Sofia elles trouvèrent presque immédiatement un travail dans un snack bar très en vogue qui n'employait que de très belles jeunes filles vêtues de sortes de paréos et de mini jupes.

« Nous étions parmi celles qui avaient le plus de clients dans leur secteur. Surtout des étrangers de passage. Trois mois après notre embauche pour un salaire misérable de 80 euros, les collègues nous apprirent comment l'augmenter: repérer, au service du soir, un client solitaire et argenté.(...) Nous lui demandions de nous attendre près de <sup>59</sup>la sortie .... Et pour 80 euros nous l'amenions dans le lit commun de notre appart finir la nuit. Pour lui bien sûr c'était inespéré, et pour nous, nous n'en revenions pas de gagner jusqu'à 1600 euros par mois(...). Nous avons loué un appart plus confortable dans le vieux quartier du centre de Sofia, près du grand marché, chez un Géorgien qui avait, comme la plupart d'entre eux monté une 'agence de sécurité'. Et puis nous avons continué notre commerce,(...). Le premier souci du Géorgien fut de nous procurer de l'héroïne et de nous indiquer où nous pouvions l'échanger contre de la coke, qui convenait mieux au quart d'heure que passaient les clients avec nous(...). Le Géorgien nous expliqua que nous étions trop repérées à Sofia; il nous proposa de nous conduire dans un beau « club » espagnol (...)

Via Bari, où nous sommes restées quinze jours pour apprendre la coke avec la passe, nous sommes arrivées à Barcelone. (...) Nous étions donc « cédées » pour environ 5000 euros chacune. (...)

A minuit nous arrivons dans ce club. Un ancien grand hôtel de luxe sur le bord de la route. Le patron nous a fait rentrer par l'arrière. Il nous a demandé de nous déshabiller, (...) « Demain, à 6 heures de l'après-midi, il y aura une réunion; on saura alors ce que vous ferez; d'ici là, on reste dans cette chambre sans bouger; et habillées s'il vous plaît : on n'est pas dans un bordel bulgare. Et demain surveillez ce que vous dites; si vous continuez à être vulgaires ça ne marchera pas. » (...)

C'est vers six heures de l'après-midi que des bourgeois sont arrivés pour les « enchères ». Le patron nous a expliqué que nous devrions nous vendre le mieux possible. S'il récoltait 100 000 euros et offrait aux investisseurs pas plus de 20 % l'an cela signifiait que nous étions libres d'aller où nous voudrions au bout d'une année, à condition de bien travailler, mais il avait, disait-il des idées pour nous.

Les belles voitures arrivèrent de France et d'Espagne et environ trente péseux rentrèrent par les cuisines (...). Les enchères commencèrent; il démarra la mise à dix mille euros d'investissement par personne et 12 % de revenus annuels; puis en une heure on arriva à 25 000 euros et 18 %. Avec en prime la disponibilité gratuite des deux sœurs une fin de nuit tous les trimestres. Il restait six « boursicoteurs », soit cent cinquante mille euros plus 18 %, donc 180 000 euros...disons 15 000 par mois pour nous deux, pour recouvrer la liberté.

---

<sup>59</sup> Entretiens complets (sept trajectoires rapportées sur 120 entretiens menés dans des « clubs » du Levant espagnol, de La Junquera à Malaga, aidés par des commissaires territoriaux espagnols) dans A. Tarrus et O. Bernet : *Migrations internationales et nouveaux réseaux criminels*. Trabucaire, 2010. **Dominique Sistach** a produit des enquêtes sur l'émergence des « clubs » prostitutionnels frontaliers. On lira les thèses de **Fatima Lahbabi** (Toulouse 2003) et de **Pauline Carnet** (Toulouse 2011) sur les sans-papiers et les femmes dans le travail du sexe en Andalousie. **Daniel Welzer-Lang** développe des recherches sur la transmigration des travailleurs/travailleuses du sexe « accompagnants » le long d'itinéraires européens voire mondiaux.

*Rembourser donc ce qui était présenté comme « une avance ». Le « challenge » nous a semblé très réalisable. Il fallut ajouter 3000 euros chacune par mois pour les papiers, que le patron nous obtint en deux semaines (...)-, et pour la pension, coiffeur, manucure, masseur, et médecin inclus. En fait de « projet », le patron nous louait à quatre clients à la fois, au maximum six cents euro les deux heures, dans une de ses deux « suites » de l'hôtel. Parfois il y avait des femmes : d'évidence les maîtresses des clients, surtout chez les Français. (...)»*

*Un Catalan de Perpignan était là les après- midi et le soir. Les clients prenaient une dose de coke pour venir nous voir et souvent en achetaient en repartant, mais jamais les transactions ne s'effectuaient dans le club. (...) Nous avons été surveillées tous ces mois. Parfois nous sortions pour un repas ou une boîte à Figueras ; nous sommes aussi allées à Collioure, en France (...). Nous avons demandé s'il y avait des clubs en France, mais en leur absence le mieux était de trouver des super bourgeois pour nous acheter. Mais nous étions trop jeunes pour finir ainsi.(...)*

*On nous a annoncé que nous allions dans un super club près de Benidorm un jour d'hiver ; cela faisait environ deux ans que nous étions arrivées et les prévisions financières du patron étaient explosées; les six derniers mois, devant la demande, il nous demandait de travailler quatre et parfois cinq fois deux heures. (...). C'est alors que nous sommes passées à l'héroïne. Même fournisseur, en seringues.*

*Benidorm c'était le rêve, nous avions nos matinées pour aller en ville; il y avait tout le confort dans le club. On nous donnait 10 000 euros à chacune par mois et l'appart, dans le club, plus tous les soins nous coûtait trois mille euro l'une. Sofia avait réussi à économiser plus de 80 000 euros et moi 110 000. Nous avons alors décidé de nous séparer : Sofia pour aller dans un Eros Center allemand où elle poursuivrait une carrière internationale. Elle a 21 ans et envisage de faire ce travail jusqu'à ce qu'elle puisse s'acheter une boîte. Mais je ne sais pas si ça se passera comme ça : à prendre des risques, elle a attrapé une maladie très grave. Il n'est même pas sûr qu'ils la prennent en Allemagne. Quant à moi, je retourne en Macédoine, à Skopje, où je reprends le plus beau salon de coiffure de la ville. »*

Peu après cet entretien, lors d'un passage dans les Balkans, en avril et mai 2009, je rencontrai les parents d'Irina et de Sofia. Ils s'obstinèrent à me dire, durant une demi-heure, avant de m'éconduire, que leurs deux filles avaient sombré trois ans auparavant dans un naufrage de ferry dans l'Adriatique.... Lorsque je remontai dans ma voiture, le père me dit, les yeux embués: « et si cette personne qui se fait passer pour Irina s'installe à Skopje, dites-lui que son commerce brûlera jusqu'à ce qu'elle parte se faire voir ailleurs ».

Je ne manquai pas de rapporter ces propos, puisque je m'y étais engagé. Ce qui valut ce commentaire :

*« ...toujours deux siècles de retard ; il faudra bien qu'ils se réveillent. Saint Georges contre le dragon musulman, c'est fini. Le cercueil de (ma sœur) les rappellera à la réalité. Sinon leur ferme brûlera avant mon salon. »*

Sofia, soignait un VIH.

L'histoire des sœurs macédoniennes est commune, à quelques variantes près, aux jeunes femmes rencontrées dans les clubs espagnols. Leur retour au pays, lorsqu'elles sont porteuses du VHC ou du VHI, est problématique : à la mesure de l'accès aux soins.

La trajectoire solitaire d'une jeune Albanaise renseigne sur la banalité des contextes prostitutionnels qui ont cours parmi les populations balkaniques.

#### *Sardinella l' Albanaise*

Lorsque je rencontrai Sardinella elle avait 27 ans. Elle travaillait dans un club proche d'Almeria depuis environ 26 mois en qualité de « barmaid ». En attente de sa régularisation définitive elle avait projeté, une fois cette démarche accomplie, de retourner à la ferme proche de Shkodra, en Albanie, où elle était née et que ses parents exploitaient toujours. Sa « carrière » en Espagne avait débuté à La Junquera, sur la frontière franco-espagnole, s'était poursuivie dans un club d'abattage -pour ouvriers agricoles étrangers- près de Valencia, puis dans un petit club sur une plage d'Alicante et enfin de nouveau dans un club d'abattage, près d'Almeria, soit au total sept années. Tout cela après un passage de deux années à Tarente, dans le Sud italien.

Sardinella s'exprimait dans un excellent italien.

*« Après 1989 mes parents avaient renoué avec la tradition familiale catholique. Ils me firent donc baptiser cérémonieusement par un prêtre italien A mon prénom chrétien*

*on ajouta celui de « Sardinella », un peu par dérision... celui-là même qui allait me rester ; j'étais grande ,très maigre avec une petite tête et des yeux ronds: « ni bonne à griller , trop sèche, ni bonne à saler, trop longue : ni sardine ni anchois, c'est une sardinelle » avait dit le prêtre ; et je suis restée ainsi. Avec mon surnom, que j'aime bien..*

*C'est à quinze ans que l'envie me vint de partir pour l'Italie. Ici , dans le nord de l'Albanie nous sommes très liés à la région de Tarente et Brindisi ; les religieux et les bonnes sœurs qui viennent chez nous attirent là-bas des travailleurs*

*saisonniers ou définitifs. Pas les voyous musulmans qui vont dans les Abruzzes, de bons ouvriers agricoles et des pêcheurs.*

*Alors je suis passée par les religieuses. C'était la voie. Deux années de messes et de vêpres. Et puis le grand jour : le noviciat à Tarente.*

*On s'est embarqués à Durrës, trois religieuses italiennes, un curé et moi.*

*Arrivés à Tarente j'ai été en noviciat une année dans un grand appartement bourgeois aménagé en couvent; un vie tranquille mais un peu triste. L'Italie était dehors.... Si tu vois ce que je veux dire. J'avais dix-huit ans, et on m'a donné, lors d'une petite fête, des papiers de résidente qui autorisaient ma circulation dans l'espace Schengen. Mon bonheur était fait, celui de ma famille aussi.*

*Mais le soir même je m'enfuyais dans les rues de Tarente, précipitant dans le malheur tous ceux qui, au même moment, me fêtaient.*

*Dans cette ville, lorsque tu es en rupture avec les religieux et les bourgeois tu n'as pas de choix, il faut habiter sur l'île, entre les deux bords de la lagune et en face du Golfe. Il y a là de vieux immeubles de trois ou quatre siècles, complètement pourris et peuplés de zombies qui sortent la nuit pour la came. Vers le Golfe des remparts d'environ dix mètres et vers la lagune le port de pêche et la grande criée aux poissons.*

*Le quai est large et l'eau affleure. Il y a un café tabac pour des fainéants ivrognes, de ceux que la mafia n'a même pas voulu employer pour nettoyer la criée. Et des types alignés contre les vieilles façades, les mains dans les poches, bien écartées, de huit heures du matin jusqu'à la nuit. Ensuite, c'était ma vie qui commençait..*

*C'est là que j'ai rencontré Emilio, un faux dur de vingt-deux ans qui travaillait de temps à autre avec un pêcheur qui lui fourguait un peu de mauvaise coke et des poissons invendables pour le payer .. Autant te dire qu'Emilio il a tout de suite été pour moi.. Il était petit et gros, alors, tu vois le couple. Mais depuis trois ans qu'il rôdait dans le coin il s'était fait une niche dans un vieil immeuble qui ne prenait pas la flotte. J'ai trouvé un petit boulot à la criée et nous avons vécu comme des oiseaux au nid, ou comme des rats au fond du trou, c'est selon qu'on voit la vie comme deux tourtereaux adolescents ou comme deux adultes ratés; là il s'agissait bien du ratage.. Emilio et son pêcheur m'expliquèrent qu'il serait bon pour tous que je travaille trois ou quatre heures, jusqu'à minuit, en me vendant dans la grande barque de pêche. Comme ils m'aimaient bien ils m'expliquèrent encore que je ferais la passe avec de la coke, c'était une exigence des mafieux qui autorisaient ce*

*commerce : à moi de la doser pour que le cave s'énerve sans pouvoir passer à l'acte ; et surtout qu'il ne s'endorme pas. Et pas d'over dose sinon il faudrait les jeter dans la lagune - ce qui n'est jamais arrivé-. Disons qu'une fois sur deux j'évitais les envies de mes clients; à ceux qui revenaient et qui demandaient leurs fantasmes, je leur disais que j'avais le Sida, mais qu'ils ne risquaient rien car j'allais me laver à l'eau de mer qui nous entourait, et qui est une des plus polluées d'Italie; la coke leur suffisait alors. Nous avons vécu quelques mois ainsi, Emilio avec quelques surplus de coke et mes sous et le pêcheur avec son commerce de dope ; et puis il a fallu travailler pour des policiers qui nous avaient repérés. Et tout devait se terminer par la grande transaction finale : les mafieux envoyèrent le rafioteur du pêcheur par le fond, triplèrent le volume de la figure d'Emilio et m'embarquèrent dans un grande vedette:*

*« La coke et le sexe, ça marche fort en Espagne, et puis t'es tellement moche que les vicieux aiment ton genre; alors demain matin, direction Barcelone; »*

*Avant de partir ils m'envoyèrent faire quelques courses, pour les trois repas à venir. Je leur en ai fait une de bonne ; j'ai acheté pour une misère cinq kilos de ... sardinelles. L'un d'eux me dit « bien! du poiscaille, ça nous donnera des forces pour te faire la fête »; ce qui devait arriver arriva, dès le premier repas l'insupportable odeur de la sardinelle frite les fit vomir ; le curé avait oublié de dire, lors du baptême, que je ne pouvais pas davantage être frite. Les pêcheurs me mangent crue. Bref, ils me considérèrent comme une vraie catastrophe; et le dégoût que je leur inspirais me réconforta d'un voyage passé sur le pont dans les embruns « pour pas , en plus, que tu pues trop à l'arrivée. Et nous avec. »*

*Le débarquement s'effectua au port de La Escala. Ils me dissimulèrent un peu, probablement qu'ils avaient peur d'être déconsidérés, surtout parce qu'ils transportaient autre chose : de la belle neige de l'Etna, comme on dit en Italie. Moi j'étais le pourboire. Je ne les ai pas enrichis, et heureusement que j'avais le permis de circuler italien, sinon personne ne m'aurait prise, y compris dans le club le plus lamentable..*

*Des transactions suivirent mon arrivée dans un « club » de la Junquera, à la frontière, qui comprenait une vaste cour pour le stationnement de camions, un restaurant, une boutique d'alcools et de conserves et, dans un bâtiment en rez-de-chaussée, le bar et les chambres du bordel. Il y a six chambres; les filles sont louées au quart d'heure.*

*Au début, en attendant d'avoir des papiers espagnols en règle, je faisais les nettoyages des chambres et du bar dans la journée. La nuit j'allais dans un bosquet voisin « travailler pour les flics » : un fourgon se plaçait là tous les soirs de neuf heures à minuit pour la « sécurité » qu'ils disaient ; en fait c'étaient mes proxénètes-flics. Je leur reversais la recette. Après minuit j'orientais les clients qui voulaient la passe+ la coke vers mon hôtel à la Junquera ; des Africaines y louaient aussi des chambres. Chaque soir un gars venait de Perpignan avec les doses toutes prêtes : on le payait cash au prix fort. On faisait au maxi quatre caves. C'étaient mes seuls revenus ; au total 800 euros par mois. Lorsque j'ai eu mes premiers papiers, à la fin de l'année suivante, tout a changé. On m'a officiellement embauchée au club , comme « serveuse »; à la passe j'étais d'une rentabilité moyenne, une dizaine de clients entre six heures de l'après-midi et environ deux heures du matin. Ils me disaient sans arrêt que le plancher devait être de deux à l'heure. Mes clients : peu de camionneurs -je n'étais pas leur idéal de femme- et beaucoup de Français un peu solitaires et -ma malédiction- un peu bizarres; le club commençait à prendre une tournure un peu sinistre. C'est alors, comme « dernière chance » qu'on m'a mise aux enchères ; les principaux clients de Perpignan ont été avertis et un vendredi, entre 17 et 18 heures, une dizaine étaient là , rideau tiré. On m'a regardée sous toutes les coutures et le patron a proposé « 5000 euros à partir de 5 mises ; rapport 8 % ». Les clients éclatèrent de rire et l'un d'eux dit : « rien à moins de 15 %; tu nous refiles la grande Duduche »; je hurlais « je suis Sardinella!! » après un instant de silence ils explosèrent de rire. « Et en plus elle est hystérique » dit un petit gros dont on me dit par la suite qu'il était juriste. Le patron leur offrit un repas. Puis il vint me voir, dans un chambre ; là je reçus ma première sérieuse correction : « fais ta valise, demain tu descends au Sud ». A l'hôtel, ce soir-là le veilleur vint me dire « je ne peux plus te garder ... puis.... Sardinella, je te regarde beaucoup et je t'aime bien; alors crois-moi enfuis toi en France; ils vont te mettre dans un bordel d'abattage pour les ouvriers agricoles, près d'Alicante ». Je me mis à pleurer : c'était le seul homme depuis longtemps qui me parlait avec douceur. Je ne voulais pas l'embêter, alors sans rien dire je suis allée faire ma valise, et j'ai dormi chez une Africaine qui m'a serrée contre elle, après m'avoir montré ses cicatrices de cigarettes sur son dos.*

*Somme toute, cette maison d'abattage était bien plus confortable que mes « hébergements » précédents : douze heures de travail par jour, dix minutes par client, qui n'avait pas le choix, et donc des éjaculations rapides, directes, sans autre fantasme que l'acte normal. On m'avait dit que j'aurais affaire à des Arabes, et que ce serait terrible. En fait ils étaient plus propres, sur eux et dans leur tête*

*que les tordus italiens et français. Dans ces conditions je faisais bien mon travail et au bout de quatre mois je fus « cédée » à un petit club proche d'Alicante, sur une plage. Les employés espagnols d'une grande boîte européenne fournissaient la clientèle : trois heures de bar et de nettoyage, six heures de travail en intérieur, et les deux dernières heures dehors, avec la coke, qui était livrée chaque jour par un Hollandais, en doses. Ensuite je dormais à l'intérieur du club dans une des six chambres où je travaillais. Ça aurait pu être bien, si j'avais eu la clientèle des ouvriers agricoles arabes ; mais le défilé des neuneus avait recommencé, -ils m'avaient vite repérée- , avec leurs jérémiades et leurs demandes de tordus. L'inévitable se produisit ; le patron me dit « désolé Sardinella, je t'aime beaucoup, mais bientôt nous aurons la réputation de l'annexe de l'hôpital psychiatrique; et ça c'est pas bon. » Il m'avait trouvé un club d'abattage près d'Almeria (...) c'est la dernière étape avant l'Afrique, aussi il est temps que je rentre à Shkodra.»*

Le retour s'est effectué par étapes de six mois en France, en Allemagne et en Tchéquie. Sardinella, après cette longue transmigration, travaille dans l'entreprise de son frère, près de Shkodra. Avec ses économies elle a acheté un camion réfrigéré pour le transport et la vente des poissons. Elle a réhabilité la ferme familiale.

Les migrations féminines sont peu explorées : comme si les femmes échappaient à la mobilisation de la force de travail, ou pire, au trafic de chair humaine, qu'illustrent ces séances « d'enchères » qui fixent le prix d'entrée de la « marchandise » sur le marché. Il faut d'autant plus signaler la recherche de **Laurence Roulleau-Berger** qui montre comment les migrations féminines permettent de redéfinir les identité à partir d'une multitude de rôles nouveaux dans un contexte de globalisation ; celle de **Fatima Qacha** qui décrit, dans la dernière partie du présent ouvrage, l'usage protecteur des réseaux transmigrants par une migrante marocaine solitaire ; **Fatima Lahbabi**, a décrit et analysé, dès 2001, les migrations internationales prostitutionnelles vers l'Andalousie.

**« Contre chacun des nôtres, ils ne peuvent rien, alors contre tous à la fois... »**

Le sentiment d'exposer une **nouvelle figure de l'étranger** est intense chez les transmigrants. Le sentiment aussi d'en faire bénéficier les jeunes résidents, que des décennies de politiques urbaines étatiques n'ont pas réussi à mettre en mouvement<sup>60</sup>.

Un « courant d'air » nouveau dans les enclaves urbaines vient des transmigrants. Dans leurs déplacements le long des usuels territoires circulatoires français, côtes méditerranéennes et canal rhodanien, il est fréquent qu'ils localisent certaines de leurs activités dans les mêmes « appartements sociaux » des enclaves urbaines<sup>61</sup>. Au cours des cinq dernières années une « jonction » s'est opérée : Géorgiens et Ukrainiens présents dans les clubs espagnols revendent aux Marocains circulants des marchandises passées par les Afghans via Dubaï. Lors de ces transactions, les jeunes femmes des Balkans ou du Caucase travaillant dans ces mêmes clubs ont connu ces Marocains. Les commerçants transmigrants Marocains les plus impliqués dans les circulations louent ou possèdent généralement des appartements F4 ou F5 dans les regroupements d'habitat social : vestiges de leur présence familiale dans les années 90. Leurs enfants, incités en cela par la mobilité de leurs pères, ont déserté ces hébergements ; les épouses sont souvent retournées au Maroc, là où leur mari investit les bénéfices de ses mobilités dans l'achat d'un commerce, d'un hôtel ou d'une ferme. Le logement et les avantages qui y sont liés, durement acquis à l'époque du travail sédentaire, sont conservés. Les jeunes femmes en transmigration des clubs espagnols vers les établissements semblables en Allemagne, aux Pays-Bas ou en Belgique, traversent la France en un ou deux semestres, souvent avec les parentèles qui les accompagnent depuis l'origine de leur mobilité. Elles rencontrent ces Marocains dans les clubs du Levant espagnol où ils

---

<sup>60</sup> Marco Martiniello, voir bibliographie.

<sup>61</sup> Une recherche en cours nous a permis d'identifier les centralités des étapes partagées par les transmigrants : Alicante, Avignon/Nîmes, Strasbourg, Bruxelles, Francfort, Gênes, Bari ; centralités qui se situent bien sur les « territoires circulatoires » des transmigrants mais qui d'emblée renvoient à une structure européenne des réseaux, et non plus nationale comme celle de chaque réseau de transmigrants.

réceptionnent ou bien livrent des marchandises transportées par des Afghans et leurs relais Géorgiens ou Ukrainiens. Elles travaillent dans les périphéries urbaines et logent chez leurs proches accompagnants, mais elles domicilient dans les appartements des Marocains leur usage de sites informatiques de rendez-vous, tenus généralement par des jeunes gens des cités. Là encore se trouvent les aides des docteurs « égyptiens », pour des commandes de médicaments, des consultations à distance ; parfois, quand le salon reste inoccupé, les médecins transmigrants reçoivent des familles pour des consultations collectives. Là encore, dans des pièces de ces appartements, les transmigrants du commerce stockent des marchandises en transit et, aidés de jeunes déjà employés par les « docteurs Egyptiens », se tiennent au courant par l'Internet des circulations transfrontalières de produits « freetax ». Des rencontres originales se produisent à tout moment entre divers transmigrants et jeunes habitants des enclaves urbaines. Ces situations nouvelles commencent à renforcer les tendances internes centrifuges à ces enclaves afin d'initier une nouvelle histoire de la migration<sup>62</sup>, après les successives ruptures postcoloniales<sup>63</sup> exprimées depuis la première marche Beur de 1982, par des mouvements sociaux hardis.

*Une histoire nouvelle de la migration est en train de naître, écrite par les migrants eux-mêmes.*<sup>64</sup>

*Un cosmopolitisme migratoire interpersonnel apparaît, favorable à des déploiements transfrontaliers nouveaux. Avec l'aide des nouvelles pratiques communicationnelles informatiques. Il ne s'agit pas du cosmopolitisme de voisinage de quartiers aux populations d'origines contrastées<sup>65</sup> mais d'un*

---

<sup>62</sup> Et non un compromis avec notre histoire de leur domination...

<sup>63</sup> **Nicolas Bancel, Florence Bernault, Pascal Blanchard, Ahmed Boubeker, Achille Mbembe, Françoise Vergès**, *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*. La Découverte. 2010.

<sup>64</sup> Ahmed Boubeker. Note 34

<sup>65</sup> Dans l'Oran d'avant la peste, **Albert Camus** a décrit ce cosmopolitisme, comme **Elias Canetti** dans «les Voix de Marrakech ». A Marseille de telles descriptions ont concerné les Arméniens , les Italiens, etc.. **Alèssi Dell'Umbria** *Histoire universelle de Marseille* Agone 2006, **Emile Témime** *Les passagers de Belsunce* Autrement 1998 .

*mixte de métissage et de cosmopolitisme interindividuels, d'accompagnements brefs mais intenses, reconnaissances intenses, aux distances immédiates que permet l'usage de Skype, par exemple. Une nouvelle figure de l'étranger dans nos sociétés se manifeste de l'intérieur même de nos cités, en retour de l'hospitalité réservée depuis peu aux transmigrants. Ce phénomène, hors de portée des actuels gestionnaires, politiques ou administratifs, donc invisibilisé pour l'heure, à son plus grand avantage, est majeur pour nos devenirs. Frontières nationales, frontières des réseaux, frontières des enclaves urbaines relèvent pour partie d'une évolution commune, mais alors que les unes se constituent, on démantèle les autres. L'histoire que les convergences des populations que nous décrivons, et d'autres encore, permettront d'écrire ne sera pas celle de l'accueil des nations qui les hébergent. Quant à celle de généreux historiens ou militants se proposent de co-écrire avec les migrants internationaux, elles ne sont pas plus recevables : trop tardives peut-être par rapport à l'irruption de la conscience de l'altérité que nous décrivons.*

C'est dans ce contexte, et en continuation des recherches entamées à Marseille en 1985, poursuivies en Espagne dans les années 90, puis en Turquie, dans les Balkans, en Italie du Sud et dans le Levant espagnol, de 2003 à 2009, que nous avons effectué ce « retour » dans les zones d'habitat urbain français hébergeant *migrants historiques et transmigrants* : transmigration du chercheur lui-même par une participation de vingt-cinq années à la naissance des transmigrants à Marseille, à leur proche puis lointaine expansion, et enfin à leurs côtoiements multiples dans ce qu'il faut bien considérer comme leurs nouvelles étapes collectives en France.



2<sup>ème</sup> partie.

## **Les cosmopolitismes migratoires lors des étapes partagées des transmigrants en France.<sup>66</sup>**

Mes recherches, depuis 1985, auprès des « fourmis » maghrébines du commerce international entre pauvres m'ont permis de tisser des liens nombreux et suivis. J'entretiens des amitiés, parfois intergénérationnelles quand des enfants ont repris les activités de leurs parents, et le plus souvent avec des groupes de compagnons de tournées originaires d'un même quartier de ville ou d'un même village : un compagnonnage perdure entre le chercheur et ses comparses « objets » de l'investigation sociologique. C'est ainsi que plusieurs fois dans l'année j'envoie, via Internet, des photographies de mes nouveaux terrains, à l'Est de la Méditerranée, et en reçois autant, surtout des familles de transmigrants marocains. Dans mes livres et articles je mentionne souvent tel quartier, assorti du prénom d'un habitant adepte des tournées commerciales internationales : inmanquablement les pages concernées, que j'envoie par e-courrier, se trouvent affichées sur les murs des logements de ces amis, à côté des photographies qui les situent dans mes terrains de recherche. Je n'hésite jamais, à leur demande, à les mettre en relation avec d'autres commerçants du *poor to poor*, Afghans, Kurdes, Ukrainiens, Albanais, Bulgares, etc... J'entretiens, en somme, un micro réseau social. C'est ainsi que je dispose en permanence d'interlocuteurs rapidement mobilisable pour quelques enquêtes<sup>67</sup>. La présente recherche sur les cosmopolitismes entre transmigrants lors de leurs étapes urbaines en France a donc bénéficié de ce dispositif.

---

<sup>66</sup> Par Lamia Missaoui et Alain Tarrus.

<sup>67</sup> Par exemple pour une recherche récente sur l'usage de l'internet médical par les transmigrants. Voir *Réseaux février-mars 2010*, Alain Tarrus, « *Transmigrants pendulaires entre Maroc et France et accès aux soins* », n°159, volume 28, « Les migrants connectés, T.I.C., mobilités et migrations », coordonné par Dana Diminescu et Dominique Pasquier. Recherche menée pour la MIRE-DRESS ;

L'enquête pour le repérage d'appartements partagés lors des étapes des tournées a concerné, par e-courrier, 124 transmigrants commerçants Marocains<sup>68</sup> : sur un envoi de 216 courriels, ceux-ci m'ont signalé une cohabitation avec des commerçants transmigrants d'autres origines, des médecins « Egyptiens », des femmes en transit d'Espagne vers l'Europe du Nord et des résidents des quartiers entourant ces appartements-étapes. Ce sont ces cohabitations qui retenaient mon attention ; jusque-là, et depuis une vingtaine d'années nous<sup>69</sup> avons émis l'hypothèse suivant laquelle les transmigrants développaient lors de leurs mobilités commerciales des comportements commerciaux et sociaux originaux favorables à la reconnaissance des altérités, à la création de cosmopolitismes de rencontre. Ce constat est rémanent sur mes différents terrains depuis vingt-cinq ans, qu'il s'agisse de groupes initiaux de transmigrants Marocains, Afghans, Kurdes, Géorgiens, Ukrainiens, Balkaniques.... Ces transmigrants abandonnent, en cours de tournées, les attributs du groupe ethnique de départ. Nous avons identifié systématiquement les transformations urbaines

---

<sup>68</sup> Réponses positives (signalement d'adresses et souvent de dates de passage) obtenues après envoi de 216 courriels. Les questions posées étaient « où t'arrêtes-tu en Espagne, en France, ou dans un autre pays d'Europe : pour dormir, pour stoker des marchandises, pour utiliser Internet ou Skype ? Dis seulement le nom de la ville. » 145 réponses puis « est-ce que tu rencontres là d'autres commerçants de la route ? » 124 réponses positives (celles retenues comme échantillon) enfin « est-ce que tu es aidé, quand tu t'arrêtes, par des jeunes du quartier ? » 76 réponses positives incluses dans les précédentes ; 112 m'ont permis de localiser l'immeuble d'étape. Lors du premier déplacement, du 20 février au 6 mars 2011, je rencontrais des collègues de huit universités espagnoles et leur indiquai les contours des groupes de transmigrants que je voulais rencontrer, le second, du 11 au 20 septembre, permit les rencontres espérées dans cinq villes. Pour l'Italie, je dus interrompre la tournée initiale auprès des collègues, en vue de la constitution des groupes, l'administration du laboratoire toulousain qui gérait cette recherche, ayant « oublié » de provisionner une avance, alors même que j'avais déjà personnellement financé, en avance, cinq missions de recherche. La deuxième mission italienne, en vue de rencontrer des groupes de transmigrants n'eut donc pas lieu. Je me rabattis sur des collègues italiens proches, à Imperia et à Turin, pour constituer deux groupes de discussion avec des transmigrants de l'est, en autofinancement. Abandonnant Naples, Bari, Brindisi et Tarente, la fiabilité des informations saisies fut moindre. Deux autres missions furent annulées par refus de me fournir une avance sur la commande : l'une à Bordeaux 3 devait donner lieu à un débat sur les fraudes portuaires, la Mer Noire pour ma part, l'autre au laboratoire Migrinter devait recenser les productions sur les transmigrants dans les Balkans... Précisons que le Puca, commanditaire de la recherche, a versé immédiatement ses contributions chaque fois que demandées. Enfin, le laboratoire, devant mes plaintes, me répondit qu'il ne pouvait gérer « ce genre de recherches » : que je menais pourtant à Toulouse depuis plus de quinze années....

<sup>69</sup> Depuis 1995 mon parcours de recherche se confond avec celui de Lamia Missaoui, maître de conférences à l'université de Versailles- St Quentin en Yvelines, laboratoire CNRS Printemps. Le « nous » désigne donc les moments de cette collaboration, le « je » renvoie à mon implication plus particulière.

redevables de leurs présences<sup>70</sup> (Marseille, Alicante, Tarente, Sofia, Trieste, Trébizonde, des villes moyennes méditerranéennes françaises, etc...). Dans cette recherche nous essayons d'observer la rencontre entre les groupes cosmopolites de transmigrants lors de leurs étapes et les « anciens » migrants internationaux sédentarisés en France, primo arrivants et leurs descendants qui les accueillent. Nous avons donc observé les cohabitations dans les appartements et avec les voisins, et bien sûr l'influence des « fourmis de la mondialisation » sur ceux qui désirent quitter leur enclavement résidentiel : l'histoire postcoloniale, dont ils sont les acteurs de plus en plus conscients, désignant l'enclavement comme « ghetto », les relations de voisinage de quartiers comme ségrégatifs, les disposerait, pensions-nous, à une proximité dynamique avec les nouveaux transmigrants. En quelque sorte nous supposons que s'expérimentait là une inversion des rapports entre nomades et sédentaires. Il restait à valider ces hypothèses par des observations des interactions, en situation de collaborations dans et hors des appartements, de voisinages qui démultipliaient le cosmopolitisme d'étape, et enfin des accompagnements des jeunes sédentaires vers les activités transnationales. Quelle était la réalité des « sorties par le bas » que nous avions jusque-là pressenties ?

Les 124 réponses nous ont permis de repérer, dans le Sud de la France, mais aussi le long des territoires circulatoires qui y mènent par l'Espagne et l'Italie<sup>71</sup>, des lieux de cohabitation ; nous les avons classés par fréquences de signalement, retenant évidemment les plus partagés et pratiqués.

Les villes françaises les plus désignées furent Nîmes (37 désignations), Beaucaire (14), Avignon (31), Arles (27). J'effectuai 37 visites, de février à juillet 2011 dans les appartements d'accueil : 16 étaient situés dans des ensembles de logements sociaux, à Nîmes en particulier, et 21 dans des quartiers anciens plutôt délabrés.

---

<sup>70</sup> Dans diverses productions (voir curriculum : google/langue anglaise/ tarius (puis) alain/ LISST. Voir article *Migrations en réseaux et cohabitations urbaines aux bordures de l'Europe* in L'Année sociologique n°1-2008. Textes rassemblés et présentés par Christian Topalov.

<sup>71</sup> Compte tenu des restrictions signalées dans la note 57.

Par contre les villes de Perpignan, Béziers, Toulon, Cavaillon, pourtant très concernées par des installations récentes de commerçants Maghrébins sédentaires livrés en partie par des transmigrants, n'étaient mentionnées qu'une seule fois ; Montpellier, Vienne, Marseille, et Lyon, recueillaient cinq ou six désignations chacune. D'évidence les centralités d'étape des transmigrants étaient dissociées des lieux de vente sédentaire des marchandises. Les groupes de discussion espagnols et italiens, postérieurs à l'enquête par e-courrier, confirmèrent ces désignations.

D'autre part des populations de commerçants du *poor to poor*, non mentionnées dans les pages précédentes, furent signalées puis rencontrées au cours des réunions : Turcs, Asiatiques (pas de Chinois, mais des Pakistanais et des Thaïs ), Kurdes, Iraniens, et Serbes, venus parfois par la voie italienne et souvent par la Belgique et l'Allemagne.

Les réunions dans les villes étrangères citées furent consacrées à l'élucidation du rôle des transmigrants dans le déploiement du commerce mondial du *poor to poor* ; les villes concernées (voir note 65) furent, en Italie, Turin et Imperia-Gênes, et en Espagne, Valencia, Alicante, Tarifa, Aranjuez et Lleida. Les réunions dans les villes françaises eurent, en outre, comme finalité, l'élucidation de l'objet même de cette recherche : les circonstances, modalités et conséquences des rapports entre migrants « sédentaires historiques », naturalisés ou non, et transmigrants.

Un entretien enregistré à Damas, en décembre 2005, avec un cadre commercial d'une grande marque asiatique d'électronique (tv, ordinateurs, photographie, etc...) qui entretient des relations marchandes intenses avec les Emirats et Koweït-City, fut restitué dans les analyses qui suivent (*Anthropologie du poor to poor*).

Enfin, nos recherches antérieures nous permirent de valider ou d'invalider des propos tenus par des transmigrants Moyen et Proche orientaux, Caucasiens, Balkaniques et Maghrébins.

- Quatre grands thèmes dominèrent nos échanges ; celui d'une anthropologie du « *poor to poor* », imprévu, s'est imposé comme introductif. Il permet de mieux comprendre les trois suivants :

- Celui des rapports lors des étapes entre transmigrants, migrants sédentaires et autres voisins. Associations « circulantes » entre transmigrants et « jeunes des cités ».
- Celui de la diversité des organisations cosmopolites par étape et en route. Relais locaux des transmigrants (emplacements hors des appartements partagés) ; rapports avec les « autochtones ».
- Enfin celui des logiques circulatoires : nouvelles centralités européennes des transmigrants et organisation des échanges locaux.

Observer, « voir », les transmigrants dans la cité ou le quartier, n'est pas chose aisée : c'est à partir des appartements qui les accueillent lors de leurs étapes qu'on peut les identifier, échanger, les accompagner. Ce mode d'observation de leurs présences et de leurs liens s'est donc imposé comme entrée sur le terrain.

Les conversations se sont tenues simultanément en plusieurs « langues » : sur la base de l'universel « broken english », très familier aux Moyen-orientaux, quelques variantes hispaniques, italiennes ou françaises, composaient une « base langagière » suffisante aux échanges. Notre retranscription littéraire préserve le sens des propos. Nous avons systématiquement revu les transcriptions avec les locuteurs concernés ou d'autres participants à nos échanges.



**Pour une anthropologie<sup>72</sup> de « l'entre  
pauvres » ou « POOR TO POOR » apparenté  
au  
« PEER TO PEER » (entre experts).**

L'entraide « horizontale » pour l'expertise entre consommateurs ou la collaboration gratuite pour des travaux d'auto construction, la libre organisation de courses à pied ou de natation, et toute sorte d'activités productives, commerciales ou de loisirs librement consenties et partagées, se sont particulièrement développées dans les pays anglophones sous la dénomination de « *PEER to PEER* », « l'entre pairs », « l'entre experts » : chacun, qui a une expérience de l'activité concernée devient l'expert des nouveaux venus dans *des associations informelles de pairs* et le fait souvent connaître à une multitude de partenaires par *des forums internet* : par exemple, pour l'auto-construction, des procédures libérées des normes et conditions des fournisseurs, sont suggérées et aboutissent à des assemblages, des savoir-faire, originaux. Le choix d'appareils électroniques est soumis aux avis motivés d'usagers, au cours de ces mêmes « forums », et

---

<sup>72</sup> Dans ce chapitre nous faisons état de propos, tenus par des participants à toutes les discussions, en France, en Espagne et en Italie, sans être contestés par un seul d'entre eux. Les réunions dans les douze sites ont abordé des aspects du *poor to poor* sans employer, à deux exceptions près, cette expression. Nous parlions pour introduire ou relancer le sujet, « du commerce des pauvres qui prennent la route »....Notre plan d'entretien était prévu pour l'investigation systématique des trois chapitres qui suivent. Aucun thème (sous-titres de ce chapitre) ne fut exprimé préalablement aux discussions. Ce chapitre, sur une économie mondiale du *poor to poor*, n'était tout simplement pas prévu.

il en va de même pour la santé, pour l'auto-organisation de voyages, le choix d'appareils ménagers, photographiques, etc.

Le « *POOR to POOR* », « l'entre pauvres », traduit une aspiration à l'entraide entre pauvres afin d'obtenir des produits peu accessibles dans les conditions usuelles de distribution commerciale officielle et hiérarchisée : le « marché entre pauvres » suppose une organisation spécifique des échanges, constat étant fait que « *the poor gets poorer, the rich gets richer* », la résolution des problèmes posés par la mise à disposition de biens en évidence sur le marché international, -tels les appareils photographiques numériques, les caméras, les mp3, les micro-ordinateurs et leurs compléments, clefs USB, imprimantes, scanners, etc-, passe par la reconnaissance d'un vaste marché des pauvres et l'organisation de circuits originaux coupant court aux divers contingentements et taxes, locaux comme internationaux, les plus-values liées aux aménagements de stockage et de vente, aux salaires de commerciaux, de divers experts patentés...bref de nombreux réseaux hiérarchisés et couteux qui n'ont souvent pour fonction que répéter les quelques lignes descriptives du produit, figurant sur les publicités usuelles. Autant d'informations dont peuvent s'emparer les clients du *poor to poor / peer to peer*.

La récupération de matériaux de construction et l'organisation efficace d'équipes « au noir » relève encore des compétences de ce « *peer to peer - poor to poor* » Les populations de pauvres, aux moyens relatifs de consommation, ne connaissent pas les frontières<sup>73</sup> : pauvres dans les nations riches, et pauvres dans les nations pauvres, s'ils ne sont pas situés sur les mêmes échelles des hiérarchies sociales -pauvre avec quatre cents euros par mois en Europe de l'Ouest et « classe moyenne » avec les mêmes revenus en Europe de l'Est- se trouvent aussi démunis lorsqu'il s'agit d'acquérir les produits précédemment cités, aux prix de vente déterminés par un marché international transversal plus ou moins régulé par des organismes aux compétences mondiales<sup>74</sup>.

---

<sup>73</sup> Alain Tarrus, *El capitalismo nomada en el arco mediterráneo*, hacer editorial, 2007, Barcelona, 248 p.

<sup>74</sup> Telle l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC).

« Quand nous passons [Kurde Iranien] en Bulgarie<sup>75</sup> par la Mer Noire, les Syriens qui tiennent pas mal de boutiques d'électronique à Bourgas et à Sofia, nous achètent les appareils que nous venons de passer depuis Koweït City -on dit 'Dubai', le mot magique- : nous sommes alors à moins cinquante-cinq pour cent du prix de vente<sup>76</sup> dans les magasins pour les mêmes produits, emballés d'origine et sous garantie internationale. Soixante pour cent à Koweït pour toutes les grandes marques importées en « destination finale ». Donc un Bulgare qui gagne deux cents euros par mois et ne peut pas se payer un Panasonic d'entrée de gamme à quatre-vingt-dix euros (prix allemand ou français de grande distribution), sera intéressé par une offre à quarante-trois ou quarante-sept euros. (...) Mais on ne peut pas tout vendre aux Bulgares, nos premiers européens rencontrés : partout il y a des clients, même en France (...). Et, même si, là, les clients sont moins nombreux, ils rapportent plus (voir infra). (...) C'est pas qu'on veut faire le bonheur des pauvres : mais c'est notre marché direct, sans problèmes et partout tu en rencontres qui savent revendre en direct pour 2 ou 3% de bénéf, des Turcs et des Polonais nous attendent à Burgas, des Marocains attendent les Turcs en Belgique et en Allemagne. Ce sont des amis et des clients sûrs, qui fonctionnent comme nous. (...) tu vois, ils nous le rendent en nous logeant quand on continue le voyage. (...) Pour nous il n'y a pas de culbute des prix parce qu'il n'y a pas des réseaux d'experts, de chefs des ventes, et toutes ces organisations verticales, avec l'acheteur tout au bas, face à un vendeur généralement nul mais qui fourgue le maximum, pour justifier son salaire. Nous, tout est « horizontal » ; nous sommes aussi pauvres que les acheteurs : la qualité de nos appareils est garantie car ce sont les plus récents importés à Dubaï, et parce que nous achetons tellement que les commerciaux des grandes marques nous considèrent comme un marché à soigner tout particulièrement : en vendant directement les meilleurs appareils d'entrée de gamme aux pauvres, nous provoquons chez les autres acheteurs, ceux qui vont dans les grandes surfaces, le désir d'avoir mieux.»

<sup>75</sup> Propos recueillis à Avignon lors d'une réunion de transmigrants dans un appartement de Marocains, en mars 2011 ; c'est un Kurde Iranien qui s'exprime... en « franglais ». Avant de « passer à la transmigration » il travaillait comme commercial au port de Bandar Abbas, sur le Déroit d'Ormuz.

<sup>76</sup> Voir A.Tarrius La remontée des Sud : Marocains et Afghans en Europe Méridionale. L'Aube, 2007.

Dans la suite du texte, nous reprenons les catégorisations d' « échanges verticaux » et d' « échanges horizontaux » pour caractériser les échanges marchands de l'officialité et de l'économie souterraine.

En 2005, j'eus l'occasion de parler à un ingénieur commercial représentant, dans les Emirats, un grand industriel de matériels électroniques du Sud-Est Asiatique. C'est la première fois que j'entendais parler littéralement du *poor to poor*<sup>77</sup> l'expression étant rarement utilisée par les transmigrants ;

*« ... nous ne sommes pas aveugles : les centaines de milliers d'appareils « ouverture de gamme » que nous exportons vers les Emirats, légalement sans réexportations possibles<sup>78</sup> ne sont pas destinés aux habitants, ni aux touristes, qui recherchent des séries haut de gamme à prix avantageux -par exemple un XXX (marque japonaise) et ses objectifs à six cents euros alors qu'il est vendu treize cents euros en Allemagne-. Et puis, si vous divisez les produits importés par le nombre de résidents, chaque habitant devrait disposer de 500 téléviseurs, d'autant de micro-ordi, etc (...) Tous ces bons appareils photo d'entrée de gamme, à cent euros dans les circuits officiels européens<sup>79</sup> et quarante euros livrés en poor to poor repartent sans déclaration de réexportation, en avion vers Bakou, Azerbaïdjan ou vers les ports turcs de la Mer Noire, par les petits aéroports côtiers... après c'est des Iraniens, des Géorgiens, plein d'Afghans, des Kurdes, qui se chargent de passer les frontières chargés à bloc, des cargos ukrainiens qui chargent à Odessa des containers passés par Samson et débarqués ensuite à Varna ou Burgas, à l'arrivée des Afghans. (...) Il y en a même qui font tout par voie terrestre, par l'Arabie Saoudite et la Syrie - l'Irak est devenue impossible-.(...) Et toutes les marques sont concernées, alors tu vois le tsunami d'appareils. On ne pourrait jamais organiser de telles*

---

<sup>77</sup> Deux entretiens enregistrés, d'environ deux heures chacun, à Damas, en marge d'un colloque international organisé par le gouvernement syrien et l'ambassade de France : *Mondialisation et régulation internationale : vers une nouvelle solidarité mondiale ?* du 9 au 13 décembre 2005, Université de Damas.

<sup>78</sup> La précision est importante : à cette condition d'exclusivité ces produits bénéficient d'un 'sans taxe' quasiment intégral.

<sup>79</sup> Un fabricant japonais prestigieux a mis sur le marché en octobre 2011 un appareil photographique apprécié par les experts (zoom x 4, sensibilité 12,5 mpixels, ...) pour 66 euros grande distribution : les transmigrants le commercialisent pour 30 euros.

*logistiques (...) Les pauvres en demandent partout, alors c'est un gigantesque marché mondial du « main à main ». (...) Nous fournissons le premier importateur en 'terminal', en gros soixante pour cent -ou plus même- en dessous du prix « réimportation zone euro ». Et nous sommes débarrassés de tous les soucis de distribution, de passages de frontières, d'après-vente... Nous sommes, pour l'officiel, des victimes de trafics incontrôlables (...). Mais tu comprends bien que c'est désormais pour nous un extraordinaire marché : le « poor to poor ». Des centaines de millions de consommateurs potentiels : « peer to peer », « poor to poor », même combat. (...) Pour nous il nous revient de trouver les bonnes accointances banques-importateurs pour que le commerce puisse exister, je parle des lignes de crédit les quatre mois nécessaires à la diffusion vers les populations pauvres par les migrants, et de faire passer partout les messages sur les qualités des derniers produits « poor ». (...) Il est impératif, encore, de vendre aux passeurs-commerçants, quelles que soient leurs origines et leurs destinations, des produits neufs et nouveaux : nous produisons des entrées de gammes très bien cotées par la presse pour le marché des pauvres ; les acheteurs ont le sentiment d'être « dans la course » à la modernité technique.(...) Pour eux, qui font fonctionner l'économie des pauvres, il n'y a pas de têtes de réseaux commerciaux comme dans le commerce « normal ». Ils sont des milliers à saisir une information sur du matériel disponible et les plus débrouillards se présentent les premiers. Commande dans les émirats, livraisons sur les aéroports de la Mer Noire, ou à Djedda. Ils fonctionnent en moyenne sur trois ou quatre mois entre livraison et paiement et nous devons donc nous porter informellement garants pour les avances consenties<sup>80</sup>. Informellement, c'est-à-dire que nous désignons des importateurs qui n'ont jamais fait défaut et qui dealent avec les contrebandiers du poor to poor. Ils doivent veiller aussi à une diffusion la plus large possible : pour l'Europe, arriver jusqu'au bout de l'Espagne, (...) la voie Moyen-Orient / Balkans n'est bien sûr pas la seule ; les Chinois s'y sont mis avec leurs produits et les nôtres mais leur matériel « made in China » ne tient pas le « peer to peer » : voie Russie, Pologne, Europe du Nord (...). Pour l'Afrique, Djedda, pendant le pèlerinage, vend autant que tous les Emirats du Golfe. (...) L'Arabie Saoudite,*

<sup>80</sup> Une banque anglaise très connue ouvre systématiquement des agences dans les villes moyen-orientales signalées comme carrefours de transmigrants.

*la Syrie, la Turquie et même le Yémen sont constamment traversés par ceux que vous appelez « les fourmis ». C'est partout des deals vers l'Europe ou l'Afrique. Et surtout le matériel de base que nous leur fournissons doit être impeccable. Surtout pas d'appareils jetables, les pauvres n'en veulent pas, c'est pour les jeunes fils de riches : par contre ils nous aident beaucoup pour la vente du matériel supérieur en visibilisant une marque. (...) C'est le bas, directement desservi, qui pousse le haut vers les magasins...»<sup>81</sup>*

*« (...) A votre question sur l'immense écart entre la formation de nos commerciaux et nos revendeurs dans les circuits commerciaux officiels et l'absence totale de ces qualifications chez les migrants des économies... comment les qualifier ? pas informelles car sous leur désordre apparent elles sont bien organisées, invisibles ou souterraines ?, je vous réponds encore une fois par le « peer to peer » : des clients de nos « passe-frontières » sont experts, consommateurs qui lisent des revues spécialisées que nous informons, revendeurs officiels qui font du « noir », jeunes qui vont sur les forums des marques ; ce sont les experts du peer to peer ! nous ne mettons pas un pied dans ce monde « auto-organisé » en dehors des règles officielles ; c'est trop risqué, même si nous avons tout intérêt au développement du « poor to poor » dans ce « peer to peer ». Il s'agit désormais d'un marché majeur, déjà dominant dans certains pays. Mais les vitrines qui exposent nos produits sont bien dans les réseaux commerciaux officiels, que nous devons choyer (...) Notre constat, c'est que le « poor to poor » rétablit de l'égalité entre consommateurs d'un pays où les salaires sont plus de deux fois inférieurs à un autre non touché par le p&p. (...) Mon point de vue tout à fait personnel, puisque je vois fonctionner cette économie mondiale depuis cinq ou six années, c'est que le monde commercial régulé par des lois, des conventions, des organismes douaniers, policiers, etc., se réduit comme une peau de chagrin ; il ne tient que par les menaces et les répressions : pour combien de temps ? Déjà les majors de l'électronique multiplient les productions pour le « poor to poor ». La logique marchande ultra-libérale du poor to poor est trop alignée sur la philosophie de la globalisation pour céder la première. (...) et la corruption des autorités*

---

<sup>81</sup> Pour ces logiques marchandes, voir A. Tarrus *La mondialisation par le bas* Balland 2002 et Arabes de France dans *l'économie souterraine mondiale* L'Aube, 1995 ;

*est une arme terrible qui transforme les frontières en fromage devant des hordes de souris (...) Les pauvres, entre eux, maîtrisent mieux le libéralisme économique, avec leurs accords de poignées de mains, leurs transports par des foules de miséreux, leurs corruptions aux frontières, leurs confusions entre argent sale et presque propre, que les « officiels » qui inventent année après année des règles de protection et, en même temps, les astuces bancaires pour les contourner, qui inventent des profils de spécialistes de plus en plus déconnectés de la réalité des échanges, qui ont remplacé le face à face par la communication électronique bien hiérarchisée. (...) Je rêve parfois de plonger chez ces Kurdes qui traversent l'Iran et la Turquie, après que certains d'entre eux soient passés par les Emirats, et s'associent avec tous les pauvres des nations qu'ils traversent, Azerbaïdjan, Géorgie, Ukraine, Balkans, avec une mention pour l'Albanie, Italie, pour la voie nord-méditerranéenne, celle qui vous intéresse.*

*(...) Notre intervention se limite à rassurer certains banquiers sur le grand intérêt du « poor to poor » en leur désignant -bouche à oreille- des partenaires fiables qui leur ménageront des entrées dans cette jungle, des « commerçants intermédiaires » si vous préférez : ils réceptionnent chez les importateurs, affrètent les transports si nécessaire<sup>82</sup>, et se portent garants. Ils savent alors comment consentir des avances « sur parole » : n'est-ce pas comme cela que la banque s'est développée au XVI<sup>ème</sup> siècle en Europe entre banquiers Juifs Génois, Espagnols, Rhénans ? (...) en fait, ces pouilleux passe-frontières du « poor to poor » renouent avec des siècles d'échanges sauvages, les colporteurs par exemple, avant la codification récente des échanges marchands.(...) mais aux banquiers on n'y touche pas ; c'est actuellement plus risqué que de lointains contacts avec ces miséreux contrebandiers. (...) nous ne brassons que l'argent de nos productions, jamais avec celui des innombrables blanchiments bancaires...par exemple, vous m'avez parlé de la présence de la banque anglaise xxx partout où se nouent les relations entre « poor to poor » et échanges officiels : je confirme...»*

Lors d'enquêtes, en 2008<sup>83</sup>, sur le financement de leurs achats auprès de grossistes koweïtiens (environ 40% du prix détaxé doit être payé à la

---

<sup>82</sup> Dans une partie non retranscrite de cet entretien, notre interlocuteur nous signale le cas d'Iraniens qui achètent directement à Dubaï, en immédiate proximité de la République d'Iran.

réception, soit 16% du prix dans la grande distribution européenne) par des transmigrants Afghans, Kurdes iraniens et Géorgiens, prêts à s'embarquer pour la Bulgarie dans les ports de Trabzon, Samson et Poti, j'ai pu mettre en évidence le rôle de « centrales d'achat » au capital constitué par des placements de particuliers (environ 20 000 euros par personne, 200 à 250 personnes par centrale) et abrité par des banques : en réalité cet argent provenait des trafics d'héroïne et de morphine, et était ainsi blanchi. Les personnes sollicitées pour placer l'argent qui leur était transmis par les trafiquants étaient rémunérées par le revenu annuel de « leur » investissement. Les banques qui prélevaient cette « épargne » étaient présentes dans les Emirats. Faut-il préciser que les transmigrants les premiers financés étaient ceux qui, durant leur itinéraire, participaient, comme ouvriers agricoles, à des phases culturales du pavot *somniferum* en expansion illégale en Turquie et en Géorgie<sup>84</sup> ?

Déduire de ces observations et des propos de responsables commerciaux que les transmigrants relèvent d'une *mobilisation internationale de main d'œuvre sur le mode de la mobilité transfrontalière* et non de la classique sédentarisation auprès d'unités de production, n'est certes pas hasardeux. Processus « heureux » pour les nations qui n'ont pas à accueillir longuement des migrants internationaux désormais *de passage*.

L'alliance de fait entre grandes entreprises, banques internationales et milieux criminels pour gérer cette mobilisation<sup>85</sup> est non moins patente, en phase avec l'omniprésente mondialisation. Et tolérée par des Etats qui ne reconnaissent pas cette nouvelle forme migratoire. L'équivalence entre tout lieu de passage, entre tout lieu de vente et donc de circulation correspond bien à la banalisation des espaces, à leur 'dé hiérarchisation' par la logique capitaliste moderne.

<sup>83</sup> Alain Tarrus et Olivier Bernet, *Migrations internationales et nouveaux réseaux criminels* Ed du Trabucaire, 2010 .

<sup>84</sup> Un Baloutche iranien nous a signalé, au cours d'une rencontre à Beaucaire, l'apparition de ces cultures dans le nord-est iranien, mais contrairement aux deux autres pays nous n'avons pu vérifier la réalité de cette assertion, contredite par la répression iranienne (plusieurs condamnations à mort) des narcotrafiquants dans la même région.

<sup>85</sup> Thème central de l'ouvrage signalé note 56.

## **La « moins-value positive ». Perdre plus pour gagner plus : transfert de l'illicite vers le licite...**

Lors de nos conversations dans le triangle Nîmes- Avignon- Arles en février, mars et avril 2011, nos interlocuteurs transmigrants ont spécifié des aspects essentiels de cette économie du « poor to poor » en employant rarement (six fois en quinze heures d'entretien sur le commerce) l'expression, et jamais celle de « peer to peer ». Par contre la conscience de permettre, pour des populations pauvres, l'accès à des biens inaccessibles dans les conditions usuelles du marché, est vive, mais pas exclusive d'autres clientèles. Comme l'est celle de la capacité d'expertise commerciale pour le choix des produits, et qui nous rapproche du « peer to peer ». La notion très fréquemment utilisée est celle, apparemment plus complexe et spécialisée, de « moins-value positive ».

*« Poor to poor : on serait collés aux pauvres. C'est vrai et faux. Oui, nos marchés les plus intéressants sont par exemple les immenses marchés de Casa, où nous livrons des « Adidas » vraies à quarante pour cent de leur prix. (...) certains ont su monter une moins-value positive avec l'argent à blanchir des deals d'herbes. Alors, vendre aux pauvres, c'est faire le bien, et se débarrasser de tous les problèmes d'après-vente ; au Maroc et en France aussi, dans les « logements sociaux » : ça ne sort pas. C'est pour les pauvres qui n'ont pas à s'endetter avec nous. Mais il y a, sur commande, des appareils pour riches (...) ou bien plutôt des médicaments d'internet commandés directement en Amérique pour des docteurs.(...) il faut dire que pour les riches c'est du coup par coup et pour les pauvres c'est en continu. Et ça leur donne des idées de petits commerces. »*

Cette expression, « la moins-value positive », et les analyses économiques qu'elle permet, est particulièrement utilisée par les transmigrants Afghans qui dominent, en Bulgarie, le commerce des produits « passés par Dubaï ». Elle fait florès chez les transmigrants qui associent les

commerces de produits d'usages licites aux commerces de psychotropes<sup>86</sup> ou de diverses contrefaçons. L'expression, paradoxale pour un économiste, est utilisée comme registre quasiment unique d'une culture endogène, d'une conception originale de l'économie des échanges développée par tous les transmigrants : le *peer to peer* n'est pas loin, avec sa construction de registres d'expertise originaux.

*« La moins-value positive nous permet de tenir des prix à moins cinquante ou cinquante-cinq pour cent, prix nets à Dubaï, de Bucarest ou Sofia à Marseille ou Barcelone pour les appareils les plus demandés. (...) Ceux que tu trouves sur les rayons de la Fnac et que nous vendons dans leur emballage avec garantie internationale<sup>87</sup>. Pour cela, nous devons revendre aussi des produits qui donnent de l'argent à blanchir, par exemple des montres, des parfums, des sacs en contrefaçon<sup>88</sup>.*

*« Tu comprends, quand on vend une Rolex chinoise 120€, de la très belle camelote, nous réalisons 90€ de bénéf, quarante pour nous, cinquante pour l'intermédiaire. Pour lui, c'est de l'argent noir, à blanchir : alors il préfère que nous lui donnions vingt-cinq ou trente avec un justificatif, de l'argent identifié qu'il peut déposer à la banque. Pour de fausses factures des quelques vrais produits qu'il vend... donc vingt pour cent possibles sur les produits « interdits » qui peuvent permettre de tenir les prix des autres appareils, les vrais, les clefs Usb, les appareils photos, etc.. Malgré l'allongement de la distance, et même de gagner plus. Vases communicants. (...) l'argent « coulé » dans le blanchiment permet de vendre à bas prix les appareils passés par le Golfe (...) pour le fabricant, pas de problème : ceux qui achètent des Rolex à cent vingt euros n'en achèteraient jamais à neuf*

---

<sup>86</sup> Nous faisons état, dans *Migrations internationales et nouveaux réseaux criminels*, (voir bibliographie), d'une conversation tenue à Sofia en 2009 avec des transmigrants Afghans où cette expression est utilisée de façon peu explicite. Nous rapportons ici les propos tenus lors de cinq conversations tenues à Arles et Avignon en mars et avril 2011. Prennent part aux discussions : transmigrants Albanais (8) et Serbes (3), Marocains (12), Kurdes(4) et Afghan(1).

<sup>87</sup> Mais dont les n° de série ne correspondent pas à ceux des importations officielles : c'est ainsi que des clients de transmigrants se trouvent face à des douaniers lorsqu'ils vont retirer auprès de tel revendeur officiel, un appareil qu'ils ont déposé pour réparation (garantie)...

<sup>88</sup> Des psychotropes et des armes parfois. Il n'en sera pas question dans nos conversations, seul le commerce estimé « moral », licite ou non, étant signalé..

*mille. Et ces contrefaçons maintiennent la notoriété des vraies montres. Publicité par les émissions de télé où tu vois des douaniers qui font des saisies, des flics qui parlent de réseaux, etc.. Et c'est la même chose en Italie pour les sacs à main Gucci, Dolce et Gabbana, Vuitton. Pour les sacs, en Italie, nous sommes sûrs que des quantités sortent de chez les fabricants d'originaux, avec des défauts peu visibles -le plus souvent des pièces de cuir trop peu épaisses.*

*« Ceux qui prennent le risque de passer de l'héroïne depuis la Turquie, la Géorgie ou l'Ukraine font des formidables « moins-values » qui leur permettent de vendre les appareils « Dubaï » jusqu'à moins soixante-dix pour cent sans problème. (...) un gramme de bonne blanche afghane coûte huit euros à Trabzon ou Poti, quinze à Bourgas ou Sofia, trente-cinq en Italie et cinquante en France : plus tu avances, plus tu passes des frontières, plus ton bénéf augmente, plus tu as d'argent à blanchir ; et sur cet argent-là, tu peux sacrifier jusqu'à quarante pour cent en faisant encore du bénéf et surtout en constituant une cagnotte pour les appareils passés par le Golfe, à condition de blanchir. Donc plus tu vends des appareils 'légaux' et plus tu peux baisser les prix pour blanchir ! (...) on fonctionne à l'envers des marchands officiels. L'appareil photo .XX. de 100 euros-Fnac<sup>89</sup>, acheté à Koweït quarante euros et revendu quarante-cinq à Sofia ou Damas, on peut le passer à trente euros en Espagne où on a trop d'argent de la dope ou des contrefaçons à blanchir. Comme les vraies godasses de sport à Casa où l'herbe du Rif permet des blanchiments impressionnants. (...) Mais voilà : tu dois choisir, risquer une amende des douanes pour ce qui passe par le Golfe, ou la prison pour les produits à moins-value positive. Alors, ce qu'on cherche, c'est de l'argent cash à blanchir, sans nous mêler les trafics de dope ou d'armes. Ce n'est pas si simple, des produits autorisés dans ce pays sont interdits dans l'autre, et ce qui est amende douanière ici est prison là-bas : il faut avoir ça présent à l'esprit. La grande règle c'est : on ne fait pas prendre de risques aux fournisseurs, aux clients, aux compagnons de route. Et la conjugaison entre délit et crime n'est pas la*

<sup>89</sup> Un prestigieux fabricant japonaise vient de mettre sur le marché un appareil d'entrée de gamme (zoom x 4, 12,5 mpixels..) vendu 66 euros pièce en grande distribution et 30 euros par les transmigrants...(octobre 2011).

*même ici et là : tu comprends que ceux qui portent les ventes à travers plusieurs frontières doivent sacrément jongler avec les prix et les risques ? (...)*

*Dans l'autre sens ce n'est pas intéressant : la coke est stockée en Italie et, quand nous retournons chez nous, nous n'avons plus de marchandises intéressantes ; alors risquer de devenir des vrais trafiquants de drogues, pour passer de la coke dans les pays de l'héroïne, ce n'est pas pour nous. Ce n'est pas notre monde, notre commerce chez les pauvres, dans notre monde ; (...) dans les trafics de dope il y a des chefs et des sous-chefs, et des sous-sous-chefs, c'est la FNAC plus des coups de couteaux serbes, albanais, bulgares et géorgiens. Un monde de fous qui gèrent le passage de dix euros le gramme de bonne héro afghane à Trabzon à soixante euros rendue à Bari ; à l'inverse, de quarante euros le gramme de coke en Italie à quatre vingt euros en Turquie ; autant dire le naufrage de la coke, avec pas mal de morts quand les Italiens demandent à Trabzon ou à Poti huit grammes d'héro contre un de coke à des Afghans, pendant que des Géorgiens en proposent dix, des Abkhazes douze, et des Ukrainiens quinze, mais c'est de l'héro qui te tue avant même que tu la consommes. Non, c'est pas notre monde. Nous ne connaissons pas ça ; pour nous un peu d'argent à blanchir c'est bon, mais une fois qu'ils ont fait le trafic et enterré leurs morts.(...) Quand on nous oblige à cultiver le pavot, surtout vers Erzeroum, on va dormir chez des amis Kurdes qui vivent honnêtement là-bas (...).*

*Donc ici, nous sommes dans des logements parmi nos frères devenus français et il ne faut rien faire qui leur donne mauvaise réputation du point de vue de la morale : des jeunes travaillent sur les ordi pour des femmes qui ne viennent jamais ici, et qui donnent des rendez-vous par ordi et téléphones portables-jetables, problème de voisins qui ne doivent pas nous prendre pour des souteneurs que nous ne sommes pas ; au contraire, les docteurs occupent parfois la moitié des apparts. Et les jeunes qu'on fait travailler les uns et les autres sur les ordi nous sont mille fois reconnaissants. Au bout de quelques mois et plus vite pour ceux qui sont doués, ils prennent la route pour des bons revenus. « Sapere la strada » disent les Italiens. C'est nous qui leur apprenons la 'strada' : par ici la sortie. Et laisse-moi dire qu'ils la connaissent vite la Strada : on leur indique des lieux et tel commerçant à trouver ou à*

*brancher ; parfois avec le nom d'un autre qui est à 50 km. Ils demandent par Skype, font une copie d'écran qu'ils nous montrent « oui, c'est lui, vas-y » et tout le reste.(...) c'est comme s'ils faisaient la route : pas celle du gps mais la nôtre, celle des commerçants connus, des frères, des amis. Le soir s'ils ont bien trouvé, on leur raconte plein d'histoires qu'on a vécues là-bas (...)*

*« Tous les compagnons que tu trouveras dans les appartements partagés donnent leur parole qu'ils ne touchent pas à la dope quand ils dorment ici, et surtout rien comme cela dans les colis qu'ils déposent. Ils n'en portent pas et ils n'en parlent pas sur les ordi. Ou bien avec d'autres et ailleurs. En Serbie et en Albanie c'est pas pareil et en Turquie, en Géorgie ou en Ukraine, tu es obligé d'en passer par les trafiquants de dope, sinon pas de matériel « passé par Dubaï »...Alors nous achetons des appareils passés par le Golfe par des trafiquants qui les liquident à moins soixante pour cent pour blanchir.(...) tu vas commencer à comprendre que nous avons besoin des ordinateurs dans ces appartements pour repérer toutes les occasions, nouveaux produits, argent à blanchir, origines est, nord, sud -on parle de Dubaï ou Koweït vers la Mer Noire, mais il y a l' Arabie Saoudite, Djedda, vers l' Afrique : pour le pèlerinage tous les revendeurs du Golfe sont là-. (...) nous avons besoin des ordi et de jeunes pas du tout bêtes pour les faire marcher en continu : c'est comme ce qu'on voit de la Bourse à la télé (...) A Nîmes ils sont plus de quarante à faire tourner les engins : ils gagnent sur chaque affaire : ils fonctionnent comme des radars tous azimuts ; quand ils repèrent une affaire, ils s'engagent pour celui qu'ils connaissent qui est le mieux placé pour ce marché, et tu as intérêt à les suivre, c'est comme une promesse passée devant le vendeur. Si le vendeur à l'autre bout ne connaît pas le nom, alors l'Afghan ou le Turc à Nîmes ouvre Skype et en face à face règle le problème, souvent en montrant la photo d'un intermédiaire que les deux connaissent. Informatique ou pas on doit se voir.. Et les filles sur les médicaments<sup>90</sup>, c'est pire, elles doivent choisir dans des centaines de milliers de sites chinois, brésiliens, africains, indiens, préparer des fiches pour les docteurs qui circulent et bien rechercher, qualité et prix pour les clients...en vérifiant qu'elles ne sont pas sur un faux site-médicaments et un vrai lien armes ou dope ou porno infantine ; une erreur, tu es repéré et tous ceux qui sont là ou*

---

<sup>90</sup> Activités détaillées plus loin.

*qui passent coulent ; alors il faut être strict avec la morale ; flouer le fisc, oui, flirter avec des criminels, non, pas en France. Les jeunes qui tiennent les claviers des ordi pour les rendez-vous, les passes, quoi, des filles venues d'Espagne, utilisent trois sites russes qui fournissent les images pour attraper les clients et un site de Nîmes pour les localisations GPS des rendez-vous. Je n'y connais pas grand-chose mais ils disent qu'il faut repérer des liens qui mènent à toutes les contrebandes : ça passerait par des sites .php , puis .ru : par exemple, première couche les génériques .php, puis en .php la pornographie infantine et tu files sur les russes (.ru) ; mais lien possible avec .isr, .br, les armes de poing, et en crypté, par exemple des itinéraires GPS, la dope aux prix successifs... on a de sacrés antivirus parce que les défenses arrivent par poignées de « chevaux de Troie », de virus. Donc faire tourner vite les ordi avec des occasions volées ; les flics du net identifient très vite les IP de chaque ordi qui tripatouille ces liens. Flics ou voyous, ils ont des « trojan » qu'ils placent avant même l'ouverture de windows pour que les anti-virus ne voient rien ; et eux ils voient tout en direct (...) dis-toi que les ordi, c'est des mouchards, c'est que de la mémoire de tout ce que tu fais, même si tu crois l'effacer ; les box sont dangereuses, c'est comme si tu avais un douanier branché sur l'ordi ; les flics lisent tout ce que tu fais, sur internet ou pour toi dès qu'ils t'ont repéré. Chaque fois que j'arrive ici j'apporte de dix à quinze portables repris pour rien en route. Cette fois huit repris en Italie. (...) des copains doués créent des séries de liens qui les protègent un temps ; ici on ne sait pas faire. Sur la toile, tu trouves des sites qui vendent des logiciels de brouillage de ton IP. (...) tu vois on devient vite des experts, pas besoin d'un stage chez les grands commerciaux.»*

L'articulation *licite/illicite, acte délictueux/acte criminel*, variable donc selon les produits proposés et les nations concernées est structurante de cette économie d'une mondialisation par le bas. L'engagement sur l'honneur via internet est aussi contraignant que la parole donnée en face à face. Les relations multipolaires permettent constamment de connaître de nouvelles occasions de transactions avec de nouveaux étrangers : quelles que soient les distances il y aura toujours quelqu'un, connu et joignable, à proximité du nouveau fournisseur. La multitude de polarités en mouvements annule les

distances : objets lointains mais logistiques immédiatement proches. Comment aborder la notion de « réseau » dans le cas du « *poor to poor* » ? Le fait que les transmigrants ne l'utilisent pas ne suffit pas à exclure sa réalité ; il en va de même pour le *peer to peer*, ou encore pour la 'mobilisation internationale du travail' que les transmigrants comprennent bien pour leurs proches partis en migration de travail ; eux-mêmes, *sujets de leur migration* échapperaient à la mobilisation : « *je pars si je veux, et je reviens toujours, je travaille en route et je choisis mes clients* » sont des propos constamment entendus : les contraintes du type de celles que nous signalons pour les Baloutches, Kurdes, etc.. lors de leur passage en Turquie (travailler à la culture des pavots pour obtenir des crédits d'achat de matériel électronique) ne s'exercent qu'à la demande des transmigrants eux-mêmes et nulle part ailleurs que sur les lieux de culture, *avant* la transformation des résines...

Les TIC<sup>91</sup> sont utilisées comme un nouveau vecteur de mise en proximité, le virtuel est en quelque sorte soumis aux proximités humaines - reconnaissances visuelles, contrats de parole par honneur, etc., en face à face-. L'univers des choix de fournitures s'étend, mais, ce faisant, représente un danger de repérage policier ou douanier majeur. La seule parade à ce risque semble être la rotation très rapide des ordinateurs, le plus souvent par rachat à très bas prix d'anciens portables dès lors qu'une vente d'un ordinateur « tombé du camion » est effectuée.

### **Le « peer to peer » englobe le « poor to poor ».**

*"Dès que tu as la marchandise, en Turquie, en Géorgie ou même en Ukraine, [un Azéri] tu n'as plus à te casser la tête avec des banquiers, des marchands ; aller là parce qu'ils vendent plus moderne, ou là parce qu'ils remplacent vite les marchandises abimées. (...) Tu es appelé de partout et tout le temps. (...) Quand j'arrivais à Burgas, le port de Bulgarie et que je sortais de la douane et récupérais ma marchandise que des pêcheurs avaient prise sur les cargos qui nous transportaient, c'était la foire d'empoigne : les*

---

<sup>91</sup> Techniques Informatique et communications.

*Polonais qui viennent prendre de la marchandise, les revendeurs de Sofia, les Turcs qui retournent à Istanbul ou bien vont vers l'Allemagne. (...) Ils jettent un coup d'œil sur ton chargement et vont directement à un produit ; si tu leur dis, par exemple pour un lecteur de DVD, « tiens j'en ai d'autres de chez XXX pour moins cher », ils te répondent que celui qu'ils veulent à ceci de mieux, ou cela, que je ne connaissais pas. Et c'est comme ça avec tous les autres, même les paysans dans les villages sur la route de Sofia, ou dans les Balkans. Et alors, en Italie, je te dis pas.(...) Les clients -n'importe qui- choisissent au fur et à mesure dans ce qui reste. A la fin on te dit « tu aurais pu prendre ça ou ça », eh bien, tu l'avais mais il était parti. Et on te prend les derniers appareils.(...) C'est comme s'il y avait seulement des connaisseurs dans tous les pays que tu traverses, chez tous les pauvres qui veulent acheter. (...) A Koweït ou à Dubaï les marchands reçoivent les derniers appareils, qui souvent ne sont pas encore exportés vers l'Europe ; alors ils voient une annonce d'une revue avant que ce produit soit en vente dans les grands magasins. Donc il n'y a pas que le prix, souvent la moitié du prix local, qui attire. (...) On ne vend que des marchandises de 'pointe'. »*

En somme les populations clientes se comportent comme autant d'experts : d'autant plus passionnés qu'ils participent d'une culture très généralisée -revues- et voient, charriés par des contrebandiers qui évoquent la disparition des frontières d'Orient, des trésors technologiques hors de portée de leurs moyens, dans les conditions 'officielles' du marché. Nous sommes bien dans le « peer to peer » : l'horizontalité du « peer to peer » s'oppose aux analyses en termes de « carrière », où quelques individus se positionnent sur une échelle de compétence à partir d'une antériorité d'usages. Cette notion de « carrière » a beaucoup apporté dans les études de diffusion des psychotropes ; mais là, la diffusion des produits psychotropes dans la société rencontre les hiérarchies instituées ; nous sommes loin du cadre du « poor to poor ». Quant à la spécification « poor to poor », elle irait de soi, comme une protection pour l'exercice de la vente internationale à l'initiative de transmigrants eux-mêmes pauvres.

*« Chez nous [Kurde iranien] pas de « chefs des ventes », pas de « techniciens », etc.. Tu passes et tu choisis un quartier où il y a déjà des*

*trafics, ou bien, tu connais de ton passage précédent, un immeuble avec des jeunes qui « se débrouillent », et forcément tu rencontres des clients prêts à tout prendre et à faire leur propre revente. Mais il n'y a pas de « circuit spécialisé » ; sauf dans le cas des Syriens de Sofia : ils sont installés dans des magasins surtout dans la vieille ville, au centre, et nous aident beaucoup à passer les frontières. Ils nous font des commandes qui nous permettent d'avoir vite les 40% de l'avance pour la marchandise, quand on n'a pas utilisé les « coopératives d'achat » turques des mafieux. (...) Le reste on le vend vite pièce par pièce -on gagne plus-. (...) Si, quand tu es à Sofia, tu te dis que tu dois aller en Italie ou plus loin, tu gardes des produits jusqu' à ton entrée en Italie, là on t'achète tout immédiatement, à Brindisi, surtout si tu es avec des Albanais. Et puis après tu sais que tu te débrouilleras avec des petits boulots. (...) Alors là, quand tu es en Italie et que tu sais que tu vas rester trois mois, tu demandes à des copains qui n'ont pas encore traversé la Mer Noire, de t'apporter tels et tels appareils. (...) Moi, je demande aussi des 'produits particuliers', qu'on me fournit en Serbie ou au Monténégro [armes...], par des amis que j'ai rencontrés en route. C'est le bénéf maxi, mais une seule fois ; tu es contrôlé une fois sur deux ou même chaque fois quand tu passes trop souvent la frontière.(...)*

*« Il y a aussi les Marocains qui veulent de la marchandise, comme notre ami xxx qui nous héberge ici, dans ce cas c'est les Turcs, avec qui ils travaillent en Allemagne et en Belgique, qui leur gardent des produits qu'ils achètent au port de Burgas. Et ça file en France dans les cités, les marchandises « tombées du camion » et jusqu'au Maroc. (...) ils arrivent à faire 50%. Plus si c'est associé au blanchiment.*

*« il n'est pas possible de se dérober, quand tu as fait une promesse de marchandise : la parole reniée est immédiatement connue par tous ; pas besoin de longues procédures, en une semaine tu n'as plus de crédit. (...) Il*

*faut être réglé : quand une occasion se présente, par exemple des cd-roms en Pologne et que tu réserves telle quantité, tu te mets en relation avec 'skype', tu montres ta figure et tu vois celle du vendeur, et tu causes ; souvent il te dit « tu es à Strasbourg, alors reviens demain avec x, le Turc qui...que.. », le lendemain tu remets skype avec le Turc : le marchand voit les deux têtes et sait que tu ne peux pas le tromper, parce que le Turc il est la grande référence pour les contrats dans cette ville. Alors, tu t'engages et lui aussi, en Pologne, comme si tu étais devant lui et que tu tapes dans la main. »*

### **Les mafias ont changé.**

*On nous [Albanais] compare à des mafiosi parce que nous passons par l'Italie, Bari, Brindisi, Tarente, Potenza, Avellino, Naples, La Spezia, Gênes. (...) Alors, arrivés en France on nous dit : « Naples », la mafia ? Les gens sont encore à l'époque des films en noir et blanc, quand Istanbul, Naples, Alexandrie, Marseille et Tanger sont devenues les décors : illusions de cinéma. A l'époque, je ne sais pas, mais aujourd'hui c'est sûr. J'ai travaillé trois mois entre Imperia, Savone et Vintimille pour faire passer de la marchandise, des sacs à main surtout ; les Italiens me montraient les villas des capo di mafia, de toutes les mafias italiennes et russes. (...) Tout électronique : pas la peine de rester dans un château-fort à Naples avec une manif de femmes en colère chaque fois qu'un jeune tombait. Un collègue avait travaillé chez un chef russe : il recevait deux fois par jour des cartes météo du Caucase ; il déplaçait des nuages ou bien mettait de la pluie où il n'y en avait pas ; des centaines de combinaisons étaient possibles, et puis il renvoyait les cartes retouchées : tout était dit sous le beau soleil de la Riviera... (...) des copains ont connu, dans le sud, des paysans capo qui vivaient dans des bergeries ; pas pour se cacher, parce qu'ils aimaient ça ; avec un ordi ultra-moderne sur les étagères plantées sur les murs en pierres pourries et recouvertes de chaux, et un téléphone satellitaire. (...) A Istanbul, [Géorgien] le long du Bosphore, les américains ont construit sept tours qui voient si, du bateau où tu navigues, tu jettes un mégot à la flotte ;*

*et un satellite géostationnaire est toujours là. Des vedettes rapides partent immédiatement. (...) tu comprends à Istanbul tout se passe dans la ville dans la partie européenne... Alors, toutes les marchandises -pas les fripes chinoises, bien sûr- circulent sur la Mer Noire, sans escale à Istanbul, avec embarquement direct vers la Méditerranée si nécessaire. Impossible de passer même un paquet de cigarettes d'un cargo qui traverse le détroit à une barque. Surtout pas de halte à Istanbul. (...) Les ipad, etc..., qu'ils vendent à Istanbul viennent de Burgas ; quand les Turcs reviennent d'Allemagne, ils chargent ; c'est nous qui leur fournissons le matériel après les avoir rentrés en Europe par les petits ports et ils sont bien plus cher qu'à Sofia. (...) Des copains Afghans restent parfois quelques mois vers Autogar, le quartier de la grande gare de bus d'Istanbul, dans les ateliers de couture du cuir. Mais ça ne rapporte rien ; c'est pour la vente à Laleli. Bon pour les Chinois ou les Mongols qui vendent des nippes ou des tapis raz : les mêmes que partout dans le monde ça rapporte pas un clou par rapport à Dubaï. Alors, Istanbul et Naples, c'est des décors pour journalistes qui jouent les superflics, pour les fans de cinéma 1930. Narguilés et gomina en prime(...) Nous, on grouille partout, en continu, du Sud au Nord de l'Italie, et les 'capos' qu'on voit, c'est des Albanais qui nous filent des sacs qui viennent d'où ? on ne sait pas. Les vrais capos, eux, savent, et ils déplacent un nuage sur la carte depuis leur plage sur la Riviera. C'est fini les gominés en costumes. Tout le monde est de la mafia en Italie, partout.(...) Les 'réseaux', pour quoi faire ? puisque tout le monde en fait partie. (...) ils ont gardé le handicap que nous, nous n'avons pas, des chefs et sous-chefs, messagers, surveillants etc.. etc.. c'est encore organisé comme un grand magasin, de ce point de vue. Et puis ils puent la peur et la mort de la tête aux pieds, nous non, c'est la sueur et l'air des routes qu'on sent. »*

*« sur la Mer (Noire), quand tu [Iranien] croises un autre cargo tu te dis « c'est un ukrainien, donc il y a des Russes et des Abkhazes » et il y a toujours quelqu'un qui voyage avec toi qui te dit qu'il connaît les commerçants embarqués, qu'il sait où ils vont passer la marchandise, plutôt vers Varna ou vers Burgas, et même avec quels pêcheurs ! nous on passe en douane les mains vides, souvent pour acheter des billets faux, cinquante dollars ou vingt*

*euros, aux douaniers, et faire régulariser nos papiers -visa touristique, autorisation de circuler, cent euros, achats de permis de conduire, sept cents euros, et de cartes nationales ou de passeports, neufs, quatre cent euros, ou d'occasion, six cents euros-, là on a affaire aux flics : du bénéf pour tous, jusqu'aux employés de préfectures qui les volent (...) même les balayeurs devant la gare du port, ils ont des renseignements à te donner pour aller chercher ta marchandise, contre vingt euros. Et on récupère la marchandise après, avec du poisson des pêcheurs qui la passent. Mais ça, c'est pas à Istanbul que tu l'obtiens, c'est dans les petits ports de Bulgarie, de Grèce, d'Italie. (...) De toute façon la navigation (en Mer Noire) s'est constituée en évitant la Turquie, les Grecs d'Odessa ou les Géorgiens ont des boutons quand ils voient la Turquie, et la Roumanie où Constanta n'est pas intéressant, sans liaisons avec les autres pays ; le roumain est une langue qui ne laisse pas de place au slave. (...) on passe partout sauf où on nous attend. (...) et une fois passés on nous réclame partout en Europe, dans des villages, des quartiers pourris de villes, partout où il y a des pauvres. Autant que chez nous où nous sommes tous pauvres, alors on ne connaît pas toutes ces marchandises 'passed by Dubai'. Eux, ils voient des plus riches, alors ils ont envie.»*

Les traditionnels points de passage mobilisent d'importants moyens d'observation et d'intervention, alors même qu'ils ne présentent plus guère d'intérêt pour les nombreux passeurs qui mobilisent des profondeurs territoriales internationales, de part et d'autre de la frontière, sur toute son étendue ; le cas de la Mer Noire est exemplaire. Les transmigrants du *poor to poor* ne s'estiment pas concernés par les stratégies les plus récentes d'implantation des unités de production des multi nationales : ce sont les polarités commerciales désormais multi-fractionnées par le capitalisme marchand hyper-libéral qui font sens pour eux, et dans le cas de la

Méditerranée et de l'Afrique, c'est le Golfe et la Péninsule Arabique qui font sens (Koweït, Dubaï, Bahrein, Abu Dhabi, Djedda...), avec tous les aéroports et ports secondaires qui distribuent la marchandise. Les diffusions, des places centrales vers les diverses *centralités nationales*, obéissent aux règles du commerce international, avec leurs hiérarchies et spécialisations calquées sur les hiérarchies nationales, leurs contingentements et leurs taxes, par contre les *périphéries* nationales ou régionales sont directement et identiquement irriguées par l'économie souterraine du *poor to poor*. Arles et Beaucaire sont des carrefours plus déterminants, pour les distributions, que Marseille : les deux modèles de distribution sont antagoniques...L'officiel est verticalisé et engendre autant de réseaux qu'il existe de différenciations économiques entre nations et entre régions, le souterrain est horizontal et omnidirectionnel. Libéré d'une nécessaire proximité avec les lieux de production, ce dernier est à même de se fournir directement auprès des centralités commerciales internationales, et d'évoluer immédiatement en cas de recentralisation. Les firmes multinationales utilisent deux entrées commerciales : celle du monde hiérarchisé par le capitalisme à l'échelle nationale, « régulée » par l'OMC, où « *the poor gets poorer, the rich gets richer* », et celle, transnationale, des pauvres, partout présents et mobilisés par le *poor to poor*. Plus les pauvres deviennent pauvres, plus les firmes sont capables de leur fournir des produits à bas prix.

### **Il y a trafic et trafic : transmigrants et diasporiques...**

*« Les habits chinois ne nous intéressent pas. C'est parce qu'ils sont si nombreux et partout que ça marche [Marocain et Albanais]. Ils n'ont pas besoin de Chinois qui prennent la route. Nous, on devrait porter une tonne de casquettes pour faire le bénéfice d'un ordi de Dubaï. Alors les habits chinois circulent en containers, camions ou bateaux, comme « vêtements usagés », fripes, dépareillés, presque sans taxes. A tout prendre, si on avait besoin de fripes il vaudrait mieux les acheter aux tunisiens ; c'est moins mode que les Chinois, mais moins cher et ouvert à tous. Les marchandises en plastoc aussi.*

(...) tu comprends ils sont deux cents Chinois à la réception qui ont l'exclusivité des ventes. Il y a plusieurs entrepôts-magasins entre Bari et Naples : Chinois-Chinois. Les commerçants du centre et du sud viennent se fournir. Nous on ne touche pas à ça ; on serait, comme ils disent, des « coolies », à porter chaque jour cent fois notre poids pour une poignée de figues. C'est pas pareil : ils sont une foule compacte et ils avancent comme un rouleau compresseur ; alors ils sont une foule prêts à travailler pour partager un bol de riz.(...) Ils sont des envahisseurs et nous on passe sans se laisser voir. Tu peux mettre dans ta vitrine, bien en vue, des piles de jeans, de tee-shirts, nous on n'expose pas ! ils attirent l'attention, ça nous va bien ; les gens ne voient comme ça plus loin que leur nez. C'est nul et ça tient par les Chinois et pour les Chinois et quelques commerçants de misère, dans des bleds arabes. Nous, on se mélange vite et au fur et à mesure qu'on avance, et on fait des affaires ensemble, mais d'une autre valeur que les ruines chinoises, de l'amitié aussi. Les Chinois c'est seulement eux, et de telle région, et tous les autres sont des clients ; tu rentres pas, y a rien à voir, pas de complices non-Chinois. Encore moins de femmes. Alors tu ne trouveras jamais de Chinois dans nos logements d'étapes.(...) On ne fait rien ensemble. Un seul cas où « ça frictionne » : quand ils vendent des contrefaçons de montres et de sacs qui passent cachés dans les fripes. Ils gagnent avec une montre grande marque bien faite plus qu'avec dix kilos de fringues, alors ils nous font de la concurrence. Ça se règle vite, avec les Italiens : ou bien ils deviennent nos fournisseurs ou bien les douaniers saisissent, comme par hasard, leurs marchandises. Voir la gare Termini, le soir à Rome (...). Mais ça c'est encore les « messages météo » qui le décident...Nous on a rien à voir là-dedans, et même la marchandise n'est pas pour nos clients : ils portent pas des Rolex, même fausses, ni des sacs de vieilles poules, du genre Chanel etc.. dans les cités de Gênes ou de Lyon (...) et la baston pour trois paires de chaussettes ou un gramme d'héro, c'est pas pour nous. (...) ce qu'il nous faut, parce que nous sommes isolés et toujours en marche, c'est des alliés, Polonais, Ukrainiens, Arabes, Italiens, Espagnols, Français, etc, pas des armées de mêmes origines, comme les Chinois, mais des petits groupes de démerdards, comme nous : nos associés et nos indics. Il faut dire aussi que les Chinois musulmans qui passent de l'électronique ne vendent rien, en dehors de leurs compatriotes : leurs marques ne sont pas connues, leurs

*garanties ne valent rien -où tu trouves les vrais revendeurs ?- ils ont aucune publicité, tu essaies de fourguer ça dans les cités et les jeunes te rient au nez. Nikon contre Tchou Tchou, y a pas photo. Les Turcs sont mieux : il y a les Kurdes qui cassent en deux la migration et sont souvent de 'la route' comme nous. (...) En fait ce qui nous unit, c'est la route du commerce, pas les installations. On ne traîne pas derrière nous nos familles et donc nos coutumes, nos vieux et nos voisins ! (...) en Europe il ne manque pas de marchandises, genre électro-ménager, à prendre directement chez les fabricants, les Polonais et les Turcs sont bien branchés sur ces « compléments de voyage ». Les matelas aussi sont intéressants ; mais tu vois, il faut un fourgon ou deux.»*

*« (...) mais il faut reconnaître [Géorgien] que les Turcs et les Marocains qui font le commerce des pauvres, comme nous, sont favorisés en Europe (...) des millions de Marocains et de Turcs sont installés au nord et au sud. Alors, ils s'entraident et souvent quelques-uns deviennent comme nous, prennent la route : les jeunes, de plus en plus ; et ils sont favorisés, puisqu'ils ont des papiers d'européens. Et des appartements, quand ils ont fait une famille, alors la foule des installés devient un relais pour ceux de la route.»*

*« (...) il faut quand même dire [Albanais] qu'il existe quelques Chinois qui passent de l'électronique « made in China » ou parfois « made in Taiwan » ou « passed by Hong Kong », mais ce sont des Chinois musulmans qui circulent avec les Turcs, des « faux Chinois » en quelque sorte. »*

Un cosmopolitisme de rencontres, qui se passe de négociations d'identité collective à identité collective, au bénéfice de relations interindividuelles avec ceux que l'on croise sur la route et lors des étapes, avec ceux qui fournissent ou achètent les marchandises. Ces interactions cadrées par la relation commerciale la débordent au bénéfice de relations affectives, notamment, et provoquent une curiosité de l'autre, une sympathie pour les différences qui caractérisent les trans migrants. Cosmopolitisme, métissage ? Probablement les racines comportementales communes à ces deux notions. La diaspora chinoise, par contre, et au contraire des diasporas turque et marocaine, relèverait d'une autre logique de mondialisation marchande en Europe, très imperméable aux influences cosmopolites, mais

toutefois présentant les mêmes caractéristiques de « l'horizontalité » dans l'économie du *poor to poor entre Chinois*. La pratique commune de l'islam différencierait certains d'entre eux, les rapprochant des Iraniens et des Turcs.

Les transmigrants du *poor to poor* ont à gérer deux types de cosmopolitismes : celui qui concerne leur diaspora de référence, d'identité collective à identité collective, et celui, interindividuel, qui concerne leur milieu nomade dans son appartenance à l'économie mondiale. Apparemment cela ne pose pas de problèmes et produit chez les diasporiques, un « effet buvard » : l'apparition de groupes, de familles, entre deux (voir le chapitre de Fatima Qacha).

### **Ceux de Calais : les circulations des pauvres.**

*« Il y a tous les autres, qui ne sont ni les Chinois ni, comme nous, les commerçants de la route. Quand ils viennent de nos régions, ils passent par la Grèce ; et puis ils se démerdent en Italie, pour avoir un laissez-passer de quelques jours et un billet de train pour les côtes en face de l'Angleterre ; c'est la misère qui essaie de trouver un job en Angleterre ; le modèle ancien, quoi. On les évite comme le feu fuit l'eau : nous n'avons pas les mêmes routes et lorsque tout est livré et que nous travaillons ici ou là c'est pour quelques jours et surtout nous restons mélangés. (...) eux, ils sont toujours en tribus, entre eux et ils ne maîtrisent rien : ni les haltes ni les routes. C'est la misère qui va chercher une place près d'amis ou de parents déjà arrivés à Londres. Avec comme tout bagage un « broken english » que personne ne comprend<sup>92</sup>. (...) La police les montre aux habitants : « Voyez le danger des étrangers qui viennent chez nous ». Mais elle les montre aux frontières de sortie ! comme si elle avait besoin de les garder ! c'est de la publicité qui nous rend service : nous ressemblons à tout le monde, en Europe (...) ce qui fait la différence*

---

<sup>92</sup> Le « broken english » est un métalangage par simplification de l'anglais et absorption de langues des pays traversés. Sorte de langage universel, des gestes et mimiques complètent la communication orale. Nos réunions utilisent ce langage, mais les transmigrants qui maîtrisent le français, l'espagnol, l'italien prennent vite le dessus.

*entre un Marocain en France depuis vingt ans, avec un travail et un logement, et moi ? Alors on est comme les riches Arabes du Golfe sur la Riviera : des « bons étrangers ». (...) les passeurs sont partout des gens du coin ; des pauvres du pays qui gagnent quelques sous en te faisant passer avec les bagages. Idem à Calais, à Burgas, à Brindisi, à Tarifa, etc... Pêcher dix kilos de poissons ne permet pas de vivre. Le transport de cinq émigrés vers l'Angleterre c'est dix tonnes de poissons en un seul voyage. (...) Pendant leur trajet, ces gens sont en famille et restent entre eux : tu n'es pas un type qui veut aller en Angleterre et qui collabore avec tous ceux que tu rencontres et qui ont le même objectif : non, tu restes entre Pachtouns ou Pakistanais, et tu n'en sors pas. Ça n'a rien à voir avec nous : nous, plus on connaît d'étrangers, plus on a des marchandises nouvelles et des marchés. Quand je dis « plus on connaît » c'est plus on est amis, plus on a confiance. »*

L'é-migration de la misère serait assortie d'un enfermement ethnique, contraire à la pratique circulatoire commerciale des migrants du *poor to poor*. Dissociation des identités collectives diasporiques, au bénéfice des proximités que permet le *poor to poor*.

**L'identité des transmigrants, en tant que tels, n'a rien de permanent...**

*« C'est comme si j'étais resté ici [Marocain] et que j'aie réussi ; par les études ou le commerce. (...) quand je suis passé au commerce, avec tous les papiers français qui me permettent de circuler en Europe, j'ai lavé les souillures de la migration, que ressentait pour moi mes parents, mes frères et sœurs restés au pays. Ils venaient me voir, en France, pour des achats et ils habitaient chez moi quelques semaines ; à la fin je les mettais dehors : ils voyaient tout mal, me fâchaient avec les voisins, me traitaient comme un pauvre type. (...) quand les enfants allaient chez eux, au bled, ils revenaient pleins de soleil et de joie, de dessins sur les mains, les bras et les pieds, d'amour de la famille ; ils me racontaient la réussite d'un cousin qui avait*

*ouvert une cantine, avec quatre planches, et faisait griller des brochettes sur le bord de la route ; et moi j'étais en dehors de tout, comme un idiot dans mon HLM de Nîmes, avec les gosses qui demandaient « papa, quand est-ce qu'on retourne ».(...) quand je suis passé au commerce j'ai eu l'impression que tous ceux que je connaissais, au Maroc et en France, retenaient leur respiration quand ils me voyaient : il m'a fallu un an pour qu'ils me voient à nouveau comme Mehdi « des nôtres », pour qu'ils me parlent de tout et de rien, parfois de la France ; moi, eh, je répondais par l'Espagne et la Belgique ; alors je suis devenu celui d'ici qui voyage souvent, sans avoir à ruser pour passer les frontières ; comme un bourgeois de Casa. (...) si je me sens différent ? non : mais ce qui est sûr c'est que j'ai réussi au Maroc, maison, voiture, enfants à l'université, pas en France.(...) je suis un Marocain qui a réussi chez lui en faisant un détour de quinze ans en France. (...) la route ne te change pas au fond de toi ; il faut vouloir connaître les autres qui viennent de partout pour le commerce, mais ça tu l'as en toi, sinon le commerce ne marche pas. (...) en tournée je suis Mehdi de Nîmes et de Casa, celui qui boit la vodka avec les Polonais et le pastis avec d'autres, celui qui est un bon croyant quand je passe un marché devant un « notaire »<sup>93</sup>, etc... en tournée je suis le caméléon. Comme les autres. Dès que j'arrive à la maison je suis Mehdi, le frère, le fils, le père travailleur, juste et sévère, celui qui a réussi dans le commerce là-bas, au loin, avec son fourgon. »*

*« Comme il y a une grande ligne musulmane continue entre Machad [Baloutche iranien] et ici, dans le Sud de la France -oui, la ligne des croyants des Balkans, puis des groupes de fidèles dans les villes d'Italie et de France -je n'ai jamais manqué la prière dans une mosquée lors de mes tournées- eh bien, je suis pleinement musulman en Iran, comme tous les autres de la famille, et en tournée il y a un morceau de moi qui est l'ami des Serbes, des Hongrois et des Ukrainiens chrétiens ; je mange le lard avec eux et je l'arrose de l'alcool, c'est meilleur qu'un oignon et du pain plat avec de l'eau quand tu voyages et ça rend joyeux. Très bien pour les affaires (...). Avec les femmes, je te dis pas ; mais chez nous aussi il y a des prostituées, mais on se cache.(...) Chez moi je suis exemplaire : surtout parce que je voyage*

<sup>93</sup> « notaire informel » qui recueille et « garantit » les accords de parole ; généralement un migrant qui a réussi dans le commerce sédentaire et expose un profil d'homme « sage et de croyant vertueux ».

*beaucoup, alors il y a toujours un doute ; tu vois, je refuse de ramener des cassettes tchèques, pourtant il y a la demande, et, entre nous, moi c'est pas sur des cassettes que je les ai vues les femmes tchèques qui tournent. »*

Si le voyage et ses commerces sont l'occasion d'échanges originaux, de métissages momentanés, de brèves échappées aux contraintes morales familiales, être transmigrant ne confère pas une identité « permanente » différente ; tout au plus la conscience nouvelle de pouvoir endosser des habits d'identités multiples au fur et à mesure des rencontres : cosmopolitismes civilisateurs, à la façon dont les décrivent Albert Camus dans l'Oran d'avant la peste, et Elias Canetti dans les quartiers populaires de Marrakech, mais effacés, dès le retour chez soi, par les injonctions de la sédentarité. Il n'y a pas de « cristallisation » d'un statut de transmigrant, sinon la découverte de la labilité des affectations identitaires. Effet majeur de ces cosmopolitismes de rencontre, d'accompagnement, qui permet de comprendre le goût pour les installations comme commerçant, des anciens transmigra

## **Habiter**

*« On avance seulement si on sait où habiter, mettre la marchandise, avoir un accès à internet et à Skype. Et ça ce n'est plus dans les grandes villes. (...) Mon père a commencé le commerce dans les années 80 : il faisait la route, mais son travail ressemblait plus à celui de livreur que de commerçant. Il portait de la marchandise dans des marchés au centre des grandes villes, à des commerçants de chez nous qui commençaient à apparaître et qui avaient la clientèle des nôtres ; c'était entre Turcs, entre Arabes, entre Africains, entre Chinois, avec une petite fréquentation de Français qui se faisaient plaisir : ceux qui appréciaient nos recettes./... Mais enfin, il s'était déjà libéré des patrons, et de tout ce poids des administrations qui te fixent, te surveillent, éloignent tes enfants, bref de ce qui a fait la migration des Algériens, après leur guerre.(...) c'est à partir de 90, ça tout le monde est*

*d'accord, que ça a vraiment changé : les fournisseurs étaient directement des boîtes mondiales, Sony, Olympus, si tu vois, qui vendaient massivement par le Golfe, ou le pèlerinage, sans s'embêter des grandes surfaces et tout ça. Et surtout il y avait le marché mondial des pauvres, qui commençait à nous demander des livraisons partout ! Les grandes marques faisaient comme si elles ne voyaient rien et livraient sans taxes à tour de bras les importateurs des Emirats.(...)les grandes boîtes ont commencé à se battre à coups de bas de gamme : tous les trois mois un nouveau engin, encore moins cher, et de bonne qualité. Ils se battaient et c'était notre marché : les pauvres.(...) et va que je te fourgue du Samsung, du Panasonic, du Sony... (...) Ils sortaient un bel appareil par an pour les riches, et dix appareils à quarante euros pour les pauvres, pour nous donc ; cet appareil les officiels le vendent cent euros et nous quarante-cinq (...).*

*Alors nous sommes devenus ce que tu vois : mélangés entre nous, appelés partout par une clientèle qui devient immense : ceux qui se démerdent pour deux à trois fois moins cher pour avoir les appareils audio-vidéo etc... garantis<sup>94</sup> comme ceux des riches. (...) on n'a plus aucun besoin d'aller dans les grandes villes, il y a les ordinateurs partout : en même temps que nous ouvrons nos marchés partout ailleurs, la mer quittait les grandes villes, les anciennes capitales du business, Naples, Marseille et d'autres.. (...) et nous on passait partout, on jouait à saute-mouton sur n'importe quelle frontière. Tu vois ça ?les commerces officiels de plus en plus chers et rigides pour de moins en moins de clients, et en dessous, nous, avec des océans de clients partout, dans les villages, les quartiers, les routes.*

*Alors pour habiter : des apparts de nos amis qui font la route, pas de truc d'une seule couleur, hein tu vois, tous barbus, tous frérots, tous gris : non ! tous mélangés, des Polacks, des Blacks, des Arabes, des Polonais, des Ukrainiens, Albanais, Italiens et tutti quanti ; nous parlons des soirées, on se montre la marchandise et on se refile des adresse et des photos, pour Skype, et souvent on appelle tout de suite ensemble le marchand ou*

---

<sup>94</sup> Les appareils passés par les Emirats ou Djedda bénéficient de la garantie internationale du constructeur, mais les appareils hors contingentements nationaux en sont exclus localement et exposent leurs propriétaires à des poursuites.

*l'intermédiaire ; pour la confiance, il doit voir notre tête à côté de celui qu'il connaît bien.(...)*

*Pourquoi on est là, dans un quartier d'une petite ville, Beaucaire, alors qu'il y a les mêmes quartiers à cinquante kilomètres à Marseille ? Pour tout ce que l'ingénieur t'a dit<sup>95</sup> il y a cinq minutes : nous ne sommes plus les livreurs de ceux établis dans les grandes villes. Pour mieux comprendre, pense à la dope : tu la trouves dans les plus petits villages, comme le vent qui souffle, partout et tu ne peux pas l'arrêter, eh bien les pauvres ils sont partout et ils sont encore plus accros à nos marchandises que d'autres à la dope. Les revendeurs officiels font le travail de publicité dans les journaux, les vitrines, les affiches, la télé. (...) Tu sais comment on dit ? « tombé du camion » : le camion c'est nous qui sommes dedans et qui envoyons la marchandise. En Italie on dit « qu'on a les clefs ». C'est à partir de Sofia et de la Serbie qu'on dit « by Dubaï duty free ». (...) on est là, aussi, parce qu'on ne nous attend pas, du côté des douanes et tous les autres. Et parce qu'il y a des jeunes des cités, ceux qui bossent aux ordis et les autres qui vont vendre à leurs copains, vers les grandes villes, pas sur place. Et puis les filles d'Espagne travaillent entre Nîmes et Arles ; et je pourrais te trouver des raisons comme ça, mais dis-toi bien que les grandes villes c'est nul pour nous, puisque leurs ports ne servent plus aux cargos mixtes. Ça, c'est passé par Burgas ou Varna, ça marche, mais c'est des villes petites. Istanbul, qui est à côté on n'y passe surtout pas, pour un habitant tu as deux indics. Un touriste y est intéressant, mais pas nous qui ressemblons à leurs pauvres et ne demandons rien, pas de travail d'esclave, (...) alors on est de suite mouchardés (...) Comme Naples, Marseille est trop crasseuse et on nous voit comme de nouveaux concurrents crasseux : c'est bon pour vendre des occasions ou des débris chinois, ou des chaussettes volées, comme au marché de la place Garibaldi, à Naples ; ils ont trop organisé la pauvreté autour de la revente folle de la dope dégueulasse, comme les souliers qui tiennent une semaine ; c'est ce que tu tiens si tu consommes leur dope ; ils se tuent pour cent grammes de coke ; c'est pas ces pauvres pris et encadrés par d'autres commerces dangereux qui nous intéressent : on se ferait pincer de suite. Ça, c'est ce qui se passe dans les grandes villes.»*

<sup>95</sup> « l'ingénieur » est un commerçant transmigrant Afghan, ayant travaillé dans les Emirats du Golfe.

Alèssi Dell'Umbria, dans sa remarquable *Histoire universelle de Marseille* parue chez Agone en 2006, propose des clefs de lecture de cette mise à distance de grands ports méditerranéens : citant Hegel dans l'introduction de la *Philosophie de l'histoire* (p. 74),

« La mer nous donne la représentation de l'indéterminé, de l'illimité et de l'infini ; et l'homme, en se sentant dans cet infini, est par là encouragé à passer au-delà de ce qui est limité ; la mer invite l'homme à la conquête, au brigandage (...) »

Dell'Umbria poursuit « peu de marins étrangers descendent encore en ville et peu de Marseillais s'embarquent encore (...) Et Marseille, qui a longtemps oscillé entre la médiocrité d'une ville provinciale et les horizons magiques que lui ouvrait le Port, est en train de se stabiliser loin des lignes maritimes qui s'éloignent, et près d'une région désarticulée. Elle n'est plus que la capitale de PACA - et cela ne fera jamais rêver. »

On peut ajouter que Naples, Tanger, Alexandrie et l'Istanbul (privé de la continuité politico-territoriale européenne), sont dans une situation proche. L'expérience de la navigation entre petits ports de la mer Noire et de l'Adriatique, et de l'intensité des transactions en dehors des grands ports forge chez les transmigrants, au cours de leurs cheminements, des représentations de l'espace commercial européen proches de ce que suggèrent les dernières stratégies capitalistes : une indétermination, une déhiérarchisation des territoires, par leur désarticulation. Attitude conforme au rôle d'auxiliaires des stratégies commerciales du *poor to poor*, que les grandes multinationales leur assignent désormais. Pour eux les enclaves urbaines de Nîmes concentrent la pauvreté, ce milieu qu'ils recherchent exclusivement, autant que les zones nord de Marseille : mieux même car d'un point de vue commercial ces « petites unités de pauvres » sont plus à même de démarcher celles des grandes villes que l'inverse ; la compétition entre enclaves y est moins présente.

Les transmigrants, héritiers des « archaïques » colporteurs, se trouvent au cœur de la modernité. La liberté qu'ils croient avoir conquise, en comparaison des destins de leurs prédécesseurs de la « mobilisation

internationale de la force de travail », exprime en réalité une haute cohésion avec les développements du capitalisme débarrassé du contexte colonial. **Absents des attentions de l'Etat-providence, ils n'en subissent pas les exigences d'une intégration toujours à venir. Le trans- échappe aux injonctions du im- : le parcours d'intégration, plus ou moins brutal selon les pouvoirs et les circonstances, est toujours là, devant l'immigrant, souvent obligé de se présenter comme réfugié demandeur d'asile<sup>96</sup>. Le transmigrant est hors de portée de cette exigence.**

**L'organisation complexe de l'équilibre familial comme négociation de l'initiative commerciale du transmigrant.**

*« Pour nous tous, [Baloutche Iranien] il faut arriver à aider la famille restée au pays, à nous nourrir en route et à économiser des revenus pour les mois que nous passerons à la maison, à notre retour. Ceux qui ne savent pas faire cela chutent : ils vont s'installer auprès des migrants « ancienne mode » dans un pays européen ou ils retournent et ne bougent plus : dans tous les cas c'est un échec. (...) tu vois ça avec la distance, les obligations des climats, les rapports de ce que tu vends, la possibilité d'accumuler les gains, et tu comprends tout (...) les Marocains en France sont les plus rapides, une semaine par mois et ils font le plein ; souvent ils ont gardé un appartement du temps où ils travaillaient ; tu comprends qu'on se mélange, hein, nous devons tous nous loger, stocker, recevoir envoyer des nouvelles (...) les Marocains pour l'Allemagne et la Belgique comptent deux semaines, mais ils ont plus de possibilités de faire le plein avec les Turcs et les Polonais, et quand ils redescendent ils s'arrêtent là, dans le triangle Avignon- Arles- Nîmes, et on fait tous des affaires. (...) par exemple ? par exemple des cassettes porno de Lituanie ou de Tchèque : elles ont du piment ! et quand tu retournes, les Italiens, les Albanais et les Bulgares te prennent tout deux fois plus cher. Alors on passe par les mêmes endroits qu'on connaît bien.(...) les Serbes et les Turcs se servent eux-mêmes directement ; on y touche pas.*

---

<sup>96</sup> Voir Karen Akoka, thèse sur l'asile en France, université de Poitiers, septembre 2012.

*Donc tu fais ta cagnotte à l'aller avec les produits Dubaï et au retour avec les cassettes ; pour les mêmes clients. Tu dors et tu manges chez des amis que tu revois à chaque passage : ils vivent dans chaque halte et ils ont bien sûr des copains et des copines sur place... tu comprends, hein. Si on se sent bien et qu'on gêne pas, on cherche un boulot d'ouvrier du bâtiment ou dans des cafés-restaurants, ou aux cueillettes ; deux semaines, et on continue avec de quoi manger deux autres semaines et de quoi envoyer à la maison (...) je les vois attendre comme les petits oiseaux au nid, le bec ouvert. (...) ils sont rassurés, ils savent quand ils reçoivent cent dollars par ci par là que tout va très bien et que le bonus sera d'autant plus important à mon retour que je vais plus loin. (...) tous on a, à la maison des cartes avec nos chemins, large de vingt à cinquante kilomètres, et long de huit cents, si on arrive juste à Burgas, à deux mille kilomètres pour l'Albanie par Tetovo, et puis l'Italie, Brindisi et Tarente, et puis des découvertes après trois ou quatre mille kilomètres. Sur la carte il y a des noms de villes, de villages et surtout des amis. Avec une adresse Skype : nous sommes toujours avec les nôtres alors même que nous sommes bien avec tous ceux que nous rencontrons. (...) souvent la famille appelle ici ou là pour savoir si nous sommes arrivés, repartis, pour où. Et, dans un village près de Tabriz, au bout du monde, toute la famille parle de d'Emilio ou de Maria, et ils se rappellent pendant des mois : je revois ma fille qui, après mon retour, demande à une copine-Skype italienne de lui envoyer un sac Dolce et Gabbana à quinze euros, pour une copine d'Ahar que j'ai oubliée : elle montre le sac et la doublure et dit « je vais lui donner le mien, alors envoie ! ». En broken ; elle étudie l'anglais au collège, et à table je parle le broken pendant des semaines après mon retour. Une fois c'est ma femme qui demandait à une Italienne de Potenza comment on faisait une sauce, et lui donnait des recettes de chez nous. On change le long de la route et la famille avec nous. La route me prend sept mois, y compris le mois des aller-retour Samson- Burgas.»*

*(...) Pour nous c'est sept ou huit ans : passage de quelques mois en Italie, dans le Sud, pour s'habituer au métier et à la coke, puis les Clubs espagnols : tu travailles deux ou trois ans dans le premier ; tu rembourses les frais de ton achat, et les autres, tu restes deux ans de plus, puis vers l'Allemagne. Ou bien on t'attend dans un 'éros center' , parce que tu as bien travaillé en*

*Espagne, ou bien tu y vas à l'aveuglette et tu traverses la France en quelques mois, en travaillant ;(...) le mieux c'est d'avoir des amis du pays ou de la famille qui t'accompagnent ; ils restent dans les villages près des routes où je travaille ; ils travaillent aussi.(...) Les Marocains nous les connaissons bien en Espagne : ils font des haltes au club pour charger ou décharger du matériel. (...) alors nous avons des adresses : ils mettent quelqu'un sur un ordinateur dans leur appart avec des programmes photos -c'est pas nous- et gps pour les rendez-vous sur les routes. Plus portable pour nous avertir(...) bien sûr nous n'habitons jamais l'appartement du Marocain : mon cousin passe de temps en temps pour payer les jeunes qui tiennent les ordinateurs de trois heures de l'après-midi à deux heures du matin. En Espagne les deux parentes qui m'accompagnent gardaient des enfants ou des personnes faibles ; mon cousin travaillait dans une agence de voyage tenue par un Turc ; il proposait l'Albanie, notre pays. Astucieux, il montrait des photos des côtes, au Sud, ou des montagnes, vers Skhodra, la « Suisse albanaise », et des maisons ; si des gens étaient intéressés il appelait de suite par Google, et on voyait les propriétaires ; effet bœuf, ça marchait bien ; c'était aussi du « poor to poor » comme te disait Mohm pour ses engins de Dubaï. (...) ici il a trouvé un boulot de serveur de sandwiches chez un Serbe.(...) mais on va bientôt partir ; j'ai cinquante mille euros et je compte en faire autant en Allemagne en deux ans. Ensuite nous redescendons tous en Macédoine près d'un lac au Sud : ils parlent l'Albanais et les touristes affluent.(...) il nous faudra soixante-dix à quatre-vingt mille euros. Mes trois parents n'ont rien parce qu'ils envoient de l'argent au fur et à mesure que nous avançons ; mais pour moi c'est une vraie sécurité et je reste sûre que nous rentrerons. »*

*« Les docteurs Egyptiens passent chez moi quand ils ne sont pas invités par une association [musulmane] mais une fois qu'ils ont commencé à passer dans le coin, il y a une ou deux filles qui tiennent un ordi : recherche de médicaments, communications avec les toubibs qui sont passés, etc...(...) c'est particulier parce que les toubibs, surtout quand ils ont fait leurs études en Bulgarie, cherchent une place dans des hôpitaux. Alors tu ne sais jamais s'ils repasseront.(...) nous en avons un qui a trouvé près d'Avignon et qui continue à soigner ici au black. Cent euros une famille une heure. Il bosse six-huit heures une ou deux fois par semaine. (...) il doit faire six mille euros par*

*mois ; pour moi c'est mille euros de loyer, parce qu'il y a quand même des risques.(...) je fournis aussi un ordi par semaine, à cause du pointage des flics pour les médicaments internet. C'est pareil pour les filles, loyer mille euros et fourniture d'ordis volés ou d'occase deux fois par semaine - cinquante euros pièce-. Elles se paient sur la bête, à la commission tarifée pour les services rendus ; assistance des toubibs, recherche des médicaments sur Internet, commande, livraison, réapprovisionnement, liaison avec les toubibs s'il y a des problèmes ; des vraies « infirmières-entrepreneurs » : elles gagnent bien leur vie. Peut-être plus de deux mille euros par mois, moins les ordi (...) Tout se passe bien et nous sommes tous amis, ceux qui passent quelques jours ou des mois près d'ici, comme les filles, ceux qui restent aux ordis, les infirmières, et les livreurs qui chargent ou déchargent en une heure. »*

### **Usages des ordinateurs, Google, Skype, etc...**

*« nous devons atteindre [un Serbe] tous nos vendeurs en Europe, tu comprends, il n'y a pas que Dubaï ; des machines à laver, etc... chez les monteurs de bonnes sous marques, nous sont vendues à 50% de leur prix magasin. (...) des appareils photos russes, (...) et beaucoup d'outils allemands vendus à moitié prix directement aux usines ; (...) il y a trois ans, avec deux collègues Polonais, nous avons acheté la production d'une usine de petit électro-ménager en faillite, à 16% du prix commercial ! alors il faut être partout à la fois et là il n'y a pas mieux que des forums-ordinateurs et Skype (...)*

L'ordinateur, on l'a vu dans les extraits d'entretiens rapportés, est un outil indispensable. Les transmigrants qui revendent des portables neufs, passés par les Emirats à 40% du prix pratiqué dans la grande distribution française, récupèrent les vieux ordinateurs. Ceux-ci vont servir à leur usage

propre comme à celui, plus collectif, des appartements où ils font halte. La crainte d'un repérage douanier ou policier du n° d'identification électronique (IP) dès lors qu'ils communiquent avec certains sites Internet, les pousse à pratiquer une rotation intense des appareils. C'est par le don des portables d'occasion qu'ils « paient » souvent leur séjour.

Les usages sont multiples et associent Google, principal fournisseur d'accès sur la Toile, son portail <gmail> et le logiciel de communication par image Skype. L'usage basique est celui de la communication familiale, qui donne au transmigrant le sentiment de ne jamais quitter son milieu. Toutefois dans les périodes jugées « critiques », certains passages de frontière ou certaines transactions, le lien familial est mis en sourdine. Les autres usages concernent des situations d'urgences, lieux de rendez-vous pour transactions, etc..., avec l'utilisation de *forums* pour des échanges directs. Skype est toujours préféré, mais dans les zones où il est exclusivement associé à un téléphone fixe il présente les dangers de repérage de l'ordinateur.

Enfin l'usage le plus fréquent est celui, dans les appartements d'étape, associé à une forte rotation de micro-ordinateurs et de téléphones portables. Les recherches et commandes de médicaments pour les « docteurs Egyptiens » ou, hors leur présence, pour leurs auxiliaires locaux, occupent deux ou trois personnes, généralement des jeunes femmes. Le cas de Nîmes, précédemment évoqué, est typique des pratiques des « aides médicales ». Les recherches de nouveaux marchés, à l'occasion d'informations orales obtenues lors des rencontres d'étapes, occupe les liaisons Skype pour des transactions de face à face. Très souvent c'est l'occasion pour un Afghan, par exemple, de se montrer sur la même image que son entremetteur Polonais, pour une transaction avec un fournisseur d'une troisième origine, et ainsi de passer des accords de parole, en face à face. Enfin un usage intense de sites internet spécialisés, loués par exemple par des sites .ru ou .php, concerne les transmigrantes femmes travaillant le long des routes entre d'une part Espagne ou Italie et d'autre part Allemagne ou Belgique. L'accès à l'appartement est alors filtré en fonction de l'apparence des transmigrants. Un parent, « présentable » au voisinage, ne suggérant jamais le complément de l'activité prostitutionnelle lorsqu'il y a accompagnement, ou un jeune des

cités, tiennent le clavier jour et nuit : à Avignon, dans un appartement d'étape, huit jeunes de la cité sont employés à plein temps. Evidemment, le locataire en titre de l'appartement qui héberge les transmigrants de diverses origines, exige que cette dernière activité ne soit pas décelable par son voisinage. On pourrait penser qu'il y a séparation radicale entre la localisation des activités communicationnelles liées à la prostitution et celles des autres transmigrants. Ce serait ignorer que les liens entre Marocains, Géorgiens, Afghans et jeunes femmes, se nouent dans les clubs prostitutionnels espagnols à l'occasion de ventes ou livraisons de divers produits de l'économie du *poor to poor*. Une fois établi, le lien entre transmigrants se perpétue en contournant les conventions, comme le sont les frontières. Par contre les jeunes qui travaillent à la tenue des rendez-vous sont très liés avec ceux qui travaillent dans le secteur médical et ceux encore qui facilitent les logistiques des circulations de marchandises ; ils se relaient ou se remplacent dans la diversité des tâches.

### **Les responsables ? des réseaux ? des groupes ?**

*« quand<sup>97</sup> on part d'Hérat [Afghan], c'est autour d'un homme qui a l'expérience des tournées et qui est respecté, donc un bon croyant, que nous nous regroupons(...). Il prépare tout : les commandes, les crédits, les endroits où livrer, les passages de frontières. (...) il est aussi responsable devant les familles qui laissent partir un jeune sans expérience de ce monde de l'Europe. (...) Alors quand ils ont livré donc passé les frontières, le responsable leur propose de revenir ensemble. Ceux qui sont d'accord avec leur famille pour continuer, parce qu'ils se rendent compte qu'il y a de nombreuses possibilités plus loin. (.../ ) mais alors tout le monde accepte qu'ils deviennent différents : ils sont, chacun d'entre eux, leur propre responsable. (...) il y a ceux qui donnent toujours des nouvelles, et ceux qu'on perd de vue. (...) mais ici ils font tous rêver, parce qu'il n'y a que des jeunes bien, de bonnes familles, qui partent pour les tournées. Alors ceux qui ne reviennent*

---

<sup>97</sup> J'ai réécrit en français ces propos, particulièrement hermétiques en mauvais broken english, en essayant de garder le sens voulu par le locuteur.

*pas après la première tournée reviendront plus tard. Mais là où ils sont, on sait qu'on pourra y aller, qu'on sera accueillis. »*

*« on n'a pas de problème de responsable [nous les Marocains] si on perd de l'argent c'est tant pis pour nous. (...) les « juges de parole »<sup>98</sup> sont responsables s'ils ne voient pas que certains deviennent des voyous : donc pas de responsables pour les affaires, mais des responsables pour la morale des achats et des ventes. (...) ceux qui ont des appartements en France, et qui accueillent tous ceux qui font la route sont les nouveaux « juges » : on ne rentre chez eux que si tout est clair.(...)*

*« les responsables ? tu veux dire « la responsable », quand je retourne à la maison [Turc] elle me dit « les sous » ; j'en connais pas d'autres. (...) on vit dans une prison de promesses, nous les commerçants de la route : les commandes au pays, l'argent à rapporter pour vivre bien en famille et préparer la prochaine tournée, les commandes dans la communauté en Allemagne et en Belgique, les commandes des autres commerçants de la route, qui vont vers le Maroc ! faire plaisir à tous ! tu te rends compte ? que veux-tu qu'on fasse d'un responsable ? si seulement une de ces personnes se plaint, nous sommes fichus, l'information va plus vite et plus loin que nos voitures : « attention, il m'a trompé, c'est un escroc », et c'est fini tu vends plus rien. (...) alors quand tu prends les commandes ou quand tu proposes, tu regardes que les acheteurs connaissent mieux que toi ce qu'ils veulent : s'ils sont déçus ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes [peer to peer]. »*

*« (...) c'est comme si nous [économiste italien passé au 'commerce de route' avec un Albanais et un Syrien] circulions dans des couloirs bordés d'un côté par les « officiels », les commerces installés qui n'hésitent pas à nous acheter des marchandises « free tax » qu'ils mêlent à celles passées par les circuits réguliers. Et de l'autre par les réseaux criminels à qui nous essayons d'arracher de l'argent à blanchir mais surtout pas de produits. Nous sommes aussi différents des uns que des autres, mais nous faisons passerelle.(...) on dit « la mondialisation », la mondialisation, mais notre commerce entre pauvres n'a rien à voir avec l'officiel ! nous, nous pensons que nous sommes*

---

<sup>98</sup> Ou notaires informels, hommes de notoriété établie par l'expérience du commerce ou la distinction comme bon croyant.

*« l'anti-mondialisation » : nous privons les banques et les fiscs de tous ces bénéfices qu'ils font grâce aux plus-values tirées des culbutes entre les étages de toutes les hiérarchies. Nous il n'y a pas de hiérarchies des vendeurs, chefs dans des bureaux, experts, vendeurs, des acheteurs, des réseaux commerciaux, qui visent autant de niveaux de « riches » etc... pour payer tout ça il faut vendre cher. Nous arrivons à vendre moins cher que les prix constructeurs-hors taxes, l' Italie par exemple regorge d'argent à blanchir dans nos ventes, et des réseaux ? pour quoi faire, aussi près, aussi loin qu'on regarde, on voit les mêmes pauvres, interlocuteurs uniques, directs et équivalents, plein de pauvres que nous n'arrivons pas à satisfaire ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas concurrence entre nous les vendeurs, mais nécessairement du complément ; alors, prendre des chefs pour les engraisser, des employés pour nous faire voler ? je ne comprends pas ces histoires de réseaux, sauf que les flics emploient souvent le mot dans le sens de « criminels » pour nous déconsidérer. (...) ces fameux réseaux ils existent avant que nous intervenions, chez les constructeurs qui livrent à Dubaï , mais nous, on les voit pas ; si tu penses sérieusement à ce que je te dis, eh bien tu comprends que la mondialisation se développe chez les riches en renforçant les inégalités et chez nous, les pauvres, en créant une égalité nouvelle. Lesquels boufferont l'autre ? pour l'instant Sony et Panasonic, etc..., ont besoin des deux.(...) le seul point commun entre nous c'est que nous ignorons les centres, tout emplacement est équivalent, car nous portons notre marchandise avec nous ; nous ne sommes pas des transporteurs vers un endroit de regroupement, mais des commerçants dès que nous touchons la marchandise ; parfois on se fait aider par un jeune et on lui file une pièce ; mais ça n'a rien à voir avec une organisation. Mais ça, c'est une autre discussion. »*

Dans l'économie du *poor to poor* la notion de responsabilité renvoie à sa dimension morale partagée par les partenaires de la transaction : respect de la parole donnée, respect de la réputation des proches collectifs d'activités commerciales. Toutes les transactions s'effectuent en face à face, que ce soit avec les pourvoyeurs-grossistes, ou avec les clients « entre pauvres ». Tous sont supposés avoir un niveau semblable de connaissance des produits : *peer to peer*. La notion de « réseau » paraît de peu d'intérêt pour rendre compte de cette nouvelle économie, dans sa dimension migratoire, tout au

plus dans une acception réduite à la stricte logistique. Les modalités de genèse du « groupe » non institutionnalisées<sup>99</sup> sont par contre opportunes.

Des 'groupes' qui se défont et se recomposent suivant les activités et les moments :

*« (...) on connaît alors [plusieurs mois après l'entrée en migration] plein de commerçants différents ; des Géorgiens [c'est un Géorgien qui parle] Abkhases, qu'on ne rencontre jamais chez nous puisqu'ils vivent avec les Russes, des Arabes du Maroc à l'Afghanistan, des Ukrainiens, Polonais, Serbes, Turcs, Albanais, Bulgares, Italiens, Espagnols, Belges et Français. Hommes, femmes, imams et catholiques, jeunes et vieux. De tout. On voyage de quatre à sept, mélangés ; quand on s'arrête, nouveau mélange, et puis on ne repart pas forcément avec les mêmes (...) les associations dépendent si on va travailler à l'agriculture ou au bâtiment, si on a l'occasion de recharger et de redistribuer du « passed by Dubaï », si les copains de chez nous arrivent assez vite et assez chargés.(...) Personne ne nous donne des ordres « prends ça, va là-bas » ; au tout début, tant qu'on n'a pas passé la Mer Noire, oui, un ancien qui a formé le groupe nous donne des consignes (...) c'est la même chose pour les Ukrainiens, les Irakiens, les Kurdes et d'autres qui passent sur cette Mer(...) ; et puis quand le premier déchargement en Bulgarie est fait, on est libres de retourner ou de continuer avec qui on veut. Et à chaque étape c'est comme ça. (...) Quand on revient il faut qu'on ait fait le bénéfice avant de repasser la Mer Noire » et le mieux c'est qu'on se charge de dvd polonais, hongrois, lithuanien et tchèques, du porno bon marché, qu'on revend aux Iraniens, parce que les Turcs ils ont tout ça en Allemagne. Mais c'est pas d'un grand avenir, Internet tue cette vente par ses sites gratuits. »*

---

<sup>99</sup> Nous retrouvons des intuitions de René Loureau, *L'analyse institutionnelle*, Minuit 1972, et Georges Lapassade, *Groupe, organisation, institution*. Gauthier Vilars, 1967 ; intuitions qui rejoignent les analyses des phénoménologues allemands de la première moitié du XXème ; à la façon de Bourdieu avec l'« habitus » (cf *Méditations cartésiennes* de Husserl).

## Religion et activités marchandes.

*« On ne part pas les premières fois avec n'importe qui [un Afghan] , nos familles ne seraient pas d'accord : celui qui nous regroupe et nous guide a déjà fait souvent la route et doit être un homme religieux (...) les arrêts pour dormir ou bien pour travailler quelques jours, c'est aussi chez des croyants. Comment veux-tu qu'on ait plus confiance qu'en eux ? nous n'avons que notre foi pour traiter des affaires en confiance ; la loi, dans chaque ville, ne nous protège pas, on est des « invisibles » ; par contre la réputation d'honnêteté d'un croyant est connue d'Hérat à Turin. (...) on évite les mosquées ; les gens sont trop curieux (...); on a tous, dans le sac un petit tapis de prière en soie, comme celui-là, fait près d'Hérat, qui, plié, ne prend pas de place.(...) on nous dit toujours « comment tu sais que tu as la bonne direction ? » ; c'est idiot comme question, si tu es pas capable de voir le sud et l'est en route, alors tu dois pas partir. (...) pour nous l'observance, c'est une garantie d'honnêteté quand on vend, c'est notre boutique, notre adresse de réclamation. »*

*« les chrétiens, c'est un autre problème [un Albanais] : ils ont séparé la religion des affaires. Alors, pour les Polonais, on passe par l'intermédiaire des Turcs allemands : c'est eux qui te disent « attention ! » ou « vas-y, il est réglé ». (...) les Italiens, c'est ceux qui posent le plus de problèmes : les Arabes ne sont pas tellement nombreux, les croyants Noirs d'Afrique sentent le roussi, ils sont à la rue et détestés par les Italiens ; autant ne pas en rajouter une couche en les fréquentant. (...) et puis ils sont tout le temps en train de nous proposer des coups tordus, dès que tu rentres en Italie par Trieste ou par les ports. Tu les as sur le dos. (...) il n'y a qu'au sud, vers Brindisi, qu'on est à égalité ; alors ceux des nôtres qui ont vendu toutes les marchandises se louent au noir pour des boulots foireux : conducteurs de bus qui ne roulent pas -seulement sur des papiers fiscaux, pour blanchir-, de bateaux qui ne pêchent pas de poissons, mais des paquets, enfin, tu vois. (...) en France on retrouve la religion et le sérieux ; les croyants sont très nombreux, se connaissent bien et c'est les Marocains et les Turcs qui*

*commandent ; ils plaisantent pas sur l'honnêteté, et ils t'accueillent en croyants. (...) les Juifs, ils font les vêtements, les tissus, en mieux que les Chinois ; nous on touche pas au textile, c'est pas des affaires. Et les musulmans chinois qui vendent de l'électronique de très bas de gamme, ils sont accueillis comme des Arabes mais leurs produits n'intéressent que les Chinois.»*

*« il y a la route, l'étape, et puis le commerce [un Serbe musulman] comme tu ne vends ou n'achètes rien si tu n'es pas reconnu, il n'y a pas de problème de malhonnêteté. Malheur à l'escroc : il est vite reconnu partout où il y a une famille de croyants qui nous accueille en route. (...) on n'est pas protégés, comme les commerçants escrocs qui sont installés dans les villes, par des papiers, de l'anonymat. On est des marchands clandestins pour les autorités mais en pleine lumière pour les nôtres, les croyants, qui savent d'où on vient, où on va, qui connaissent, à deux mille kilomètres, le prénom de mes enfants et l'histoire de mon père. Pour nous les croyants le monde tient dans la main., Pour eux, les voyous, tout ce qui est proche se trouve au loin, sans relation. La parole du croyant réunit, le calcul du voyou, ses assurances, ses certificats, éloignent.»*

Yves Barel<sup>100</sup> avait bien raison d'affirmer que les replis de l'histoire, les anachronismes, renaissent sous les habits de la modernité dans leur dimension idéologique d'abord...

## **Après la transmigration ?**

*« La première histoire qu'il faut raconter [un Afghan], c'est celle du Mollah Omar qui a fui sur un vélomoteur philippin, passé par Koweït, à la barbe des Américains. La boutique qui lui a passé l'engin, et qui est maintenant célèbre de Kandahar à Hérat, a été montée par un des nôtres qui a fait les tournées en Europe plus de trois fois. ... tu comprends ? Grâce aux tournées on s'équipe avec le meilleur matériel ; le mieux est d'ouvrir un commerce alimenté par le Golfe : des Iraniens font la contrebande et*

---

<sup>100</sup> Yves Barel *Le paradoxe et le système* PUG 1978.

*revendent sur la route Téhéran-Kaboul ; alors au retour nous leur achetons de bons produits. Ils ne peuvent pas nous tromper sur la qualité et le prix puisque c'est les mêmes que nous avons vendu en Europe. »*

*« On n'en finit pas [Algérien] quand tu t'installes chez toi, à la terre ou dans un magasin, d'avoir à payer des taxes, de l'état ou des profiteurs, et puis des choses qu'on a oubliées. Alors un voyage ne suffit jamais. Et il faut changer de destinations.(...) c'est chronique, on prend le bateau, on est livrés vers Avignon, puis on prend la route avec des Marocains ou des Turcs. (...) il y a aussi ceux qui chargent en Arabie Saoudite, pendant le pèlerinage qu'ils font et refont plusieurs fois par an. Ils livrent tout aux Turcs, sans beaucoup de bénéfices ; s'ils essaient de retourner en Algérie avec la marchandise, ils sont vite repérés et il leur reste plus qu'à travailler pour les uniformes. »*

*« Le mieux [un Monténégrin] c'est d'installer ta famille dans un magasin que tu ouvres dans ton quartier ou dans ton village. (...) tu vends des marchandises des copains Afghans, avec 10% de mieux, des pièces détachées de voitures que des Albanais ramènent du Piémont italien : des contrefaçons<sup>101</sup> impeccables, à moitié prix ; des motos tout terrain italiennes passées par Rimini ; des outils et puis, tu vois, par saisons, par exemple des semences hollandaises en fin de course que tu achètes à 20% du prix. Tu as un beau magasin, mais il faut continuer toi-même la route.(...) c'est ce que font plein de commerçants de la route, les Ukrainiens et les Turcs surtout. »*

## **Et la santé ? Et la sexualité ?**

La rencontre, dans le Midi de la France, de transmigrants dans les appartements des enclaves urbaines peuplées de résidents d'origines étrangères, laisse supposer que les marchands mobiles ignorent les soucis de quotidienneté, notamment ceux de santé ; mieux, des médecins transmigrants en tournée soignent fréquemment les habitants sédentaires dans ces mêmes

---

<sup>101</sup> Le système de production de pièces décentralisé à l'échelle familiale avec les machines-outils par la Fiat permet la fabrication de nombreuses contrefaçons de diverses marques (pièces de freins, etc..).

appartements. De nombreux chercheurs, par ailleurs, qui étudient surtout les commerces vestimentaires dans les vastes zones de pauvreté africaine ou moyen-orientale, observent des vitrines, des étals, des transactions commerciales de boutiques, en négligeant l'exigence méthodologique de suivi des colporteurs, de participation à leurs interactions *en route*<sup>102</sup>. Des aspects importants de la vie des transmigrants en tournée restent occultés dès lors qu'ils s'expriment « en route ». Il s'agit principalement de la santé, de la vie affective, de la sexualité.

*« Que l'on soit marié ou non [un Kurde Iranien] on trouve des familles musulmanes tout le long de la route. Elles sont là depuis des siècles, comme en Bulgarie, au Kosovo, en Albanie, ou depuis des dizaines d'années, comme en Italie, en France ou en Espagne, ou en Allemagne et en Belgique pour ceux qui passent au nord.(...) on peut dire qu'il y a deux cas : tu passes et repasses, tu as du temps, par exemple si tu livres en Bulgarie et tu vas pas plus loin, alors tu restes quelques mois, tu travailles aux champs ou aux troupeaux avec les Pomaks, des musulmans Slaves ; alors comme tout le monde partout, tu te rapproches d'une femme et si les conditions le permettent tu peux même l'épouser.(...) les Pomaks n'aiment pas trop les Arabes, mais ils nous préfèrent aux Slaves chrétiens : nous leur ouvrons des voies alors que les orthodoxes les enferment. C'est plus facile au Kosovo, ils ressemblent à des Turcs, alors, les Kurdes, ça marche.(...) si tu te maries tu restes, fini la route parce que tu ne peux plus charger en Turquie sur la Mer Noire et tu ne fais plus partie des 'groupes de la route' (...) il y en a comme ça qui sont devenus bergers près de leur nouvelle famille, dans les Balkans, mais aussi en Italie, surtout entre Turin et Gênes, mais aussi dans les villages Albanais à l'est de Rome [Abruzzes]. Ou bouchers ambulants, pour tuer et découper les moutons. Ils deviennent vite du pays.(...) nous, on ne les perd pas de vue, pour leur apporter des cadeaux des familles, ou pour s'arrêter en route.(...) A Tetovo [Macédoine albanophone] il y a un Abkhaze, donc Géorgien, qui s'est installé comme vendeur d'électronique ; bien sûr on le fournit ; il achète de quoi arroser tout l'Ouest de la Macédoine ; c'est un musulman et il parle à la mosquée. (...) et comme cela, tout le long de la route il y a nos mélanges, nos*

<sup>102</sup> Ce qui n'est pas le cas de Sylvie Bredeloup, de Claire Escoffier, de Fatima Lahbabi, d'Ali Bensaad, de.... , et d'autres, qui ne conçoivent pas la mission de terrain comme choix d'hôtels assortis d'observations de vitrines.

*relais. Au Monténégro, entre Podgorica et la frontière avec l'Albanie, il y a plusieurs familles [Abkhazes ?] qui se sont installées il y a huit ans et ça se passe très bien ; elles sont aussi nos accueils, pour ceux qui évitent les voleurs d'Albanie et les fascistes de Croatie : droit vers l'Italie, vers Pescara ; dans ce cas ils font pas des affaires au sud, comme quand on passe par Bari et Brindisi.(...) »*

*« Ces porcs sont pourris. (...) [un Afghane] à Varna, j'ai fait comme les frères, à la nuit, près des plages, j'ai dragué des Allemands qui paient bien. (...) Nous on ne ferait pas ça dans nos villages, mais après deux mois sans femmes, les prostituées pour touristes dans ces plages sont trop chères ; de toutes façons quand on s'approche d'elles, elles se pincent le nez en nous faisant signe de partir. (...) si j'avais su, je me serais payé une Abkhaze ou une Géorgienne à Trabzon, vingt euros la nuit. (...) les copains te disent « attends la Bulgarie, le monde des porcs commence ; surtout l'été sur les plages, ils te paient pour te soulager ; ils sont roses comme les chèvres quand on les pèle, au pays (angoras ?), tu les repères le jour en vendant des clefs (USB) ou comme ça.(...) et puis tu y penses plus. » on a traversé, vendu en gros, et puis on a commencé à écouler les clefs, que tu vends trois fois plus cher, les stylos Mont Blanc, des vrais à 30 euros, et les Seiko, vraies aussi avec chrono au même prix, de petites affaires qui rapportent gros.(...) j'ai bien regardé et sur la Plage du Soleil de Varna, vers le fond, il y a des hommes allemands et hongrois, qui parlent allemand, nus. C'est dégueulasse, c'est tout juste s'ils font pas ça en public.(...) je suis allé là au milieu leur vendre de la marchandise ; ils riaient en me disant qu'ils n'avaient pas de poches, mais j'avais vu qu'ils gardaient en tas, au milieu, les porte-monnaie. Alors, en rigolant moi aussi j'ai vendu pour sept cents euros de marchandise. Porcs et riches, je me suis bien souvenu de ce qu'on m'avait dit et j'en ai laissé deux me raconter des choses que je ne comprenais pas : mon anglais (broken) et leur allemand ça a rien à voir.(...) je leur ai montré un cadran de montre à 10 heures, à la nuit, et j'ai dit « pouf, pouf » ; « iawol ». (...) A dix heures nous nous sommes retrouvés. J'ai fait ça en dix minutes et j'ai empoché quatre-vingt euros, que j'ai envoyés le lendemain à la maison.(..) les copains riaient et en faisaient autant. Après, quand nous avons fait le café dans le garage qu'on avait loué, on crachait par terre pendant un quart*

*d'heure et on s'arrosait au jet pour sortir l'odeur du porc.(...)pas de ça entre nous, on restait dignes ; jamais avec des copains de la route, même des chrétiens. (...) Bon, j'ai recommencé les trois nuits suivantes, entre Varna et Bourgas ; les jeunes Bulgares du coin nous disaient où il fallait aller en riant ; eux ils osaient pas parce qu'il y avait leurs amis et leur famille.(...) Bon, eh bien, c'est vers Tetovo, en Macédoine, que ça m'a pris, des brûlures, des douleurs à se rouler par terre : c'était ma première bléno. J'ai souffert pendant trois ou quatre jours, avant d'avoir les pilules, et Y... aussi, qui m'avait raconté qu'il avait pas touché aux porcs.(..) l'infirmier m'a dit que peut-être il y avait autre chose de plus grave. On verra.(...) les copains sont partis sans moi, mais avec mon chargement, que j'ai retrouvé hier en arrivant à Nîmes. Ils avaient tout vendu et ils m'ont donné ma part (...) j'ai recommencé en Italie, à Tarente, près de la plage de la lagune. Ils faisaient moins porc, presque de notre couleur, et ils payaient aussi bien. Je gagnais plus qu'en cueillant les olives, et j'envoyais l'argent à la maison, mais vraiment je méprisais ces gens à vomir. Avec le jour je redevais propre (...) mêmes causes, mêmes effets, ça a recommencé à couler et à brûler ; au dispensaire ils m'ont donné les pilules et m'ont dit d'aller à l'hôpital.(...) c'est fini depuis. (...) ceux de Kandahar qui ont fait la route avec nous, nous avaient raconté que les soldats étrangers n'arrêtaient pas de se donner aux hommes qui riaient en disant qu'ils les couperaient à leur départ. (...) pour nous, faire ça à ces étrangers c'était comme étouffer un pigeon ou saigner un mouton , deux minutes et tu essuies la lame du couteau sur le pantalon.(...) maintenant je suis très fatigué ; il vaut mieux que je rentre en passant par Turin ; là-bas j'ai des frères qui sont bergers ; ils vivent dans des vraies maisons en pierre (...) je vais y rester deux ou trois semaines pour me refaire ; M.. m'accueille encore deux jours pour que je repère avec Skype des affaires, pour retourner. (...) les porcs, c'est fini. (...) le frère docteur Egyptien passera demain : je lui demanderai des pilules. La petite qui fait son infirmière et qui commande les médicaments m'a dit que ce qui m'arrive est fréquent chez ceux qui font la route la première fois. Avec les femmes bon marché de Serbie ou d'Albanie ou avec les hommes, comme moi qui ne voyais que l'argent à gagner et le soulagement. Je croyais que ces hommes-porcs ne comptaient pas. « Pouf pouf », ni vus ni connus. Même Dieu, il ne me voyait pas avec ces étrangers, je croyais.»*

Les compagnons de voyage, d'où qu'ils viennent sont de nouveaux proches, et les échanges sont empreints des communes règles morales proclamées. Les sédentaires étrangers sont situés en dehors de l'humanité commune, et la dérogation est possible. Il n'y a pas de femmes prostituées pour accompagner les trans migrants ; celles qui se destinent au travail du sexe, originaires des républiques qui bordent la Mer Noire ou des Balkans sont généralement accompagnées jusqu'en Italie par un parent ou ami participant à la transaction.<sup>103</sup>

*« je [Marocain] suis toujours à aller le plus vite possible sur l'autoroute. Les discussions, les ventes, tu ne compresses pas le temps. Si tu veux de bonnes affaires, il faut laisser venir, c'est pas du temps perdu. Moi j'ai la prostate, alors c'est pas gênant d'aller aux toilettes tous les quart d'heure à l'appartement ou chez un vendeur. On en rigole. (...) Il me reste que l'autoroute, là c'est pas possible de s'arrêter comme ça : le fourgon monte facilement à cent vingt en Espagne et cent trente en France ; mais j'ai envie d'uriner, c'est fou comme ça vient vite, alors tu mouillerais tout. (...) j'ai deux bouteilles de lait, c'est mieux que celles d'eau où on voit la couleur. Quand une est pleine, en route, je prends l'autre et je commence à vider la première ; côté du conducteur, quand il n'y a pas de voiture pour me doubler. Le mieux c'est de vider quand tu dois t'arrêter dans les tunnels de la traversée de Barcelone ; voie de gauche et tu vides à la verticale.(...) Vers Lorca, après Murcia, une fois j'avais les deux bouteilles pleines, j'ai dû vider en urgence et c'est une voiture de touristes Italiens qui a tout pris ; la douche. Ils m'ont suivi en klaxonnant plus de dix kilomètres, et puis ils sont rentrés dans une station service. Pour laver la voiture, c'est sûr ; et puis avec la chaleur, ça devait commencer à schlinguer.(...) l'opération c'est trop de temps arrêté, peut-être sept ou dix jours : impossible ; ce serait un mois d'affaires perdues. Et je paie plein pot ; il n'y a pas de sécu dans notre travail.»*

Un médecin du Centre Hospitalier Universitaire de Montpellier disait son désarroi devant le nombre de migrants nomades recourant à ses services pour des maladies hépatiques.

---

<sup>103</sup> Voir A.Tarrius et O.Bernet *Migrants internationaux et nouveaux réseaux criminels* Ed Trabucaire, 2010.

*« Le problème c'est quand la maladie a été diagnostiquée côté espagnol, quand ce n'est pas au Maroc et que les soins ont débuté. Puis le bonhomme a épuisé ses médicaments et au bout d'un mois, en France, il nous arrive aux urgences ; « comment s'appelle ta maladie ? réponse « le foie » ; comment s'appelle ton médicament ? réponse : « une boîte rouge » ou un invraisemblable nom de générique. Quel hôpital ? « celui d'en haut ». Que faire ? téléphoner à tous les services barcelonais susceptibles de l'avoir accueilli ? faire une demande via la sécu et attendre x semaines que le dossier passe éventuellement devant une commission déontologique qui dira s'il peut être transmis ? soigner par des médicaments efficaces mais peut-être incompatibles avec ceux déjà administrés ? au risque d'effets indésirables. Et, de plus, pas de sécu.... La cata. »*

Il y a toujours, dans les appartements d'étapes une pièce aménagée en dortoir de quatre ou six couchages superposés. Pièces pour le repos, parfois pour des soins : des médicaments sont toujours là : aspirines bien sûr, mais aussi, dans une boîte « dormir », des génériques brésiliens, et la sempiternelle injonction à demander à xxx, la jeune fille qui s'occupe des approvisionnements en médicaments sur internet la clef de la boîte des « spécialités ». Toutefois, dès que l'état d'un hôte s'aggrave, il est transporté à l'hôpital. Après un passage, suivant l'opportunité, d'un « docteur égyptien ».

### **Des migrants encore et toujours mobilisés.**

Le capitalisme a ceci de magique, qu'il substitue brusquement à l'insupportable enfermement résidentiel *sédentaire*, à l'exil des populations pauvres, à leur immobilisation près des lieux de production des nations riches et dominatrices, qu'il a si durement imposé à des millions de migrants, le sentiment de liberté et d'autonomie des mêmes populations devenues *mobiles et commerçantes*. Au moment même où les nations restreignent l'immigration, où les politiques d'intégration sont à bout de souffle. En 'sortant de la manche' la transmigration à grande échelle le capitalisme mercantile semble proposer une 'solution' bien en phase d'une part avec les politiques

restrictives des nations, d'autre part avec les stratégies de la globalisation. *The rich gets richer ? the poor gets poorer ?* oui, bien sûr, mais cela est bon pour le commerce : les premiers achèteront les hauts de gamme produits en faibles quantités, mais toujours plus chers, grâce aux innovations, les seconds seront d'autant plus heureux de généraliser leur accès à l'économie marchande du *poor to poor* grâce aux entrées de gamme de moins en moins chères ; les deux auront le même plaisir de l'accès aux consommations de biens nouveaux, produits par des marques prestigieuses<sup>104</sup>. La pyramide des productions s'élargit sur ses bases, les entrées de gamme : les bénéfiques croissent et nécessitent le maintien des têtes de série. Ce capitalisme industriel et marchand se nourrit de l'enrichissement des uns comme de l'appauvrissement des autres : la marchandise est exposée dans les vitrines des premiers, manipulée par les élites ; elle est stockée dans les hangars de la pauvreté des seconds, écoulee dans la logique même du « flux tendu » qui caractérise les parcours des transmigrants. Les uns comme les autres y trouvent intérêt et illusion de liberté. La juxtaposition des deux formes commerciales asymétriques, d'apparence antagonique, mais coexistantes, d'une part de l'officialité, avec la verticalisation et la hiérarchisation de ses surfaces de vente, de ses techniciens, de ses vendeurs, etc et d'autre part de la subterranéité, avec son unique horizontalité, broie l'ancien ordre des nations : frontières, régulations, ordre moral et ses multiples représentants ne peuvent, ne savent, penser à *la fois* les deux processus. La juxtaposition des formes renvoie à une dialectique du *rich to rich*, l'entre riches, et du *poor to poor*, l'entre pauvres, chacun immergé dans l'illusion des mêmes *peer to peer* : ceux-là mêmes que diffusent les grandes entreprises transnationales par des campagnes publicitaires « omni-supports ». La subversion de « l'entre riches » par la croissance de « l'entre pauvres » n'a de sens que dans la gestion local-nationale des entreprises : pour les conglomérats transnationaux, producteurs et premiers diffuseurs des produits phares de ces économies, par ailleurs passés maîtres dans la circulation financière mondiale, il n'y a bien sûr pas contradiction. Les deux

<sup>104</sup> Nikon et Olympus sont, en 2012, les champions de ces stratégies, avec des gammes d'appareils photographiques, évoluant d'innovations en innovations simultanées, de 50 à 3000 euros (prix grande distribution française). Diviser par deux dans le *poor to poor*...

économies contribuent plus sûrement à la quiétude et à l'enrichissement qu'aux antagonismes.

Des chercheurs, des journalistes, qui saisissent quelques aspects du *poor to poor*, surtout dans le domaine de la distribution vestimentaire, font à juste raison l'éloge du savoir circuler des commerçants migrants, *entre nations pauvres*. Les analyses que nous proposons devraient les rendre plus prudents. D'une part macro-économiquement l'ordre national-incompatible des entreprises transnationales n'est guère plus désirable que celui des conservations coloniales pratiqué par les nations. D'autre part nos accompagnements fréquents nous ont révélé à maintes occasions les conditions sanitaires précaires des transmigrants, leurs extrêmes incertitudes dès lors qu'une maladie apparaît, loin des familles, et oubliés dans un « nulle part » juridique de nations qui ne les reconnaissent pas...

Les transmigrants de la pauvreté, à qui je fais part de ces réflexions, lors de nos réunions, me rient au nez :

*« nos pères qui travaillent ici, dans les usines, et ceux qui sont restés là-bas, à la terre, sont des esclaves. Nous, nous sommes libres. Aucun des nôtres n'est jamais seul : les routes sont trop fréquentées et les arrêts possibles trop nombreux. »*

Etonnamment ces propos résonnent comme ceux des Roms, des Gitans, lorsqu'ils parlent des « païos » ou « gagés » attachés à leur sédentarité. Le même sentiment d'une libération par le détachement, factuel ou potentiel, du lieu. Mais dans des contextes d'altérités contrastés, avec confinement ethnique dans un cas, avec apprentissage des cosmopolitismes dans l'autre.

La conscience d'une liberté nouvelle réside moins dans la nouvelle activité de marchandage, dans la transgression des règles, que dans les sociabilités de *la route*, dans les circulations initiatrices de territoires fluides, malléables, et de rapports d'altérité multiples.

## **Sociabilités en étape et en route**

### **Sociabilités locales entre transmigrants, migrants sédentaires<sup>105</sup> et autres voisins.**

#### **Une journée de Karim en Avignon.<sup>106</sup>**

« J'ai été embauché par à coups. Dans mon quartier, les HLM, il y a une majorité de familles maghrébines marocaines et, nous les Algériens avons des parents, depuis toujours en France <sup>107</sup> qui habitent ce vieux quartier du centre d'Avignon. Nous avons bien remarqué, lors de nos visites entre

---

<sup>105</sup> Laurent Mucchielli a récemment créé (février 2012), depuis l'Université de Provence, un Observatoire de la délinquance, du chômage des jeunes et des inégalités de revenus en région PACA. <http://ordcs.mmsch.univ-aix.fr/publications/pages/etudes-travaux-ORDCS.asp>. Saluons cette remarquable initiative : nous conseillons au lecteur sa consultation pour mieux connaître les milieux d'étapes des transmigrants en PACA.

<sup>106</sup> Les récits qui suivent ont été co-écrits par le locuteur et par Alain Tarrus et Lamia Missaoui lors de rencontres communes. Quelques détails trop identificateurs des lieux ou des personnes furent modifiés d'un commun accord.

<sup>107</sup> Karim veut dire 'depuis les années 45- 55'. Ces résidents sont Français, pour la plupart d'entre eux (statut conservé après 1962) et souvent propriétaires de leur maison.

copains, que dans deux maisons des « étrangers de passage » venaient et repartaient sans cesse.(...) Des jeunes sympathiques, des hommes pressés, d'autres inidentifiables et des jeunes d'Avignon, d'autres quartiers. Aïcha y venait tous les jours quelques heures « à l'informatique » disait-elle : quand un docteur 'Egyptien' passait là pour les familles musulmanes, elle prévenait les familles croyantes. Un peu comme une association ouverte. (...) J'ai fait des études de tourisme, bac +2, et je n'ai trouvé aucun travail, ces deux dernières années. Pendant le festival, un mois ; mais ça ne compte pas ; j'essaie, dans la foulée, de trouver des contrats à durée déterminée ; affaire de devenir travailleur saisonnier. Mais c'est impossible.

Quand Aïcha m'a proposé quelques heures, dix de file, à 15 euros, au black, pour l'aider, j'ai été intéressé, une fois par semaine et six cents euros par mois, au début. La première fois que je suis venu, j'ai été surpris par la rénovation intérieure de cette maison : dans le « vieux quartier arabe », comme disent les voisins, ce n'était pas évident. En rez-de-chaussée il comptait quatre pièces dont une de trente mètres carrés ouvrait, par une porte coulissante occupant un mur, sur le garage de l'immeuble voisin : mêmes façades de vieux crépis jaunâtres et de pierres taillées blanches, mêmes portes et fenêtres de bois vermoulu régulièrement repeintes en vert : la ruelle, comme toutes les autres dans ce quartier d'Avignon, semblait sortir d'un « plan façades » hollywoodien pour un film sur la pauvreté au soleil. D'un angle de la grande pièce partait un large escalier de pierre vers six chambres au premier étage alignées de part et d'autre d'un couloir. Sous l'escalier se nichait un w.c., avec douche et lavabo et dans le garage attenant, une grande cuisine-buanderie et un entrepôt. Pour moi, qui venais des hlm, c'était un Palais. Nous savions, dans les cités, que ce quartier était habité par un mélange d'anciens propriétaires Algériens, depuis les années 50, enfin, ils n'étaient pas citoyens d'Algérie, ils buvaient du vin dans un café « politique » que leurs femmes fréquentaient aussi, puis d'Arabes d'un peu partout en Méditerranée ; au contraire des hlm, il y avait peu de jeunes, ou on ne les voyait pas au collège et au lycée : plutôt des filles, comme Aïcha. Quand elle m'a proposé de venir l'aider, je n'ai d'abord pas compris : cette fille, comme les autres de ce quartier, nous avait tant montré qu'elle était différente, que ses « histoires françaises » n'avaient rien à voir avec nos vies d'Arabes...

« Tu verras, m'avait-elle dit, tout change maintenant, oublie nos histoires de fransouzes, vrais ou faux Arabes. On a besoin de toi, et d'autres, pour s'en tirer tous ; toi je t'ai bien remarqué au lycée ; tu ne jouais ni le garçon gâté ni le macho. A l'époque je n'avais aucune raison de te parler plus qu'à d'autres. Surtout que des fils de harkis commençaient à se mélanger avec nous. Mon père m'aurait tuée si j'en avais ramené un. A l'époque on était là-dedans ; on était égarés et maintenant, Karim, on a tourné des tas de pages. Viens travailler et si tu découvres que je t'ai trompé, tu pourras cracher sur les miens et sur la façade de la maison. ». Toutes les filles que j'ai connues par la suite et qui s'occupaient de la santé étaient taillées sur le même modèle : fortes, sûres d'elles, attentives, intelligentes, assez courageuses pour aller partout et parler aux anciens, aux nouveaux, aux pauvres, Français ou Arabes. Je pensais « pas la peine d'aller chercher des blondes, on a des merveilles parmi nous. Mais alors, comment être autre chose qu'un collègue ? là je ne sais toujours pas. Blondes ou brunes, Françaises ou Arabes, je ne savais pas qui elles étaient ; toutes à la fois ! Pour elles c'était pas un problème ; je prenais un sacré coup de vieux. » Et puis j'ai vite appris que dans cette maison lépreuse de cette ruelle où on passe et on s'arrête seulement quand on est un pauvre Arabe, il y avait le monde entier : Polonais, Tchèques, Serbes, Turcs, Albanais, Iraniens, Afghans, Syriens, Géorgiens, Ukrainiens, Africains, Espagnols, Italiens, Egyptiens : oui je les ai tous rencontrés en six mois de travail pendant une après-midi, ou plusieurs nuits, pendant des nuits où on fumait et on buvait autour d'une lampe qui éclairait à peine. Tout y est passé, les marchandises, toute l'électronique, pas les chaussettes et les tee-shirts des Chinois, toutes les villes, avec leurs filles et leurs quartiers dont je notais les noms : là-bas tous ces gens si différents te reconnaissent, paraît-il, parce que, au bout de peu de temps à les fréquenter ici tu devenais différent : « en quoi différent ? » je demandais à Aïcha : « Tu ne t'en rends pas compte mais tu ne regardes pas les gens étrangers de la même façon, ou plutôt, oui, tu les regardes tous de la même façon, tu les vois, et ils sentent que tu les regardes comme un frère » « C'est un peu bla-bla religieux ça, hein, Aïcha ? » Pourtant elle avait raison : quand je suis allé à Gênes pour la première fois, chercher un médicament chinois pour les nerfs, -on pouvait l'avoir par internet en petites quantités, mais pour de gros achats il fallait passer par le port italien- je suis resté dans le vieux

quartier du port deux jours et deux nuits comme si j'y étais né. Je marchais droit, je me sentais proche immédiatement de tous ces gens que j'abordais, surtout des Sénégalais, à la recherche d'un Irakien qui revendait le médicament.... A Skype il m'avait dit, « *si tu me trouves pas au quartier du vieux port, change de métier* » : seule identification... C'était toujours comme cela : ils étaient sûrs de se reconnaître, et ça marchait.(...)

Je suis passé à deux fois par semaine dix heures, de trois heures de l'après-midi à une heure du matin, pour mille trois cents euros net, quand j'ai tenu un ordi et les téléphones portables pour les filles. Elles venaient d'Espagne et avaient passé deux ou trois mois vers Béziers et Montpellier, restaient quelques mois sur les routes d'Arles, Nîmes et Avignon, avant de remonter vers l'Allemagne. Elles ne venaient jamais au local, mais envoyaient un parent ou ami qui les accompagnait.

Bon, les filles, il faut que je précise : celles qui restent de quatre à six mois sont accompagnées de parent(e)s ou d'ami(e)s, qui s'installent dans les villages proches de leur lieu de travail. Ces personnes louent l'appartement où réside la jeune prostituée, généralement originaire des Balkans ou du Caucase, et passée quelques années par l'Espagne où elle obtient ses droits de circulation en Europe. Les Géorgiens, les Ukrainiens ou les Serbes et autres Bulgares qui les recrutent travaillent dans les clubs prostitutionnels espagnols et y livrent aux Marocains de passage, des produits électroniques passés par les Afghans ou les Iraniens. La boucle est bouclée : elles sont « hébergées » en France par ces Marocains rencontrés lors des livraisons : c'est bien clair qu'il ne s'agit pas de filles en fuite, les « gardes » caucasiens qui les recommandent aux Marocains ne le font que pour les plus obéissantes ; de toutes façons les routes où elles travaillent, ici, sont sillonnées par des proxénètes des Balkans ou du Caucase. Attention, quand je dis « hébergées » : elles ne se montrent jamais ici, mais on gère leurs rendez-vous : dans une pièce spécialisée, au premier étage, de trois heures de l'après-midi à trois heures du matin on est cinq sur des ordis, à passer des logiciels avec leurs photos, alimenter les localisations gps, répondre aux portables pour des rendez-vous et prévenir les filles ; c'est le travail qui paie le plus. Je suis maintenant, depuis peu, à trois fois dix heures semaine pour 2000 euros par mois. Je complète avec deux fois quatre heures pour des

veilles « médicaments génériques » et autres marchandises pour cinq cent euros de plus par mois. Je vais passer le boulot à un ou deux copains des HLM, et aller aux tournées : je connais les principaux relais des reventes aux quatre coins de l'Europe à force de les contacter par Skype et Google. Tous ceux qui passent aux ordis prennent la route au bout de six à huit mois. J'ai été plus long parce que je devais passer le permis ; bientôt donc, je vais faire deux ou trois accompagnements, avec un Marocain, vers l'Espagne, un Turc, vers la Belgique et l'Allemagne, ou un Albanais, vers l'Italie et les Balkans, et je me lancerai. C'est une formation plus rapide et plus payante que celles de l'IUT. J'ai un gros avantage sur les commerçants qui viennent d'Afrique, du Moyen-Orient, ou d'ailleurs hors de la Communauté Européenne : étant Français, j'ai une possibilité illimitée de circuler, et, moi, je parle l'arabe, qu'on m'a fait cacher pendant mes études et qui maintenant est une clef.

Par contre les docteurs musulmans, qui sont accueillis dans la grande salle, plus une pièce pour des observations plus discrètes, reçoivent les familles sur place ; c'est un honneur pour le proprio. Les clientèles sont devenues importantes, chaque consultation dure une heure pour un maxi de dix personnes de la même famille. De sept heures le matin à dix heures du soir, avec une pause entre une heure et trois heures. Quatre vingt euros la consultation collective. Ça fait environ mille euros par jour pour le toubib ; il reste six jours ou sept, paie mille euros pour le loyer, trois mille pour les assistantes. Il lui reste deux ou trois mille euros que tu peux multiplier par quatre pour avoir le gain mensuel. Ils sont en « flux tendus » : il n'y en a pas assez. Les « assistantes », comme Aïcha, ont un travail dingue : organiser les rendez-vous, prévenir les familles, assurer le suivi des soins en commandant les médicaments sur internet et en visitant les familles ; tu en parleras à Aïcha. Elles sont quatre ici et nous passent des heures ; elles embauchent des copines parfois.

En tout sur Avignon nous sommes une quarantaine de jeunes, moitié filles moitié garçons à travailler en permanence ; nous formons au fur et à mesure ceux qui nous remplaceront quand on passera aux circulations ; alors tu vois, sur une année, ça ca chercher plus de cent jeunes casés. Je compte dans ce total ceux qui bossent avec les commerçants, généralement de la famille ; souvent du Maroc ou, avec les Turcs, d'Allemagne ou de Belgique.

Parfois c'est une fourmilière ici ; pour les femmes nous avons notre pièce avec six ordi : elles paient chacune mille euros semaines pour l'ordi, qu'il faut souvent renouveler, à cause des repérages IP, pour le « téléphone portable-jetable », même problème, les gps, nos salaires. Elles ne travaillent plus pour les maquereaux des clubs espagnols, mais pour notre maison, les macs qui les protègent sur la route, et il y a souvent de la baston, et pour la famille qui les suit. (...) Je ne sais pas si elles continuent le trafic de coke, comme dans leurs anciens clubs, et si je le savais je ne te le dirais pas : ici il ne passe jamais de drogue. Ici, elles ne viennent pas mais sont connues par tous les commerçants [transmigrants] qui passent ; les photos et les cartes que nous avons les renseignent et souvent ils négocient une passe par notre intermédiaire. Mais ça nous embête ; d'abord pour la discrétion de la maison, le tapin ça va pas avec le docteur musulman, ensuite parce que c'est parfois tendu ; la dernière c'est un Kurde iranien qui parle bien le français et qui me demande de lui arranger un rendez-vous ; elle répond, et ça s'affiche plein écran d'ordi « ét ce ki pu le mola ? » ; je te dis pas la suite.

Retiens bien : la plupart des commerçants qui se croisent ici sont des diplômés dans leur pays ; les docteurs bien sûr, mais aussi des ingénieurs, des vrais commerciaux qui n'ont aucun espoir de travailler chez eux, ou pour une misère, Alors ils connaissent l'informatique, ils parlent l'anglais, et d'ailleurs même les paysans avec leur « broken » le baragouinent ; et quelques uns parlent le français comme il est écrit dans les livres, comme on ne sait plus le faire au lycée. Avec ceux-là, toi et ta collègue n'aurez pas à réécrire l'entretien.

### **Aïcha, Fatiha, assistantes médicales multitâches.**

Les deux jeunes femmes travaillent en Avignon, dans la même maison que Mehdi. Aïcha est une « historique » à plein temps sur place depuis trois années. Fatiha, Française née au Maroc, réside avec sa famille dans les HLM : elle circule très souvent entre les appartements d'étape des transmigrants à Beaucaire, Arles et Nîmes, pour organiser l'accueil des « docteurs

égyptiens » et pour distribuer des médicaments. Elle a été recrutée par Aïcha cinq mois avant notre rencontre.

*« La nécessité d'organiser les passages des « docteurs égyptiens » est apparue il y a trois ans, à Arles et à Nîmes [Aïcha] . Les premiers qui sont arrivés accompagnaient des Irakiens Kurdes, des Afghans, ou des Turcs qui passaient par l'Albanie et l'Italie, plutôt des Arabes de la région d'Adana. C'étaient des vrais médecins formés à Damas, à Beyrouth et pour certains à Sofia, en Bulgarie. Ils essayaient de trouver un travail dans les hôpitaux : ils savaient que s'ils étaient embauchés c'était pour un travail déqualifié mais ils espéraient passer des concours et, en quelques années, devenir de vrais docteurs des hôpitaux. Mais ce n'était pas aussi simple : travail de nuit, dans un milieu hostile : ils représentaient la dégringolade des statuts de soignants français, comme cela avait été le cas chez les ouvriers trente ans avant, ils parlaient peu la langue, et étaient surchargés de gardes de nuit, etc (...) alors certains ont demandé aux associations proches des mosquées si elles désiraient des « soins musulmans » et surtout des visites sans dénudation des femmes. Comme ils travaillaient à l'hôpital de Marseille, tous les responsables religieux ont eu confiance ; mais ils exerçaient dans les villes en dehors de Marseille, par prudence. C'est à Nîmes et Arles qu'ils ont commencé. Et puis ils ont été rapidement appelés partout ; alors ils ont rejoint les appartements qui servent aux Marocains du commerce en fourgons [les transmigrants] à Nîmes, Arles, Beaucaire et Avignon. (...) alors il a été clair que ce triangle de villes était le centre, la plaque tournante de tous ceux qui prennent la route, docteurs, commerçants ou femmes ; au début on comptait chaque année le passage d'une centaine de docteurs ; aujourd'hui, avec ceux qui vont en Espagne et ceux qui remontent vers l'Allemagne, ou en descendent, c'est plusieurs milliers de docteurs qu'on croise ; pour la région de Toulon à Montélimar, Montpellier et Béziers, il faut compter environ deux mille passages avec arrêt pour consulter, de deux jours à une semaine.. (...) mélangés avec ceux du commerce seulement à Nîmes, Beaucaire, Arles et Avignon, puis dans les locaux des associations, ou des mosquées, ou chez des particuliers, qui gagnent un peu d'argent. En tout je compte 27 lieux pour les consultations collectives ; Fatiha, elle, qui livre des médicaments dans quelques unes dit qu'il y en a plus de quarante dans la*

même zone.(...) quand ils s'arrêtent dans les appartements ou les maisons des Marocains, c'est souvent qu'ils s'entendent avec des commerçants pour faire la route avec eux.

[Fatiha] « Quand on en parle comme ça, surtout des diagnostics avec les pouls, on pense à des guérisseurs ou à des charlatans. Pas du tout, ils ont des formations réputées (...) et tous disent combien il est difficile d'entrer en médecine à Damas ; il faut être les meilleures mentions au bac. (...) Alors, ce qui frappe le plus, c'est de les voir comme des guérisseurs et de constater qu'ils utilisent les médicaments les plus récents, qui ne se vendent pas encore en France.

« ça fait partie de notre travail de chercher sur internet les médicaments qu'ils demandent. Ils lisent tous, en anglais, les revues spécialisées américaines et canadiennes et ils connaissent les médicaments les plus récents, qu'on n'aura en France que dans quatre ou cinq ans. (...) Ils nous ont appris aussi à communiquer par Internet avec des docteurs des grands labos, pour la compatibilité entre médicaments, pour les variantes d'une molécule mieux adaptée à tel ou tel cas, et quand ils sont partis nous questionnons chaque fois qu'il peut y avoir un effet indésirable. (...) alors vous comprenez qu'il y a des filles au local, pour organiser les passages, d'autres aux commandes de médicaments et autres questions par informatique, d'autres aux distributions et au suivi à domicile des clients. Dans le triangle d'Arles, Nîmes et Avignon, dans la vingtaine d'appartements concernés, on compte plus de quarante filles aux ordi, autant aux distributions de médicaments et aux suivis, et une vingtaine, une par appartement, à l'organisation, comme Aïcha.

[Aïcha] « on est débordées parce que il y a de plus en plus de clients qui ne voient pas les docteurs et qui veulent les mêmes médicaments que des voisins, parce que, aussi, il faut aller en chercher à Gênes ou à Barcelone où ils arrivent en quantité.(...) Alors, voilà ce qu'on a décidé : certaines parmi nous s'installent en solo et se consacrent aux commandes et redistributions de médicaments. Nous les assurons de notre clientèle, mais nous leur envoyons tous ceux qui veulent les médicaments sans passer par les docteurs. (...) c'est à Nîmes, dans les environs, qu'une de ces filles installée comme

*commerciale, a commencé à livrer des toubibs français à la recherche de produits américains récents. (...) si ça continue, c'est les demeurés qui iront chez le pharmacien. D'autant plus qu'aux ordis, ils cherchent des génériques et en trouvent à quart de prix.*

*« Les copines travaillent de six à huit heures par jour, y compris le samedi, et parfois le dimanche pour les responsables de l'organisation ; c'est bien payé, directement par les docteurs (...) celui qui ne paie pas ne revient pas ici, ni dans la zone. Parmi nous certaines travaillent moins et profitent de leur expérience pour faire des études genre infirmières ou commerciales médicales. (...) Mais ce n'est pas comme les garçons, nous ne prenons pas la route. »*

### **Les incertitudes de Daniel.**

Ce prénom, c'est celui que j'ai pris à mon départ de Ribnita, en Moldavie, ou plutôt en Transnistrie. Ingénieur de l'école supérieure de marine commerciale d'Odessa, en Ukraine, je n'ai trouvé que des embarquements en qualité de marin de base : à Odessa il faut être Grec ou Juif pour trouver un bon travail embarqué, surtout pas Russe, comme le sont majoritairement les Transnistriens. Alors quand, dans la famille, on a commencé à dire que ma cousine Irina, fille du frère de mon père, allait partir pour l'Espagne, je lui ai immédiatement dit que je désirais l'accompagner. Elle m'a répondu que ce serait bien pour elle que je l'accompagne. Je parlais le russe, l'anglais et le français couramment et la côte méditerranéenne espagnole, où elle se rendait, hébergeait de nombreux ports. Toutefois je trouvais bizarre qu'elle soit accompagnée, le temps du voyage, par un Ukrainien de Kretch, en face de Krasnodar en Russie, près de la mer d'Azov. Il ressemblait plus à un Abkhaze, c'est-à-dire un Géorgien, qu'à un Ukrainien. Des gens de sale réputation. Je suis allé directement à Barcelone où je l'ai attendue deux semaines : elle faisait une escale en Italie, avec le Géorgien.(...) je suis allé un soir dans un de ces « clubs » qui l'embauchaient et j'ai vu ce que je pressentais : il n'y avait de place, pour les femmes, que dans la prostitution ; celles derrière la

bar ou au service de salle, cumulaient avec les passes. Il n'y avait que les balayeurs et nettoyeurs de wc qui semblaient épargnés : on n'avait pas fait venir Irina, belle fille de dix-neuf ans, d'Ukraine pour nettoyer les wc d'un club espagnol. (...) quand elle est arrivée, un lundi, elle était déjà différente : maquillage et habits nouveaux en faisaient mieux qu'une belle fille ; elle m'a immédiatement pris à part : *«Iouri, j'ai croisé des filles qui revenaient d'Espagne : c'est très bien que tu sois venu, je dormirai là où on louera un appartement, en dehors du club. Et même il faudrait dire à la cousine Katia, qui voulait venir, de nous rejoindre. Celles pour qui ça se passe le mieux sont accompagnées d'amis et de parents. » « Mais les papiers ? » « C'est déjà en cours, pour Katia et pour toi ; ne t'en fais pas tous les deux vous ne mettrez pas un pied dans les clubs où je travaillerai. Je paierai la location de l'appartement, et vous trouverez un travail ; j'ai déjà des pistes : si je vais au club dont on m'a parlé, on prendra la place d'une famille, comme la nôtre, qui part. »* Et voilà. Tout s'est passé comme Irina l'a prévu.

Elle a commencé dans un club près de la frontière française, à Figueras, et nous avons habité dans une vieille maison, très propre, d'un tout petit village à quinze kilomètres de là. Une fille Serbe, qui vivait là avec des parents, venait de partir. (...) A l'arrivée, Irina a reçu une avance de cinq mille euros et, quatre semaines après quatre mille euros pour son travail sur la route de Rosas (...). Au bout de trois mois, elle a travaillé dans le club pour quatre mille euros moins des charges de mille cinq cents euros. Comme nous avons le même nom, elle a déclaré que j'étais son mari : il y avait là beaucoup d'avantages pour elle, une sécurité au village, et pour moi, la couverture santé.(...) elle a eu les papiers au bout des trois premiers mois ; Katia et moi avons attendu trois mois de plus. (...) en prenant la place des Serbes, nous avons hérité de leurs boulots. Katia visite le matin des personnes très âgées, il y en a tellement dans ces villages : toilettes, médicaments, accompagnements sur la place quand il fait soleil ; au bout de deux semaines Irina connaissait déjà beaucoup de phrases en catalan ; il faut dire que, en Transnistrie, nous parlions le russe et aussi le roumain, qui ressemble au catalan.(...) pour moi, ça a été aussi rapide : au rez de chaussée de notre maison, sur la place, il y avait un restaurant avec une large terrasse. Les propriétaires, un couple de catalans assez âgés, m'attendaient : ouverture le

matin, derniers nettoyages et mise en place des couverts ; la cuisine commençait à une heure, avec les propriétaires aux fourneaux. Une femme du village arrivait et nous étions deux serveurs.(...) pour me payer, ils nous offraient le loyer du grand appartement, avec l'eau et l'électricité ; quand ils me demandaient de rester le samedi soir et le dimanche ils me donnaient cent euros. (...) c'était bien, c'est comme si on était né au village. Les gens savaient ce que faisait Irina, mais ils faisaient tous comme s'ils l'ignoraient. Ce qui les gênait le plus, c'était notre mensonge sur notre mariage, Irina et moi ; aussi quand ils ont su qu'on était frère et sœur, ça a été une vraie joie ; à Ribnita nous aurions aussitôt vu arriver la police ; ici, les gens nous ont bien compris et ont gardé le silence. Seul le maire, « al batlle », faisait semblant de croire à notre mariage. (...)

Après trois ans et demi dans le même club, Irina a eu des propositions pour descendre vers le sud espagnol ou pour partir vers l'Allemagne remplacer une fille connue pendant sa première année de travail. Il restait une année à rester ici ou à traverser la France ; ce qui a été conseillé par un Marocain qui s'arrête régulièrement dans un club près de la frontière pour charger des produits passés par des Azéris et des Géorgiens et arrivés au petit port de La Selva : de la bonne électronique passée par les Emirats, des très bas de gamme venus de Chine, en petite quantité -ça ne se vend pas, c'est inconnu- ; cela quand le Marocain remonte en Europe ; des fringues turques et chinoises ou pakistanaises quand le Marocain descend. Sa maison, là où il fait étape et stocke, échange, est à Arles. Il a tout le matériel dans cette maison pour gérer la prostitution sur les routes, informatique, téléphones....Et c'est souvent qu'une fille accompagnée de parents ou d'amis passe. Alors, ce Marocain, ou d'autres, c'est eux qui tiennent les étapes avec des logements de l'époque où ils travaillaient en France, te dit l'emplacement de ta parente qui tapine, t'indique les jobs que faisaient tous les accompagnateurs. Chaque Marocain qui case la famille perçoit un loyer pour chaque activité qu'il permet.(...)

Pour nous, qui étions trois, Irina a trouvé une place à un carrefour de la grande route qui va de Fos à Arles. Pour la « centrale » des rendez-vous, c'était dans une maison d'Avignon ; pour habiter, Beaucaire où, avec Katia, nous avons vite trouvé des boulots d'entretien, et dans l'agriculture, les

chevaux comme chez nous en Moldavie russe, et dans les installations du fleuve. Assez facile, nous avons les papiers espagnols qui nous permettaient de circuler en Europe. Le projet est de rester six mois de plus, s'ils sont d'accord sur la route, mais là où travaille Irina ce sont des Ukrainiens qui passent, autant dire des amis, et de reprendre un tout petit resto qui vient de fermer ; avec l'argent d'Irina, on ne demande que de tous petits revenus, alors ça peut marcher. Katia se débrouille bien en cuisine. Il faudra faire attention à ne pas laisser venir les ivrognes et les putes(...). C'est comme chez les Catalans, les voisins doivent nous apprécier(...) La prochaine étape sera plus simple, en Allemagne ; ce sera une grande ville, Irina aura un travail déclaré dans un eros center et nous, nous travaillerons avec d'autres Ukrainiens ou Russes, qui sont nombreux. On ne « coulera » pas autant d'argent qu'en France, où il faut acheter beaucoup de gens pour rester discrets. L'inconvénient pour l'Allemagne, c'est que tu as tous les collègues qui arrivent par l' Est qui ont une sorte de priorité ; mais ce qui les intéresse chez nous, c'est qu'en circulant par le sud, par la Méditerranée, on est associés avec des gars du Moyen-Orient qui ne remonteront jamais. Alors on fait le lien entre les uns et les autres.

### **Azzedine : séparer le bon grain de l'ivraie.**

A Nîmes, je dors dans notre appartement<sup>108</sup>, je me lève vers six heures, moment de départ des fourgons, et je me couche aux dernières arrivées vers onze heures du soir ; le temps de manger tous ensemble, et au lit.

Tu veux savoir ce que je fais ? toujours plus, toujours en désordre ; (...) bon il y a les dedans et les dehors. Dedans, deux femmes viennent le

---

<sup>108</sup> Azzedine a vingt-six ans. Cadet d'une fratrie de sept enfants, il vit entre Nîmes et Fès, ville où la famille s'est réinstallée en 2008 ; le père, Mohamed, a pris sa retraite cette année là et se consacre depuis à plein temps à la transmigration commerciale, par l'Espagne, la France et la Belgique. Il a gardé la location de l'appartement familial à Nîmes : « parce que c'est au centre de tous les passages, comme Avignon ». Azzedine et son frère Mourad, trente ans, assurent la gestion de l'appartement nîmois désormais devenu accueil.

matin, pour la vaisselle de la veille, la propreté, le linge et la préparation des repas : un chaud à midi, un froid le soir. Et puis c'est difficile, tout change selon les arrivées et les livraisons. Il faut dire qu'on ne fait pas les rendez-vous des femmes de la route, c'est Beaucaire, Arles ou Avignon qui s'en occupent. Par ici et tout autour d'Arles, les maquereaux Ukrainiens et Géorgiens sont trop mal vus. (...) Par contre les docteurs et les médicaments c'est surtout nous et Avignon. Alors là tu connais puisque tu as parlé à Aïcha et Fatiha ; ce que nous avons en plus c'est beaucoup de clients qui sont pas Arabes, qui ne passent pas par les docteurs Egyptiens ; ce sont des clients docteurs français qui nous passent des commandes délicates aux USA et au Canada.(...) En clair les toubibs d'ici, des HLM, s'en vont à cause de nous, les gens font plus confiance aux docteurs égyptiens qu'aux charlatans des cités en blouse blanche ; et les toubibs qui sont pas d'ici, mais des beaux quartiers, spécialistes et compagnie, sont nos clients. Ils veulent tel nouveau médicament qui n'a pas encore de générique. C'est très difficile parce qu'il faut être sûr des labos, mais attention : pour eux on ne cherche pas les meilleurs prix, brésiliens ou indiens. (...) Alors la fille qui cherche ouvre Merx-Canada : il y en a un paquet, des faux et le vrai ; alors va savoir ? une seule méthode : tchatcher avec les docteurs du site ; les faux n'en ont pas ; repérer bien les liens : si tu vois apparaître .php ou .ru ou ... tu te tires, c'est des voyous. Nous avons six filles et toute une pièce pour le médical. (...) Moi, ce qui m'intéresse, c'est les marchandises. Aux ordi ou à Skype -et notre adresse est connue en bien dans toute l'Europe-, on essaie de faire venir tous ceux qui ont du matos de bonnes marques sous garanties internationales. Alors, ce matos on le monte là, dans ces deux pièces, la troisième c'est pour roupiller : six places en superposé ; la dernière c'est pour moi ou la famille. (...) Bon, je t'ai dit du bon matos connu, des marques et pas d'occasions. Tu comprends, passé direct, sans taxes et frais commerciaux, les prix sont très bas, moins de la moitié, alors les imitations ou les sous-sous marques chinoises, pakistanaïses ou serbes, ça vaut pas le coup : les clients connaissent tout, quand ils voient un Olympus à trente euros, ils savent que c'est un ceci ou cela, que l'optique est Zuiko x 4, qu'il y a l'anti-tremblements, etc alors si tu mets en face un chintok de plastoc à vingt cinq euros ils te demandent pour qui tu les prends : ou bien des marques chinoises qui passent la rampe, comme Acer, mais alors leur

commercialisation, c'est les mêmes chemins que Samsung, le coréen, c'est-à-dire les grands financiers, pas les contrefaçons et les tissus, et puis, c'est passé par Taiwan, alors tu retrouves vite Hong Kong là-dessous, c'est pas du chinois de chez chinois ; les gens, les clients, jeunes ou vieux, Français ou Arabes, connaissent les marques et les nouveautés à premier prix ; ils voient la pub et ils divisent le prix par plus de deux, et ils ont la valeur « tombé du camion ». Et les toubibs qui nous demandent de trouver de nouveaux médicaments nous passent aussi des commandes pour des appareils très haut de gamme : là c'est très difficile parce qu'il faut trouver un passeur, etc.. Alors ici, on débarque toujours les bons produits, et je contrôle tout, et d'autres prennent ce qui leur convient. C'est moi qui arrange tout ça : et c'est du boulot, oh oui. Comme ils disent, je « sépare le bon grain de l'ivraie » : bons produits et bons commerçants.(...) C'est moi qui montre ma figure, sur Skype, pour demander à un Italien, un Hollandais ou un Bulgare la garantie d'honnêteté du gars qui a fait la route et débarque ça : devant l'écran « tu me reconnais ? -Oui bien sûr ! il répond le Hollandais, -Et lui ? je dis en rapprochant sa tête de l'écran -Il est passé il y a trois jours, je lui ai pris xxx et refilé yyy ; -bon, ça va, merci, je dis. » Et alors je prends ou j'échange, prix Fnac moins soixante ou soixante-cinq pour cent. Mais s'il répond : « jamais vu, qui c'est ? » alors là je laisse le gars qui veut me fourguer sa marchandise s'expliquer « oui, mais c'était pas toi, c'était un gars comme-ci comme ça » et alors si l'autre répond « tu me prends pour une pipe », je le remercie et je vide le gars et sa marchandise. Et quand des nouveaux de la route, surtout de l'Est, arrivent avec leur fourbi, les copains qui travaillent ici, nous sommes sept pour le commerce, rappliquent, ceux des ordis, celui du parking et l'un ou l'autre des convoyeurs 'de proximité'. On n'a jamais eu de problème. (...) oui, j'ai dit « les convoyeurs de proximité » : c'est ceux qui livrent la marchandise, avec les fourgons, aux commerces qui marchent avec nous, depuis ici jusqu'à Barcelone. C'est fini l'époque des gars qui faisaient mille kilomètres en livrant tous les cinquante kilomètres, maintenant, dans le triangle<sup>109</sup> on concentre tout puis on livre la moitié de la France, de Toulon à Vienne et à Toulouse ; il y a des régions où on est inconnus, Bordeaux, Nantes, etc... ils sont pas sur la route, quoi.(...) sur Nîmes, en tout, il y a cent quarante à cent soixante jeunes qui bossent

<sup>109</sup> Nîmes, Avignon, Arles, Beaucaire,

avec nous. Et ça roule beaucoup ; dans l'année ça fait facilement deux cents ; ceux qui partent ont appris à se démerder ici. Et ils ont le mot de passe à Amsterdam, Bruxelles, Prague, Milan, Tetovo ou ailleurs : « salut, j'ai travaillé pour Azzedine, à Nîmes », aussitôt, liaison google ou skype, et, après quelques mots amicaux entre nous, « tu as besoin de quoi ? » et c'est parti pour le jeune.

Nous, les étapes du triangle, on s'adresse qu'à des centres aussi importants, c'est à dire deux autres en France, près de Lille et de Strasbourg, idem à l'étranger. (...) Nous sommes tous situés en dehors des grandes villes, ça c'est le vieux système, et maintenant des triangles ou des carrés de petites villes avec des côtés de quatre-vingt kilomètres. Eh oui, ça bouge vite, Perpi- Montpellier-Toulon, c'est l'ancien temps ça. Maintenant, on est comme les aéroports : les plus grands sont à cent kilomètres des villes.(...) Je te ferai pas ton travail, mais je te dis, devenir moderne, c'est faire tous les produits, sauf les criminels, de bonnes marques, aux plus bas prix, livrés et diffusés dans des triangles à la cambrousse, chez nous, quoi, par des gars de la route de plus en plus différents. Si tu as saisi ça, tu as tout compris.(...) et avec l'informatique nous couvrons un beau morceau du monde : Afrique noire et arabe, Europe, bien sûr, Golfe et Iran, Turquie, Afghanistan et Pakistan, Russie et Caucase : ça c'est les endroits qu'on contacte directement, et si on regarde la provenance des produits, le monde entier sauf la Chine, le Vietnam, l'Inde, parce qu'on fait pas les vêtements, les jouets, les contrefaçons et les merdes électroniques.

Les voisins ? tout l'immeuble est client des docteurs égyptiens. Trois hommes dans l'immeuble et une douzaine dans le quartier ont travaillé avec mon père dans les services de nettoyage ; mon aîné a vendu des légumes sur les marchés et nous avons tous, frères et sœurs, fait l'école et le collège avec les jeunes du quartier et de la ville. On est d'ici, et on a réussi, comme chez nous, à Fès.(...) tous, mes frères et mes sœurs, viennent ici quelques jours ou quelques semaines ; ils amènent des amis du bled qui

cherchent s'il y a pas une « miss visa<sup>110</sup> » pou les installer par là. (...) alors, tu vois nous sommes le carrefour des marchandises, de la santé, des unions ;

(...) par rapport aux politiques du coin ? d'abord y en a pas ici, dans les cités ; ensuite ils y comprennent rien ; à chaque élection ils nous passent des papiers pour devenir plombiers ou pâtissiers. (...) alors leurs « services sociaux » ? utiles quand tu connais tes droits ; quelques éducateurs et des assistantes voient bien que devant certains immeubles il y a beaucoup de fourgons ; et alors ? Tu as bien compris que nous avons besoin de tranquillité pour nos jobs. Alors tout se passe bien. A Marseille, il faudrait s'entre-tuer avec les milliers de prétendants caïds. Laissons-leur la dope et les trottoirs.

**Un voisin : « ils vont, ils viennent, comme s'ils habitaient en centre ville ».**

Ali habite depuis une plus de vingt ans un grand logement dans un groupe d'HLM à l'ouest d'Arles : il a déménagé à deux reprises dans le même immeuble, au fur et à mesure des naissances. Trois adolescents, nés en France, à partir de 1996, quand leur mère a été autorisée à le rejoindre depuis Oran, sont scolarisés au collège voisin. Employé comme maçon dans une entreprise de B.T.P., son salaire ne dépasse pas le smic ; Yasmina, la mère, fait des ménages quelques heures par semaine, non déclarée, et s'occupe des repas dans un appartement semblable à celui d'Azzedine, loué aussi par les fils d'un Marocain passé au commerce transfrontalier. C'est là que nous l'avons rencontrée : dès que nous lui avons dit notre désir de parler avec des familles de résidents elle nous a invités à partager un repas avec sa famille. Nous avons par ailleurs rencontré trois autres familles arlésiennes sans liens avec celle d'Ali, dont une famille de Gitans. Toutes résident dans le groupe de logements sociaux ou tout près. Les échanges,

---

<sup>110</sup> Voir la belle thèse de Fatiha Madjoubi sur les médiations frontalières par les « miss visa » (Toulouse le Mirail 2012), jeunes femmes bénéficiant d'une identité française et marocaine ou algérienne, et déplaçant, pour les prétendants maghrébins qui désirent émigrer, les stratégies de passage frontal de la frontière par celles de l'alliance matrimoniale et du regroupement familial.

qui ont chaque fois duré de deux à trois heures, furent très convergents : nous rapporterons donc des propos tenus par Ali, Yasmina, et leur fils aîné Ahmed et quelques variantes apportées par la famille de Gitans.

*Il y a beaucoup de gens au moment du passage d'un docteur, et il nous est arrivé d'accueillir une famille qui attend son tour. C'est des gens du quartier, on se connaît et c'est un bon moment que nous passons. Dans l'immeuble d'autres familles font salle d'attente. Et dans notre quartier, il y a d'autres « salles d'attente » d'amis de la ville ou des villages autour.(...) C'est mieux qu'au marché ou tu vois la mère seule, parfois avec le père s'il est au chômage. Là ils viennent tous, parents, enfants, petits enfants, c'est la visite collective que proposent les docteurs, sauf s'il y a une demande. Ils y restent à peu près une heure, quatre-vingt euros, quel que soit le nombre. Pour les filles, il y a pas de problème, il regarde que les pouls : une demi-heure pour la santé de tous, la visite collective, et une demi-heure pour du privé dans une petite pièce.(...) Tout le monde est content ; même ceux qui continuent à voir leur docteur français. Mais là ça parle, alors les docteurs français ils en prennent pour leur grade. (...) Les filles qui les aident sont du quartier, elles sont plus considérées que les assistantes sociales qu'on voit que pour des dossiers par-ci par-là. (...) Les fourgons, en bas, c'est ni plus ni moins comme avant, depuis vingt ans quand les Marocains sont arrivés. Et ceux qui arrivent de très loin ont des grosses valises ou des sacs ; ils sont en bus. Alors, au total, il y a peut-être moins de fourgons que dans les années quatre-vingt dix. Pour les têtes, va faire la différence entre un Afghan et moi ! les Turcs, eux, on est habitués à les voir aux travaux saisonniers. De toute façon il n'y a pas un flic municipal qui pourra imaginer qu'il y a cinq cents clefs d'ordinateurs et vingt lecteurs de cd dans une valise d'Arabe à Arles.*

*Il n'y a jamais d'histoires avec ceux qui passent ; c'est que des hommes qui restent un jour ou deux ; ils savent où ils vont. (...) Des fois il faut en loger, alors c'est trente euros le repas du soir, la chambre et le petit déjeuner. Ceux qui en prennent en redemandent : c'est des amis garantis, quand ils t'ont raconté l'Italie, et tout le reste.(...) Nous on a raté ça, on a travaillé, travaillé, joué les Français : rester dans l'appartement bien propre, regarder la télévision, croire que les enfants allaient devenir les ingénieurs*

*et les docteurs, et les voir tous, au bout, vivre comme des pauvres, des ratés, sans travail, pleins de rêves et vite, très vite pleins de haine.(...) Les Français c'est comme une marre et nous les bouteilles pas bouchées qu'on y jette, on fait des vagues à l'arrivée et puis on commence à se remplir, ah oui, de l'eau-de-France, et puis quand on est trop pleins, gloup, on disparaît au fond : les Français nous ont bouffé. La marre n'a pas bougé, et au fond il nous reste encore à disparaître dans la vase. A qui on dira que c'est ça le bilan de nos vies ?(...) des jeunes commencent à partir avec ceux qui passent dans l'appartement. Mon aîné veut y aller ; mais pas encore, il n'a que seize ans ; il dit qu'il a deux têtes, celle « pleine de beaux rêves » des discussions avec des Kurdes et des Irakiens que nous avons logé. Et l'autre pleine des cauchemars, des calculs de la démerde après l'école, s'il reste ici. Alors, nous, avec Yasmina on se dit qu'on ne va pas encore nous tromper plus que les Français l'ont fait, et qu'il partira peu à peu, d'abord ici avec Mourad [le responsable de l'appartement-étape] qui ne peut pas nous tromper, c'est pas possible qu'ils racontent tous des mensonges, on les voit là, Mourad toujours, les autres un soir ou deux. (...) pour eux c'est ça ou mourir de haine.*

La famille Gitane, qui habitait près du pont d'Arles à Nîmes connaissait Mourad et était « en affaires » avec lui.

*Nous avons été toujours bien avec les Arabes ; ici ils sont pas comme ceux de Marseille et de l'Etang de Berre ; c'est sûrement parce que les Pieds-Noirs qui se sont installés ici ont fait un gros boulot d'associations pour dire qu'il fallait la paix entre rapatriés, Arabes ou non, et immigrés qui ont suivi. Et aussi avec des espèces de harkis, mais pas tout à fait, du Bachaga Boualem, qui avait une très grande ferme. Il y aurait plein de choses à raconter, des choses bien. (...) Nous, comme partout ailleurs, on est en dehors de ça, mais on a vite travaillé avec ceux qui allaient dans la Crau, comme ouvriers agricoles : ils nous revendaient des légumes et des fruits. Et Manel, mon père, revendait ça sur les marchés. Nous avons toujours fait les marchés, fruits, légumes, lapins et poules vivants, oiseaux -des chardonnerets élevés comme à Barcelone- ; des fois nous avons revendu des meubles bien rafistolés.(...) C'est depuis trois ans que le Mourad nous appelle régulièrement pour nous proposer à de bons prix des produits neufs ; nous prenons les lecteurs de cd, les clefs usb sous plastique et des choses comme*

*ça. (...) On les met pas sur des marchés ; c'est tout emballé, impeccable ; on les revend à des commerçants installés, au noir, à moitié prix de Darty et on fait un bon bénéf. (...) c'est toujours réglo ; juste on doit pas dire d'où ça vient, mais quand ils en ont acheté un les revendeurs en redemandent. Ça fait une chaîne du noir. (...) Maintenant on est intéressés par autre chose : mon fils aîné, que j'ai eu avec une française bien blanche et qui ne ressemble pas à un Gitan, s'est mis avec une Arabe gentille et intelligente. (...) ils ont beaucoup parlé avec des Turcs et des Syriens que nous envoie Mourad pour habiter dans la chambre du jardin. Alors voilà : cette année ils ouvrent un comptoir sur les marchés du coin, à côté de moi, pour faire Agence de Voyages. Le Pèlerinage c'est déjà dans le fond de commerce par un voyageur arabe de Marseille ; trois Turcs nous ont proposé leur village, avec une compagnie de cars européens, Eurolines, et c'est génial, Mourad nous envoie des commerçants de la route qui ont leur famille le long des itinéraires, jusqu'en Iran et en Ukraine, et partout dans les Balkans. Ils vont faire quelque chose d'exceptionnel. Les Français crèvent sur pieds, coulent, encadrés par les gardiens des chômeurs, et eux s'en sortent, et nous avec, on commence à apprendre à nager.*

Comme l'expriment les propos des deux dernières familles, les critiques des habitants, immigrants « classiques » ou « périphéries sociales », associés de loin aux transmigrants, sont sévères. Elles expriment une conscience nouvelle du destin des leurs ... Nous n'avons rencontré aucun voisin, y compris en dehors de ceux vaguement associés aux activités des transmigrants, qui pratique l'amalgame entre leurs activités et des actes délictueux. Par contre, l'ensemble des discours oppose un monde excédant des limites européennes, connecté par les mobilités commerciales des « fourmis », tout à fait préhensible, à un univers administratif local mais impalpable, fuyant, peuplé d'un « ailleurs » du travail et d'employés anonymes « gardiens du troupeau des chômeurs ». Les plus grandes incertitudes concernent la sortie de leurs enfants des « impasses » que tous dénoncent pour ce qui est perçu comme une aventure : la transmigration ; une famille nous disait :

*« Pourquoi se faire du souci ; eux, qui arrivent, voyagent des milliers de kilomètres depuis la misère et nous racontent des histoires merveilleuses,*

*les yeux plein d'étoiles. Arrivés ici, ils vont, ils viennent comme s'ils habitaient le centre-ville. Alors nos enfants ont raison de rêver avec eux. »*

## En route.

### Diversités cosmopolites. Relais locaux des transmigrants : rapports avec les 'autochtones'.

Nos enquêtes, dès lors que nous avons identifié la centralité européenne du triangle Avignon-Arles-Nîmes, se sont déployées vers les deux territoires circulatoires les plus proches qui alimentent principalement cet espace en transmigrants et en marchandises : l'Espagne et l'Italie.

En Espagne les circulants qui veulent rejoindre Nîmes<sup>111</sup>, Arles et Avignon, sont ceux répartis le long des côtes du Levant, de la frontière nord-est, la Junquera, à Barcelone, Valence, Alicante, Grenade, Almeria, Malaga, Tarifa et Cadix : il s'agit surtout d'une population circulante d'environ dix mille personnes par an, formée pour moitié de travailleuses du sexe exerçant dans les « clubs », originaires des Balkans, du Caucase et du pourtour sud-méditerranéen, et de transmigrants de mêmes origines en « fin de course » pour des transactions commerciales de produits « passed by Dubaï ». Quelques centaines de « docteurs égyptiens » complètent cette cohorte. Environ cent vingt mille transmigrants Marocains<sup>112</sup> empruntent régulièrement cette voie, depuis les années 90, pour rejoindre les nations européennes. Une variante de cet itinéraire conduit les transmigrants par Lleida, ou Lérida, vers l'Andorre avant de rejoindre en France le vaste territoire des circulations circum-méditerranéennes. De nombreux/ses Sud Américain(e)s circulent là.

---

<sup>111</sup> Nous n'aborderons pas les circulations par Tolède et Madrid et Hendaye vers Bruxelles, de Marocains et de Sud Américains passés par la Castille.

<sup>112</sup> Voir, Alain Tarrus, *La remontée des Sud : Afghans et Marocains en Europe Méridionale*, L'Aube, 2007 et *Arabes de France dans l'économie souterraine mondiale*, L'Aube, 1995..

En Italie, Bari et Brindisi sont les principaux ports, sur la mer Tyrrhénienne, qui accueillent les transmigrants passés en Bulgarie à partir des nations riveraines de la Mer Noire et pratiquant le commerce « poor to poor ». Ils sont accompagnés d'Albanais. Nos évaluations vont de huit mille à douze mille Afghans<sup>113</sup> et Iraniens et Kurdes, annuellement et d'autant d'Albanais. La voie par Trieste est rarement choisie : la traversée de la Croatie ou de la Slovénie étant perçue comme très risquée pour ces commerçants. Après les deux ports italiens, c'est la direction de Naples et Gênes qui est majoritairement choisie

J'effectuai dans chacune de ces nations une première tournée dans les villes situées sur les territoires circulatoires qui les relient au triangle camarguais, en remobilisant localement des collègues déjà associés à des recherches antérieures. Une deuxième tournée, après repérage d'appartements d'étape, me permit d'enregistrer des entretiens collectifs : les rendez-vous et « le droit d'entrée » fut négocié via Skype grâce à des responsables d'appartements-étapes avignonnais et nîmois<sup>114</sup>. Le plan d'enquête se déroula correctement en Espagne, mais en Italie, le laboratoire français gestionnaire de la recherche ne sut l'administrer. Je me repliai donc sur des réunions à Imperia et à Turin, passages obligés, mais évidemment en perdant une précieuse substance.

---

<sup>113</sup> Plus de 65000 débarquent les marchandises passées par les Emirats, effectuant jusqu'à dix aller-retour des ports de Trabzon, Samson, en Turquie, et Poti en Géorgie, vers Burgas et Varna, en Bulgarie. Voir Alain Tarrus, *Migrants internationaux et nouveaux réseaux criminels*, Ed du Trabucaire, Perpignan, 2010.

<sup>114</sup> Voir carte 1.

**Ne jamais rester entre soi.**

Carte fournie par Google Maps ®



CARTE 1 : circulations des transmigrants vers Nîmes, Arles, Avignon.

La mixité des groupes de transmigrants se forme rapidement ; en Espagne dans le sens de la redescente les Marocains, au volant de fourgons chargés de marchandises achetées aux Turcs en Allemagne et en Belgique, telles que tapis, ustensiles ménagers, chaussures pour les marchés de Casablanca ou d'autres villes, transportent des transmigrants d'autres origines. Les arrêts dans les appartements-étapes sont autant d'occasions de

transporter un collègue Turc, ou d'une autre origine, sans véhicule. Les accompagnements se décident pendant le court séjour d'étape ; les conducteurs Marocains achètent alors, à Nîmes, des produits « passés par Dubaï ». Il n'est pas rare qu'ils séjournent une soirée avant de reprendre la route le lendemain vers cinq heures ; ils signalent alors les étapes qu'ils font dans les clubs prostitutionnels du Levant espagnol pour compléter leurs achats d'appareils électroniques auprès des nombreux Géorgiens ou Ukrainiens qui y travaillent. Leurs interlocuteurs, eux-mêmes chargés de ce matériel, trouvent là une bonne occasion de rencontrer ces « commerciaux de clubs », tout en se délestant en cours de route. Ainsi, il n'est pas rare de voir des groupes de trois ou quatre transmigrants dans les aires de stationnement autoroutières, bien sûr, mais aussi dans des commerces de villes côtières.

Carte fournie par Google Maps ®



CARTE 2- Les trois « triangles »...

*« Avant qu'on se soit tous rejoints vers Nîmes-Arles-Avignon, et Milan-Gênes-Massa pour le bas, et Strasbourg-Bruxelles-Augsbourg pour le haut, ceux de l'Est du Sud et des pays Arabes après la Turquie, avant, jusqu'en 2005, on faisait chacun des routes fixes ; tu étais Marocain ? alors tu t'arrêtais au port d'Alicante, rencontrer des Algériens, ou à Crévillente, sur l'autoroute, et puis à Valencia, quartier du Port, et puis à Tarragone où des nôtres commençaient à s'installer sérieusement, et puis à Barcelone, Sta Colona, et Perpignan, puis Béziers et Montpellier. Arrivés à Nîmes ou Arles, on était fatigués et on avait fait toutes les affaires ; (...) c'est alors que le*

*triangle [Nîmes-Arles-Avignon] est devenu l'endroit où il y avait les rechargements les plus importants et les plus divers. Les Turcs et les Polonais arrivaient là en venant du Nord, les Albanais, les Afghans, les Kurdes, à Avignon et Arles. Le triangle de toutes les rencontres, de toutes les commandes, de tous les produits, est apparu en six mois. Les nôtres qui font la route et ont gardé l'appartement dans le coin ont créé les étapes-entrepôts, avec deux ou trois emplois pour la famille et tout plein de boulots pour les jeunes du coin, filles ou garçons, mais biens.(...) avant de partir du Maroc, tu as prévenu par un forum internet, que tu passes, que tu auras ceci ou cela et qu'il te faut ça. Si tu reçois une réponse « rappelle S », tu ouvres Skype, ou le chat gmail, c'est pareil, et tu causes avec le responsable. Tu sais qui sera là et ce qu'il y aura, et l'argent que tu dois prendre, ou faire en route. Ah non, ça n'a plus rien à voir avec avant : maintenant on a trois beaux triangles celui de Nîmes, qu'on peut rejoindre d'un coup à vide, avant de redescendre par étapes pour livrer. (...) et puis plein de choses à faire : par exemple partir vers le triangle de Gênes, Milan, Massa ; là-bas il y a tout ce qui vient de l'Est, de la Mer Noire jusqu'en Arabie et Iran, sauf la Turquie, parce que les Turcs ils ont que l'Allemagne comme route. Et si tu te dis, on te le dit à l'étape, que tu as intérêt à remplir ton fourgon de frigos allemands ou Tchèques ou Polonais qu'une usine liquide, tu montes jusqu'au grand triangle Bruxelles, Strasbourg, Augsburg. (...) Et puis tu fais les étapes que tu veux : j'ai fait il y a deux mois un Maroc Avignon, puis un Avignon Bruxelles avec deux étapes, Lyon et Metz, et après Bruxelles je suis passé par Paris pour décharger à Cahors et Toulouse ; je suis revenu à Nîmes : rechargement et départ en cinq étapes, Perpignan, Tarragone, Valencia, Grenade, Malaga. (...) la semaine de sept jours, huit mille euros.*

*Ça, avant 2005, c'était impossible. Est-ce que tu comprends ce que ça veut dire ? on est complètement libres pour le choix des marchandises et des itinéraires, c'est comme si on avait un vaste rayonnement des produits du monde, et dans les allées des gars, tous copains, vas-y, prends, combien d'autres tu en veux. (...) Le temps des notaires, ces épiciers qui dans toutes les villes disaient si tu étais honnête et si tu pouvais continuer, est bien terminé. Maintenant c'est des jeunes de chaque pays qui voient tout ; ils font toutes les relations et ils repèrent vite les brebis ; et ils commencent à faire*

*la route avec nous. (...) en tout cas on sort de nos routes des années 90, des douaniers et des méfiances. Maintenant il faut être avec des étrangers, les prendre dans les fourgons, les voir à Skype, arriver à leur parler et à les comprendre : alors, oui, on se ballade dans les rayonnages du monde. On a à portée de la main et à bas prix tout ce qui peut satisfaire tout le monde. Dieu soit béni, nous devenons tous proches de tout et de tous. »*

Le spectacle de transactions, alors que je rejoignais le rendez-vous donné par un Marocain, les deux Baloutches iraniens, et le Serbe, dans une arrière salle d'un club prostitutionnel proche de Benidorm était bien une illustration des propos précédents. Dans cette salle de six mètres sur dix, entièrement crépie de ciment brut, et pouvant faire office de garage, avec sa large porte métallique, six longues tables supportaient des tonnes de marchandises ; mon ami Ahmid aidait ses trois accompagnants à décharger leurs derniers produits « passed by Koweit City » et choisissait pour lui-même d'autres marchandises « *aux normes de Casa disait-il avec un grand sourire* ». Deux 'gardes' Géorgiens, un serveur Espagnol et trois jeunes femmes des Balkans étaient là : notre groupe de dix personnes s'assit sur des couvertures hâtivement étalées sur le sol. Ce sont les jeunes femmes qui parlèrent d'abord : « *Ahmid comment va xxx, toujours à Nîmes ?(...) et yyy tu as pu la voir à Karlsruhe, comme tu me l'as promis ?* » Aussitôt, avec un grand sourire, Ahmid alla chercher un sac à dos jeté derrière le siège du conducteur du fourgon, et il tendit à la femme qui l'avait interpellé une photographie et un petit paquet : larmes et embrassades. Les boissons et conserves de coquillages arrivèrent, le serveur nous avertissant que « *d'autres demoiselles attendent* ». Des va-et-vient, gérés par un Géorgien et par Ahmid s'établirent pendant que les Iraniens et le Serbe, compagnons de voyage, négociaient âprement avec l'Espagnol. Tout à coup un Iranien hurla dans un broken-english déjà élaboré « *so you think i have done the roads from Turkey to Spain for give you these treasures at the price of your potatoes for pigs* » le subrogé Espagnol s'exclama, sur le meme ton "Pizzo !!! *Puerco islamico !*" révélant son identité italienne en même temps que son quant à soi ethnico-religieux. Ahmid me souffla à l'oreille « *t'en fais pas, c'est toujours comme ça, ils n'ont pas sorti les couteaux* ». Rassuré, j'assistai

à la décrue : les deux protagonistes se firent l'accolade et engloutirent des conserves de poulpe à l'ail ; l'huile d'olive qu'absorbait une couverture éloigna deux jeunes femmes. Pour l'occasion, -était-ce pour fêter la révélation identitaire de l'hispano-italien ?-, une bouteille de Martini fit son apparition. Mais la fluidité identitaire du maître des lieux reprit lorsqu'il commanda « duo cafés » au serveur. Avec un grand sourire Ahmid lui glissa à l'oreille « *achtung, due -dou-é si tou é italiano* », J'apprendrai plus tard, et hors brokens variés, qu'il s'agissait d'un Autrichien. Evidemment je pensai immédiatement que nous avions là un témoin de tous ces commerces à l'histoire de vie intéressante : je lui demandai en italien puis en espagnol si je pouvais le voir pendant une demi-heure : « *no comprendo lou francès* » fut les seuls mots que j'obtins de lui. Accompagnés d'un grand sourire...

*« Où qu'on [un Kurde] s'arrête en Espagne on rencontre des clients, de suite ils comprennent qu'on vend pour eux. Dans les campagnes ils s'en moquent que tu viennes depuis l'autre côté de la Méditerranée : si tu apportes quelque chose, tu es le bienvenu ; et si tu n'as rien aussi.(...) Et puis, écoute bien : chez nous, et sur les côtes de Turquie, dans les Balkans, partout en Italie, dans le Sud de la France, en Espagne, quand on veut se reposer et dormir, on s'allonge par terre, sous un olivier, jamais sous un figuier ou un tilleul, ou, mieux, près d'une rivière. Ça, c'est la route qu'on connaît, où on sait comment se débrouiller. Alors tous les habitants ne sont pas différents de toi ; ils portent des pantalons plus serrés, mais c'est la même odeur et les mêmes herbes qui collent dessus. Et il y a du vin partout, des musulmans aussi et des chrétiens aussi : à Trabzon il y a des femmes religieuses au milieu de la ville, à Istanbul je te dis pas, tu vois plus de barbus curés que musulmans.(...) Tu as compris ? nous sommes toujours chez nous, et la religion n'y change rien. Quand je t'ai dit qu'on découvrait, au début, que l'islam était partout et nous traçait la route, c'était comme ça au début, quand nous pensions que plus nous irions loin, plus les différences seraient grandes. Tous les compagnons de route te disent cela au début. »*

Sur les voies qui mènent en Italie les sociabilités sont plus intenses d'évidence ; non que les transmigrants originaires du Moyen Orient, du Caucase et des Balkans soient « naturellement » plus sociables, mais surtout du fait de l'implantation ancienne de l'Islam et des traces encore vives de la

présence ottomane. La transmigration irano-afghane, Baloutche dans ses premiers moments, de 2001-2002, associée aux ventes massives, à prix coûtant, de marchandises en provenance du sud-est asiatique vers le Golfe, est allée émerveillée, à la découverte d'un interminable « corridor musulman » transversal à l'Europe méridionale. Traversée la Mer Noire, les Pomaks bulgares accueillirent ces commerçants Baloutches, au Nord comme au Sud de Sofia, dans les Rhodopes : Slaves islamisés qui les accueillirent dans leurs mosquées et les embauchèrent dans les emplois agricoles saisonniers qu'apprécient les transmigrants pour « économiser le voyage ». Les Turcs en transit vers l'Allemagne, peu estimés localement, n'étaient plus leurs seuls interlocuteurs, ni les Syriens demeurés en 1991 à Sofia, dans le commerce des bijoux et des produits électroniques, dans le cœur de la vieille ville. Des « authentiques Bulgares »<sup>115</sup> qui accueillirent les Baloutches afghans comme iraniens dans leurs granges, partageant la potée de choux et de mouton. Les premières unions entre Pomaks bulgares et Baloutches datent de 2006. « *Ils sont trop blancs et nous trop gris : on va inventer une nouvelle couleur sur la palette des origines* » me dit, en 2007, un jeune Afghan<sup>116</sup>. De Kjustendil à Skopje, capitale de la Macédoine, il n'y a que deux heures de camion : véhicules à plateaux qui, par Tetovo, capitale de la partie albanophone, entretiennent l'économie de troc avec le Kosovo. Du carburant, des outils et des vêtements sont échangés contre des agneaux et des produits agricoles. C'est là, dans une grande ferme pauvre mais rassemblant plusieurs dizaines d'ouvriers autour d'un propriétaire musulman et albanophone, que je fus admis dans une grande salle d'accueil aux murs ornés des portraits, gravés pour les plus anciens, et photographiques pour les plus récents, des Sultans : « *Il y a de la place pour ceux qui doivent venir. Ce sera alors la fin des guerres qui nous déchirent depuis la grande catastrophe de 1912* »<sup>117</sup> Immanquablement les Afghans qui passaient par la ferme étendaient les bras et, mains ouvertes, paumes vers le haut, récitaient les sourates que le maître des lieux entamait. « *Comme chez nous quand on rend visite à un*

<sup>115</sup> Les Pomaks ont bien sûr subi une ségrégation, la « vraie foie orthodoxe » admettant avec réticence cette dérogation à la « slavitude ». Mais les turcophones du sud-est étaient plus explicitement rejetés que les paysans des Rhodopes.

<sup>116</sup> Alain Tarrus, *La remontée des Sud ; Afghans et Marocains en Europe méridionale*, l'Aube 2007.

<sup>117</sup> Date de la conquête par les Serbes.

défunt ». Comme « chez eux » encore ils arrivèrent à Durrës, port de Tirana sur la Mer Tyrrhénienne.

*« Jusque là, on [un Kurde] a reconnu nos frères, et pas que sur un seul passage, sur des kilomètres de large, on a taquiné les filles et ri avec leurs pères, pendant que leurs frères nous faisaient les gros yeux. Comme chez nous.(...) Le jour de prière nous allons à la mosquée (...) Chaque fois que nous repassons nous allons voir nos connaissances, et d'autres, nouvelles. Certains des nôtres, jusque là, sont restés le long des routes, dans une ferme qui les a retenus, ou avec une famille de commerçants ambulants de village en village. Ils deviennent notre mémoire du voyage, parce que nous nous écrivons ; les familles qui n'en peuvent plus de ne plus voir leur fils, viennent parfois jusqu'ici, mais c'est difficile avec le grand malheur que vit notre pays, « asservi pour votre liberté » qu'on nous dit, coupé en trois. Il faut dire qu'au retour d'Espagne, pour ceux qui vont jusque là, de France ou d'Italie, des jeunes nous accompagnent pour leur premier voyage, et même certains qui sont, comme dans les Balkans, en terre d'Islam. Ils resteront près de Trabzon ou de Samson, en Turquie, pendant que nous retournons chez nous et là ils essaieront de charger des marchandises passées par Dubaï. Il faut se rapprocher des transports entre les petits aéroports de la côte turque de la Mer Noire et ces villes. Mais c'est difficile pour eux, car les commanditaires n'ont pas de pouvoir sur leurs familles, en cas d'escroquerie ; alors, on les recommande lourdement, ou bien ils attendent notre retour. (...)*

*A partir de Durrës, les Albanais nous préviennent quand nous allons pour la première fois vers l'Italie : attention, les nôtres ne sont plus dans les campagnes, les chrétiens dominant et les nôtres sont enfermés dans la misère.(...) ceux qui disent ça ont pas vu les Pomaks dans les montagnes ou les Albanais à Tetovo (...). Qu'ils soient pas des fidèles, en Italie, on a compris dès qu'on arrive au port de Bari ou de Brindisi, avec leurs églises et les policiers aux têtes des soldats de l'Otan à Hérat (...) Mais ce sont des braves gens, les Italiens, quand nous allons rechercher nos paquets chez les pêcheurs ils nous invitent et jamais il n'y a de disputes pour le prix de l'aide. (...) Mais à partir de là les nôtres, les Marocains et les Algériens sont dans les villes, entre eux. (...) les autres, chrétiens ou sans religion, ne sont pas un problème pour nous d'abord parce qu'on ne fait que passer, passer, traverser,*

*repasser, et ils ne nous saisissent jamais : ils n'ont pas besoin de nous faire une place dans leur décor. (...) Pour le commerce, ça redevient sérieux, il faut se décider pour Massa- Genova ou pour le triangle français ; dans le premier cas tu reviens par le même chemin après avoir déchargé et rechargé avec des produits italiens, français et espagnols, à revendre pendant le retour. Sur la route de Bari à Napoli on a l'occasion, ceux qui savent nous en servir, de contacter les forums, les tchats et Skype. Alors on prépare Gênes ou Avignon, ou les deux à la fois.(...) Dès qu'on met un pied en Italie, on travaille et on fait la route avec toutes les nations, Polonais, Ukrainiens, Slovaques, Italiens bien sûr, Marocains, Algériens, Tunisiens, Egyptiens, et ceux qui se sont déjà associés dans les Balkans.(...)*

*Il y a beaucoup de Noirs dans les villes ; la misère, ils dorment et mangent dans des bâtiments en construction ou bien, à Naples, dans des immeubles du centre secoués pendant un tremblement de terre. Ils nous accueillent facilement, mais ils ne veulent pas ou ne peuvent pas nous rejoindre sur la route. (...) Ils vendent des contrefaçons sur les trottoirs, sacs de cuir, lunettes, montres, ou bien dans des marchés, comme celui de la gare.*

*Si tu choisis d'aller vers Avignon et Nîmes, tu peux te préparer à aller en Espagne ; mais tu peux remonter vers l'Allemagne ; il faut y aller avec des Turcs, et c'est payant ; il te faut redescendre par l'Ukraine, la Russie, la Géorgie et l'Azerbaïdjan : tu es vite à poil ; ou bien par la Slovaquie et la Serbie, mais tu trouves vite ceux qui remontent avec plein de marchandises après la traversée de la Bulgarie.(...) Mais tous tes projets peuvent changer quand tu es dans les refuges, les appartements des « triangles ». Pour nous Avignon ou Nîmes. Là, tu as des indications précises.(...) En fait, et je fais des tournées depuis neuf ans. Au début nous faisons des sauts de puces, tous, à l'est, à l'ouest, au nord ; dans les années 2005-2007 on a commencé à voyager loin et avec d'autres ; et maintenant on a trois grands triangles, on est tous mélangés et on va partout sans se soucier des grandes villes et de tous les chefs flics et voyous qui y sont concentrés.*

*De toute façon on sait qu'on trouvera toujours un itinéraire où charger et revendre des marchandises. Il arrive même que pendant plusieurs jours d'étape on fasse des livraisons près de la ville où on s'est arrêtés.*

*Je voudrais que tu comprennes que l'Europe, les Balkans, le Caucase, le Proche-Orient et leur Mer Noire, c'est un mouchoir pour nous ; comme deux villages voisins pour les immigrés que nous rencontrons dans les étapes. On a toujours dans la tête une carte des passages à travers quarante nations, avec les adresses de tous nos amis.(...) à Nîmes ou à Liège, on se dit les noms du douanier et du policier d'Odessa, en Ukraine, ou de cent autres endroits, qu'il faut prévenir, avant de passer. Ceux qui font le meilleur prix, parce que tous tendent la main,»*

Ces propos suggèrent des logistiques modernes de transports de marchandises... sinon que les transmigrants ne possèdent aucun véhicule et fonctionnent non pas à partir d'un système de commandes formalisé, mais d'acointances nées pendant leurs mobilités... et savent simplifier autant que possible les formalités de passage par ce savoir irréductible du passeur, revendiqué par tous en tous lieux : « *la connaissance des hommes* »...

## L'ampleur de la transmigration et de son influence sur les immigrants sédentaires ?

### Les transmigrants.

Les chiffres que nous donnons sont des approximations : nous avons relevé systématiquement les dimensions des mouvements que nous décrivons mais, si pour les Marocains, par exemple, nous possédons six évaluations couvrant ces vingt dernières années, nous ne possédons d'autre évaluation pour les Afghans, ou les « docteurs Egyptiens », que les « je crois que », les « environ », etc, des principaux témoins-partenaires de leurs passages ; pour les travailleuses du sexe, cinq années de suivi attentif de ces transmigrations, dans les Balkans, dans le Sud italien, les clubs du Levant espagnol, les routes méditerranéennes françaises, nous permettent des approximations fiables. On aura évidemment compris que c'est moins ne approche par flux qui nous a mobilisés, que l'apparition d'un phénomène nouveau.

#### *Les Marocains.*

Les dénombrements que nous avons effectués à la frontière franco-espagnole, par périodes d'une semaine par mois en 1991, 1993, 1995<sup>118</sup>, nous ont permis d'identifier la naissance et la stabilisation du flux de transmigrants Marocains et Algériens (transitant par Alicante ou Almeria, vers Oran : 10% environ de l'effectif marocain); des prises de mesure en 2001 et 2005<sup>119</sup>, selon d'autres méthodologies, ont confirmé ces mesures.

De 3000 en 1991, à 30 000 en 1993 et 120 000 en 1995, le « point de stabilité » s'est établi, au début des années 2000, autour de 130 000 transmigrants par an pratiquant au moins deux voyages par mois à travers

---

<sup>118</sup> Alain Tarrus et Lamia Missaoui, *Arabes de France dans l'économie mondiale souterraine*, Ed de l'Aube, 1995. Après la mise en œuvre des accords de libre circulation de Schengen, nous avons interrompu ces relevés.

<sup>119</sup> Alain Tarrus, *La remontée des Sud, Marocains et Afghans en Europe méridionale*. Ed de l'Aube, 2007.

trois nations européennes : Espagne, France et Italie, ou Allemagne, ou Belgique. Il s'agit de l'effectif le plus nombreux. Les logiques, et logistiques, commerciales ont évolué de chargements et distributions linéaires de tapis belges et électro-ménages français, italien et allemand, vers une adaptation aux échanges *poor to poor* vers 2007 : approvisionnements en montant et en descendant, auprès de clubs prostitutionnels du Levant espagnol, en produits « *passed by Dubai* ».

### *Les Afghans.*

Nous avons aperçu leur présence, dès 2001 à la frontière espagnole, à Valencia, Alicante et Almeria : les effectifs étaient maigres, tout au plus et au total 300 personnes, important des marchandises des Emirats et travaillant, chaque fois que possible, dans les vergers du Levant (orangers), dans l'horticulture andalouse, et sur les chantiers de constructions. Cela nous a toutefois motivés pour nos recherches sur les transmigrants du Caucase et du Moyen-Orient. En 2005, nous évaluons le « contingent » Géorgien, Kurde, Irakien, Iranien et Afghan, présent sur le Levant à plus de 25 000. Ils étaient partie-prenante de la mobilité générale *poor to poor*, et en contrepartie, moins présents sur les chantiers ou les exploitations agricoles. Des transmigrants de mêmes origines arrivent désormais en France par l'Italie. Nous pouvons estimer leur présence, sur la base de nos enquêtes dans le triangle Avignon, Nîmes, Arles, à plus de 10 000.

### *Les femmes transmigrantes pour le travail du sexe.*

L'enquête systématique que nous avons menée en 2008-2010<sup>120</sup> nous a permis d'identifier un flux annuel d'environ 8 000 femmes originaires des Balkans et du Caucase, parmi lesquelles 3000 ou 4000 poursuivaient la transmigration vers le Nord de l'Europe, avec une traversée de plusieurs mois de la France par les voies méditerranéennes et rhodaniennes. Il faudrait ajouter à cet effectif celui, nettement plus important, des travailleurs(ses) du sexe Sus Américain(e)s : nous prendrons comme base un effectif semblable à celui signalé pour les transmigrantes du Levant espagnol. Les chiffres qui circulent concernant ces migrations latino-américaines pour le travail du sexe sont dix fois supérieurs mais nous n'avons lu aucune étude

<sup>120</sup> Alain Tarrus *Migrations internationales et nouveaux réseaux criminels*, Ed Trabucaire, 2010.

convaincante. Nous nous en tiendrons donc à 8 000 personnes transmigrantes.

*Les « docteurs Égyptiens ».*

Le phénomène, discret, nous est clairement apparu lors de la présente enquête (2010-2012). Nous avons précédemment (2008) identifié pendant nos enquêtes en Bulgarie des passages de médecins syro-libanais pour l'Italie, la France et l'Espagne, et nous pensions qu'il s'agissait de la migration professionnelle de quelques centaines de médecins vers les hôpitaux des trois pays cités. La présente enquête nous a permis de mieux comprendre la pluralité de leurs rôles et d'évaluer, en admettant que les effectifs soient identiques en Italie et en France, et jamais spécifiques pour l'Espagne, leur nombre autour de 6 000 pour les trois pays. Environ 2 000 cherchent à rester dans des institutions sanitaires ; les 4 000 autres fonctionnent en tournées incessantes. Il faudrait augmenter ce chiffre de quelques milliers, prenant la « voie des Turcs » par l'Autriche et l'Allemagne.

*Autres effectifs.*

L'économie du *poor to poor* étant le critère de choix des populations de transmigrants envisagées dans cette recherche, nous n'avons pas évalué les effectifs sub-sahariens : l'« entre pauvres » est évidemment important sur le continent africain, par la voie de Djedda, par l'Inde, et par le relais chinois des Philippines. Pour notre part, nous n'avons pas trouvé d'Africain sub-saharien sur nos terrains d'enquête. De la même façon, la migration chinoise générerait un effectif important de transmigrants, à partir de l'Italie. Ils ne sont pas visibles sur nos terrains.

Donner le chiffre de 200 000 passagers annuels en qualité de transmigrants en France c'est se situer dans le bas de la « fourchette » ; pour l'Europe, il faut évidemment multiplier ce chiffre...

***Influence sur les migrants sédentaires.***

Nous ne pouvons qu'extrapoler à partir de notre base d'enquête liée au triangle Avignon, Nîmes, Arles. En 2011, plus de 240 jeunes, mobilisés en premier lieu par l'accueil d'étape des transmigrants, sont entrés dans les circulations du *poor to poor*. Nous pouvons supposer que six à sept cents jeunes sont concernés, en France, par ces « sorties ». Si nous maintenons les proportions de genre, cent cinquante à deux cents jeunes filles seraient concernées. Il s'agit bien sûr de l'amorce d'un processus. Toutefois ces « sorties par le bas » sont très concurrentielles de celles « par le haut » que proposerait l'Etat français, notamment dans le système éducatif....

**Troisième partie<sup>121</sup>**

**La carrière migratoire d'une femme  
marocaine  
ou  
une trajectoire individuelle de  
transmigration**

*Entre réseaux familiaux et réseaux de transmigrants.*

Après une première grande vague migratoire de Marocains, facilement identifiable, et la fermeture des frontières des pays traditionnels de l'immigration, les flux, en provenance du Maroc ne se sont pas taris et se sont même intensifiés dès le début des années 80. Les mouvements de populations liés à la mobilisation internationale de la force de travail, de la migration-objet, et ceux contemporains, revêtent des formes différentes<sup>122</sup>. Dans un monde globalisé qui se caractérise par l'incertitude, les mobilités migratoires actuelles

---

<sup>121</sup> Par Fatima Qacha.

<sup>122</sup> Pour autant, les collectifs de migrants de première génération ont un rôle constitutif des réseaux structurant le champ de la mobilité transnationale. Hilly Marie-Antoinette, Berthomière William, Milhaylova Dimitrina. La notion de réseaux sociaux en migration. Hommes et Migrations, juillet-août 2004, n°1250, p. 6-12.

des migrants internationaux se caractérisent par des parcours par étapes<sup>123</sup>. A l'ère postfordiste, l'intensification de ces mobilités transnationales intègre un mouvement migratoire, devenu visible après les années 90, aux caractéristiques originales : des femmes, qui, au moment de migrer sont célibataires, divorcées, veuves. Parmi elles, on trouve de nombreux profils de transmigrantes.

A partir de l'éclairage des stratégies développées au pays d'origine, cette partie interroge les logiques de mobilités spatiales, sociales et économiques développées par ces transmigrantes qui circulent des années durant, avec ou sans-papiers, en Europe<sup>124</sup>. Une approche en termes d'espace de départ et d'arrivée reste particulièrement insuffisante pour se saisir de cette forme migratoire tant l'entre-deux, intensivement exploré, a des répercussions réels sur l'articulation entre trajectoires individuelles et collectives. L'analyse de l'entre-deux favorise le dépassement des analyses classiques et binaires de la migration, et la compréhension des mutations essentielles qui touchent les migrations internationales contemporaines. Les migrant(e)s se rapprochent, au cours de leurs étapes, d'autres collectifs (*famille, amis, connaissances*) comme ceux issus de la forme migratoire traditionnelle et ces effets d'imbrications ne sont pas sans effet sur un entre-deux qui n'en finit pas de déborder.

Au cours de leurs parcours migratoires, les transmigrantes mobilisent divers réseaux, en particulier familiaux<sup>125</sup>. Il s'agit des réseaux préexistant à la migration effective et individuelle mais qui révèlent à quel point le collectif des migrants dits de première génération, sédentaires ici, s'étalant désormais le long de l'Europe, est continuellement resté en lien avec l'univers des migrations. A travers les allers-retours et manifestations régulières au pays, mais aussi au contact de ces potentiels migrants là-bas et migrants ici qui font partie de leurs familles, de leurs amis, de leurs connaissances, de leur

---

<sup>123</sup>Tarius Alain, Territoires circulatoires et étapes urbaines des migrant(e)s, Regards croisés sur l'économie, 2010, Vol 2, n°8, p.63-70

<sup>124</sup>Les migrantes sans-papiers s'inscrivent dans des parcours par étapes de type transmigration.

<sup>125</sup>Qacha Fatima. Migrations transnationales. Rôles des femmes et des réseaux familiaux. 605 p. Thèse : Sociologie : Toulouse II : octobre 2010. Nous explorerons moins le collectif "famille" en termes de réseaux mobilisables au cours de la transmigration. En effet le cas-type que nous allons présenter, s'il s'y prête moins, a l'intérêt de révéler la mobilisation de réseaux d'acteurs autres que la famille. Pour autant, nous verrons que le lien familial est majeur dans la migration internationale.

environnement etc. Nous sommes là au cœur des réseaux mobilisables par les candidates à la migration, ces relations sont celles qui peuvent être projetées pour anticiper certaines étapes du trajet migratoire. Ces liens, divers, nourrissent les stratégies migratoires.

Mais l'analyse des trajectoires socio-spatiales<sup>126</sup> comme l'observation variée<sup>127</sup>, occasionnelle, parfois opportuniste a favorisé la mise à jour d'un certain nombre d'initiatives déployées au cours des parcours migratoires par étapes : au cœur de la transmigration, les rencontres sont aussi bien recherchées que saisies opportunément. Les migrantes sans-papiers construisent leurs parcours en Europe à travers la captation de rencontres opportunes lors de leurs activités quotidiennes.

Cette captation se traduit par leurs capacités d'interpellations de personnes dont elles devinent des origines communes au gré des parcours dans les espaces publics<sup>128</sup>. Les échanges qui suivent favorisent le partage d'expériences migratoires et peuvent fonctionner comme de véritables cooptations<sup>129</sup>. La proximité des origines semble rendre légitime toutes interactions avec celui qui, dès lors, peut être désigné comme un inconnu-familier, celui qui nous reconnaît et que l'on reconnaît. Mais dans une communauté aussi réelle qu'imaginaire, l'interaction ne peut fonctionner que si l'invitation est acceptée. Dès lors, si la reconnaissance communautaire favorise l'entrée en interaction, *l'inconnu-familier* c'est au fond celui avec lequel on a le sentiment de partager un monde commun et avec lequel on peut éventuellement s'associer.

Enfin, on observe dans certaines interactions entre hommes migrants ou non, *autochtones ou non*, et femmes transmigrantes que ces dernières jouent particulièrement sur le registre de l'ambiguïté relationnelle, usent de leurs capacités de séduction allant parfois jusqu'aux échanges «économico-sexuels<sup>130</sup>». Le difficile repérage d'initiatives individuelles, logées dans les mises en scènes intentionnelles mais aussi dans les dimensions intimes et

---

<sup>126</sup> A partir d'observations de terrain et d'entretiens compréhensifs.

<sup>127</sup> Observation directe et participante.

<sup>128</sup> « L'inconnu-familier »

<sup>129</sup> J'ai moi-même été cooptée au cours de mes investigations.

sexuelles, nous a peu à peu permis d'identifier ce que nous considérons, à posteriori, comme des compétences sociales développées par les migrantes, avec ou sans-papiers, pour œuvrer à la construction et au marquage favorable de leurs mobilités. Ces femmes non seulement usent de l'imposition des normes de genre mais la recherchent pour en tirer parti et s'assurer diverses mobilités.

Généralement, ces initiatives individuelles se conjuguent à la mobilisation familiale. Mais nous chercherons, dans la présente contribution, à comprendre quels sont les réseaux d'acteurs ou les acteurs isolés, autres que la famille, qui interviennent dans les parcours de ces femmes : qui sont-ils ? Comment interviennent-ils ? Pourquoi ? En outre, les parcours des femmes sont parsemés de rencontres : comment et pourquoi les rendent-elles opportunes ? Quels objectifs pour quelles présentations de soi ? Comment ces actions marquent les mobilités des migrantes ? Qu'en est-il de ces initiatives individuelles dont la famille transnationale finit toujours par bénéficier ? De quelles façons les trajectoires individuelles s'articulent aux trajectoires collectives ici, là-bas, entre ici et là-bas ?

### **Un cas-type : Zahra ou la force des sociabilités**

Pour répondre à ces interrogations, nous avons choisi de rendre compte d'un cas-type, un cas qui éclaire certains aspects des trajectoires des transmigrantes en général, celui de Zahra. Sa trajectoire montre comment les relations nouées dans le pays d'origine ainsi que l'entrée dans des sociabilités nouvelles au cours du parcours en Europe, favorisent la réalisation du projet migratoire. Le cas de Zahra manifeste l'exemple même d'une carrière migratoire individuelle tributaire de ses propres initiatives. A l'aune de son parcours, nous verrons quelles sont les ressources sur lesquelles elle s'appuie et celles qu'elle produit elle-même dans sa capacité à se saisir des rencontres. Sa

---

<sup>130</sup>Tabet Paola. La grande arnaque: sexualité des femmes et échange économique-sexuel. Paris : L'Harmattan, 2004. Précisons toutefois que nous usons de ce concept comme une commodité méthodologique pour comprendre ces rapports. Ensuite nos interprétations diffèrent dans la mesure où nous analysons ces rapports comme une opportunité de mobilités pour les femmes. Dès lors notre vision ne peut se limiter à l'analyse de la domination masculine et de l'exploitation des femmes. L'entrée dans la recherche par la migration, et dans la perspective transnationale souligne au contraire la force des stratégies féminines.

situation qui deviendra rapidement irrégulière pour cause d'expiration de visa, et sa recherche constante de revenus, la mène à être particulièrement alerte à la construction de sa trajectoire<sup>131</sup>.

Une première question se pose : comment ai-je rencontré Zahra ? Ce fut par le biais d'un homme d'origine marocaine d'une quarantaine d'années qui m'aborda, sous prétexte d'une origine commune supposée, dans une brasserie toulousaine proche du centre-ville. D'ailleurs il me demanda : « *tu es d'où ? Marocaine ?* ». Dès lors, nous échangeons quelquefois le matin, à l'heure du café dans un bar de Toulouse. Et au détour d'une conversation, il me parla de Zahra.

*« Je connais une Marocaine qui vient de la même région que toi (...)*

*- Tu l'as rencontrée où ?*

*- En boîte de nuit. (...)*

*Je lui demande aussitôt s'il est possible de la rencontrer, qu'elle m'intéresse pour mon travail de thèse. « Oui, je peux te la présenter d'ailleurs elle travaille pas loin d'ici<sup>132</sup> »*

Zahra a une trentaine d'années au moment où je la rencontre. Elle est la cinquième d'une fratrie de neuf enfants. Originaires d'une région rurale du centre du Maroc, ses parents, de riches fermiers bientôt ruinés, migreront vers une grande ville à proximité pour s'installer dans le seul appartement qu'il leur reste. Certains de ses frères se marient, vivent un temps avec femmes et enfants dans l'appartement exigu de leurs parents avant d'emménager à proximité, dans le même quartier. D'autres partiront en France. Avant sa propre migration, Zahra vit dans l'appartement familial avec son unique sœur et ses deux plus jeunes frères. Et contrairement à ces derniers, elle n'a jamais été scolarisée. Elle exerce durant huit années le métier de couturière dans une société de la ville et perçoit un salaire mensuel de 1500 DH<sup>133</sup>. Et elle s'« évade » de temps en temps dans les grandes villes alentours pour s'amuser

---

<sup>131</sup>On retrouve une des caractéristiques de l'Étranger de Simmel, celle de l'attention constante. Simmel Georg. Digressions sur l'étranger (1ère édition allemande : 1908). In : Grafmeyer Yves, Joseph Isaac (Dir.), L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine. Paris : Aubier, 1984 (1979), p 53-59

<sup>132</sup>Journal de Terrain, 2003

<sup>133</sup>Environ 150 Euros.

tout en étant relativement à l'abri des regards indiscrets. Elle entretient alors une relation amoureuse avec un jeune homme depuis 4 ans mais se fait un jour surprendre par ses frères. La confrontation avec ses frères et son père se passe mal. C'est ce qui impulsera son départ puisque les négociations autour d'un possible mariage entre elle et son « *petit fiancé* » ne trouveront pas d'issue.

### **L'univers des migrations : un monde familial, commun à ceux d'ici et et de là-bas**

Il existe une tradition migratoire des Marocains vers l'Europe occidentale : des membres de la famille, des amis, des connaissances s'y sont installés au cours de ces dernières décennies. Cette tradition migratoire comme le maintien des liens avec le pays d'origine alimentent également la volonté migratoire. Nous verrons d'ailleurs que Zahra, avant son départ, a de nombreux migrants dans son cercle de connaissances, elle a même eu des aventures avec certains d'entre eux. Mouvement migratoire ancien ou récent, populations installées au nord ou au sud de l'Europe : de retour au pays, les migrants Marocains affichent assez rapidement une certaine forme de réussite sociale qui structure par ailleurs, dans les représentations, une vision de la migration comme promotion sociale. Cela concourt aussi à alimenter la volonté de construction d'un projet migratoire propre.

Zahra parle autour d'elle de sa volonté de migrer, une amie lui propose de la mettre en relation avec une de ses connaissances qui, à l'occasion, produisait des visas de trois mois pour l'Allemagne au prix de 20000 DH<sup>134</sup>. Le choix du pays reste plus circonstanciel que choisi : « *Ça m'est égal, j'ai envie de sortir du Maroc, c'est tout* » me dit-elle. En puisant donc dans son environnement proche, Zahra accède à un nouvel intermédiaire, un homme d'une quarantaine d'années, résident en Allemagne. Lorsque l'affaire est sérieuse, il ne s'agit pas uniquement d'avoir accès à la production d'un visa mais à un service plus complet.

« *Et ce type-là, alors au début je lui ai pas fait confiance jusqu'à ce qu'il m'a ramené le visa. Parce que là j'ai cru. Alors il m'a ... J'ai passé une journée*

---

<sup>134</sup> Environ 2000 Euros

*avec lui hors de tout... Pour m'expliquer comment je fais pour rentrer, si la frontière... Parce que quand je suis rentrée à la frontière, ils (police des frontières) m'ont arrêtée, ils ont passé mon passeport à la machine, ils croyaient que c'était un visa faux alors il m'a dit: « tu vas où? », j'ai dit je vais chez la famille, « et comment elle s'appelle la ville où tu vas y aller ? », j'ai dit « elle s'appelle Aachen », « et le nom de la famille ? »... Parce qu'il (l'intermédiaire) m'a donné tout lui en détail. Il m'a expliqué tout... J'ai donné le nom de sa famille, sa famille à lui. Mais moi je ne suis pas partie les voir (...) »*

Parmi ces collectifs de migrants, l'une des figures incontournables demeure celle du passeur. Cette figure qui existait déjà, sous d'autres formes, dans le contexte même de la mobilisation internationale du travail, s'est particulièrement complexifiée dans un contexte post-fordiste où les volontés migratoires pour une mobilité internationale cette fois-ci sont prégnantes. Divers dispositifs sont mis en place par les passeurs qui affichent une grande variété de services et participent de la mobilité des migrants<sup>135</sup>. Les politiques migratoires de contrôle des flux se heurtent à des interconnexions incessantes au sein de ces collectifs de migrants qui cherchent également à maîtriser les circulations. Les services des passeurs entrent en complémentarité avec les actions des autres acteurs du réseau des migrants ainsi que leurs projets et font partie prenante de ce paysage de l'entre-deux.

C'est l'été, le visa obtenu, Zahra s'adresse alors à un habitant de son quartier qui venait d'Allemagne passer quelques mois de vacances au pays et, moyennant finance, il accepte de l'emmener à destination :

*« Je suis partie au quartier, là où j'habite, y a des gens qui partent en France, en Allemagne, tout ça. Je suis partie à une place qui s'appelle X<sup>136</sup> et j'ai cherché quelqu'un qui part en Allemagne. J'ai trouvé quelqu'un qui part en Allemagne, j'ai trouvé une famille qui ont un fourgon, j'ai dit « ben écoute j'ai envie de partir en Allemagne, quel bled tout ça et il m'a dit « oui j'y vais, je te ramène là-bas ». Je lui ai dit pour combien tu me ramènes en Allemagne? Il m'a*

<sup>135</sup>Qacha Fatima, Réseaux de confiance au Maroc central, Plein Droit, mars 2010, n° 84.

<sup>136</sup>En choisissant d'aller chercher à cette place précisément, Zahra savait pouvoir y trouver des migrants venus de plusieurs pays européen, des « vacanciers » comme on les nomme souvent.

*dit « ben écoute, je vais te faire un prix! ». »*

Là-bas, la familiarité liée à l'univers des migrations, ce monde partagé, se nourrit aussi du temps des quotidiennetés. Dans le quartier, se côtoient régulièrement Marocains et migrants durant leur présence là-bas. Mais les voisinages ne se réduisent pas à la vie de quartier, ils prennent des allures de voisinages internationaux. La perméabilité entre tous ces collectifs favorise la possibilité d'échanger, de s'informer, de partir.

Zahra prend la route au tout début des années 90, le départ des femmes était alors particulièrement stigmatisé, marqué du sceau du secret, un secret toutefois partagé entre femmes, Zahra mettra dans la confiance sa mère et sa sœur. Toutefois, nos allers-retours au Maroc nous donnent à penser que le départ de ces femmes qui ont progressivement pris place dans l'intensification des pratiques migratoires et qui sont aujourd'hui bien visibles, ne fait plus l'objet de tant de stigmatisations. Les candidates à la migration se sont récemment jointes à leurs homologues masculins et cette forte propension à la migration révèle la densité du phénomène migratoire marocain mais surtout des liens continuellement préservés entre ici et là-bas malgré la reconfiguration plus ou moins récente des flux marocains vers l'Europe. L'univers des migrations est bel et bien un monde partagé.

Mais les trajectoires de ces migrants, hommes ou femmes, restent fragilisées par les politiques migratoires et tout au long de leurs parcours, les repositionnements quant aux parcours sont fréquents.

### **Activation des contacts transnationaux et étapes**

Arrivée en Allemagne à *Aachen*, Zahra appelle son passeur pour lui apprendre qu'elle est bien arrivée à destination, il lui indique alors un hôtel où elle va loger une dizaine de jours. Pour Zahra, l'Allemagne n'était pas un choix mais une opportunité qu'elle a saisi à l'heure où elle voulait quitter le Maroc. Elle ne dispose là-bas ni de connaissances ni de familles mais y séjourne quelques jours le temps de découvrir le lieu et surtout de tester les opportunités possibles avant de pouvoir faire un choix.

*« - Et pendant 15 jours, qu'est-ce que t'as fait en Allemagne? »*

- Rien. Je sors, je me balade. Je dors toute la journée et après je sors le soir, je me balade  
comme ça, je mange au resto et là tu vois, quelqu'un là il te voit, une fille arabe qui est  
habillée chic tout ça, tu descends au restaurant... Franchement presque 5 fois, je paye pas le restaurant.
- Ah oui!?
- Ben oui. Y a des gens qui m'invitent comme ça qui me payent le repas et je mange. Y avait des allemands, des allemands qui parlent français.
- Pas de marocains
- Non, c'est rare que je trouve un marocain là-bas... Là bas, y a beaucoup de turcs. »

Zahra, sans issue, ne restera finalement pas en Allemagne, elle décide de faire appel à son réseau social, celui redevable de ses sociabilités au Maroc. Elle active un de ses premiers contacts : un homme marié vivant en Avignon et avec qui elle avait eu une « relation » au Maroc. C'est ainsi qu'elle avait obtenu son numéro de téléphone français « au cas où<sup>137</sup> ». Il viendra la chercher en Allemagne.

« J'ai appelé un copain qui est flic, qui est un Marocain qui a la nationalité française qui est à Avignon. Je lui ai dit « écoute, il faut que je rentre en France. Il m'a dit: « c'est pas facile mais je vais essayer de t'aider ». Il est monté jusqu'en Allemagne (...) »

L'activation de ce contact permet à Zahra dans un premier temps de descendre en France où elle a davantage de réseau, d'être hébergée et de travailler dans la cueillette des cerises le temps de pouvoir s'autonomiser financièrement. En échange, elle continue d'entretenir une relation avec son ancien amant.

« Je suis rentrée en France. Je suis arrivée chez ce type, il est marié, il a

<sup>137</sup>Car à ce moment là, elle n'avait pas de projet véritablement construit concernant la migration.

*deux enfants. Il est venu, on est passé, il m'a ramené chez lui. Il m'a trouvé du travail, je travaillais dans les cerises à Avignon. Mes frères étaient pas au courant que je suis là alors qu'ils vivent en France. Alors j'ai travaillé pendant 6 mois et puis la relation, ça continuait avec lui, je sortais avec lui tout ça. Alors, c'est moi je lui ai dit un jour « et ben écoute, il faut que j'aille voir mes frères ».*

*- Mais tu as tout le temps vécu dans sa famille?*

*- Oui, je vis avec lui, il a des enfants, il est marié mais on montre pas à sa femme!*

*- D'accord et il a dit que t'étais qui à sa femme ?*

*- Que je suis une copine qu'il connaît du Maroc, de la famille un petit peu...*

*- D'accord, et elle a accepté?*

*- Oui, comme elle travaille, lui il travaille, moi je garde les enfants. Elle ça l'intéresse! »*

Dans la construction de leurs réseaux, avant même la migration, les femmes rencontrées au cours du travail de terrain, intègrent dès que possible des hommes dans leurs contacts, ceux avec qui elles ont entretenu une relation amoureuse, sexuelle ou simplement une relation de séduction, une relation non consommée. C'est aussi pourquoi les migrants de retour au pays sont particulièrement prisés par les Marocaines, s'ils l'étaient déjà dans les années 80-90 dans l'objectif d'un mariage qui les mèneraient en France, ils le sont toujours aujourd'hui mais les objectifs s'élargissent et les raisons semblent de plus en plus liées à la possibilité de construire des contacts transnationaux en amont de la migration et de se créer ainsi des opportunités de mobilités en dehors du cadre du mariage. Les stratégies migratoires intègrent directement ces contacts, les projettent comme autant d'appuis possibles dans la construction du parcours migratoire.

Six mois plus tard, Zahra décide de partir dans un segment de sa famille. Elle appelle son frère qui vit à Bordeaux même si elle savait alors devoir se confronter à un accueil des moins chaleureux.

*« J'ai dit ben écoute, je suis en France, j'aimerais bien que tu viennes me chercher. Il m'a dit oui et ben qu'est-ce que tu vas faire en France ? Tu veux faire la honte ? Tu vas apprendre à fumer, faire les prostituées tout ça? J'ai*

*dit ben écoute, pourquoi tu dis ça? Je viens d'arriver, j'ai travaillé, je suis honnête... Après il a appelé ma mère ce jour là avant que je parte chez lui: oui pourquoi tu m'envoies pas un garçon? Tu m'envoies une fille pour me faire la honte, tout ça, tout ça. Il a fait un scandale, il voulait pas venir me chercher, j'ai pris le train. »*

Non sans reproches, son frère viendra la chercher à la gare de Bordeaux. Elle restera 3 mois chez lui avant d'activer à nouveau son réseau développé au Maroc en contactant des amis qui vivent dans une des communes alentours de Toulouse. Loin du contrôle familial, en logeant chez ses amis, Zahra développe des sociabilités nouvelles et diverses et elle ne se repose dès lors plus seulement sur le réseau construit avant la migration mais va commencer d'une part à l'étendre en multipliant les rencontres et d'autre part à chercher des opportunités qui marqueraient favorablement sa trajectoire, opportunités qui se présentent sous les traits d'un homme marié, un restaurateur qu'elle séduit.

### **Rencontres opportunes et ressources individuelles**

#### ***La capacité de séduction comme ressource migratoire***

*- « Je suis restée chez des amis que je connais du Maroc. Alors je suis restée chez eux un petit peu, je sors de temps en temps. J'ai fait connaissance d'un algérien qui a un restaurant bar-hôtel. Ce type, il a craqué sur moi. J'ai dit « tiens, je suis là, il a les moyens, je peux sortir avec lui si je veux travailler (...) Et c'est ça que j'ai fait. Je suis pas sortie avec lui du début, alors je l'ai fait craquer comme ça mais pas... rien. Alors il m'a pris, il m'a dit si ça t'intéresse moi je cherche quelqu'un qui me fait la cuisine, la salle, le service, tout ça. Moi ça m'intéresse (...) J'ai travaillé chez lui pendant 5 ans (...) J'étais sans papier, sans papier, sans rien.*

*- Et tu vivais chez lui ?*

*- Oui à l'hôtel. Alors je dors là-bas, il me paye bien comme il faut. (...) après... Même quand je travaillais chez lui, j'ai pris un appart à Toulouse. Le soir, je rentrais chez moi.*

*- mais t'étais logée combien de temps à l'hôtel avant de prendre un appart?*

- Pendant 4 ans. Oui la dernière année, j'ai pris un appart aux Minimes<sup>138</sup>

- A ton nom!?

- Non à son nom (sa situation administrative était « irrégulière »)... Malgré... Parce que tellement il était fou de moi, alors tu sais, il me fait les courses, tout ça, il me paye le loyer tout ça parce que moi je lui dis toujours « je n'ai rien ». Alors il me paye l'appartement tout ça. Mais j'ai jamais eu aucune relation avec lui. Toujours je l'ai fait attendre, attendre, attendre...

- oui je vois mais t'avais un salaire quand même ?

- oui j'ai un salaire, presque 6000 balles.

- et en plus, il te payait le loyer et tout ça?

- oui. Comme il était fou de moi alors il fallait le... (rires) et après j'ai pris un appartement, c'est là où j'ai fait connaissance des gens petit à petit. Le jour quand je l'ai quitté... 5 ans, pendant 5 ans je travaille dans les ménages. Je fait le ménage chez les gens, je fais connaissance des gens, tu sais, par quelqu'un, tout ça, je fais des heures de ménage. Je travaille toute la journée.

- à domicile, par connaissance t'arrivais à ...

- A domicile oui. Vraiment, j'ai ma semaine complet, je manque (de) rien. Après j'ai.... J'ai lâché cet appart. C'est là où j'ai définitivement arrêté avec lui. J'ai pris un autre appartement ici aux Minimes, je l'ai mis à mon nom. J'ai trouvé un français, j'ai fait connaissance d'un français, je me suis mariée avec lui, j'ai fait mes papiers. Parce qu'au début... sans papiers. Et après j'ai fait mes papiers, c'est là où j'ai pris l'appartement où je l'ai mis à mon nom, j'ai travaillé, j'ai droit de tout. J'ai dit ça y est je suis installée pour de bon »

Il y a sans conteste, dans le discours de Zahra, une forme de puissance qui se déploie, visible à la fois dans son attitude, ses intonations, ses mots, sa perception d'elle-même et de ses relations. Elle reconnaît explicitement sa capacité de séduction comme moyen de s'assurer diverses formes de mobilités. Comme d'autres migrantes, elle fait rarement l'économie de cette ressource.

Cette fameuse formule de Zahra, bien que simple, exprime au mieux l'ambiguïté forte qui siège dans la séduction: « Toujours je l'ai fait attendre, attendre, attendre... ». Cette parade, qui consiste à faire attendre l'autre, entre dans le jeu stratégique de la séduction et dans ces cas-là, séduire, c'est tout sauf un malentendu car l'attente elle-même, qui indique que la relation

<sup>138</sup>Quartier proche du centre-ville.

n'est pas consommée, est déjà sous-tendue par une forme de marchandage implicite. Si le désir du restaurateur est un temps de l'ordre du fantasme, celui de Zahra reste bien ancré dans la réalité de ses intérêts propres ( « *Ce type, il a craqué sur moi. J'ai dit « tiens, je suis là, il a les moyens, je peux sortir avec lui si je veux travailler » (...) Et c'est ça que j'ai fait. »*). Dans ce jeu des désirs contradictoires, le tour de force que réalise Zahra, c'est précisément de tourner à son avantage la galanterie, plus précisément la protection masculine<sup>139</sup>; elle l'encourage même, mais si l'homme veut en retour bénéficier de marques d'intérêt<sup>140</sup>, il lui faut payer le prix fort. En ce sens, la capacité de séduction de Zahra, mue par des intentions précises, est efficace car elle favorise l'augmentation des bénéfices qu'elle voudrait tirer de cette relation : en ne se satisfaisant pas de « *la marque initiale d'intérêt de la part de l'homme*<sup>141</sup>», elle l'encourage à surenchérir sinon c'est elle qui abrègera la relation naissante. Dès lors, elle domine la situation même si ce n'est que pour un temps et parvient à obtenir, sans consommer la relation, une très nette amélioration de sa situation. Car si le restaurateur peut revenir à tout moment sur son intérêt, elle a suffisamment maintenu, voire accru son désir pour « faire monter les enchères » c'est-à-dire obtenir davantage de choses en augmentant finalement sa propre valeur. Sans consommer la relation et dans la forte inégalité (rapport de genre, économique, juridique etc) qui caractérise cette relation, elle capte à son avantage les biens de l'autre et se l'accapare sur le plan économique. Ainsi Zahra pourrait rapidement être considérée comme une femme « dominée » alors même que le caractère dynamique des relations nous propose une toute autre interprétation de la réalité : Zahra est sans conteste dans une position de force grâce à son intelligence des situations doublée d'une capacité de séduction importante. Dans ce cadre, la maîtrise de

<sup>139</sup> « (...) Les hommes auront l'obligation de s'interposer et de les aider (ou de les protéger) (...) ». *L'arrangement des sexes*. Paris: La Dispute, 2002 (1977), p 67. Goffman analyse ici « Le dispositif de la cour et le système de la galanterie » pour rendre compte des rapports sociaux de genre, plus précisément de « L'arrangement des sexes », titre de son ouvrage. Les situations exposées sont socialement très codifiées, et par là même nous fournissent des supports de compréhension et d'interprétation particulièrement précieux et opérationnels en ce qui nous concerne.

<sup>140</sup> « Il existe dans la vie publique un mélange inextricable de cour et de galanterie, dont les conséquences sont importantes. Bien évidemment, l'obligation pour un homme d'offrir son aide sous une forme ou une autre, de substituer spontanément ses propres efforts à ceux de toutes femmes (...) Il facilite (ainsi) et encourage l'expression par la femme de marques d'intérêt à son égard (...) », Ibid., p. 69

<sup>141</sup> Ibid., p. 64

la séduction constitue une force de négociation importante et peut être envisagée comme un outil de liberté<sup>142</sup>. La séduction est donc du plus grand effet. Ainsi, nous considérons la séduction comme une forme de ressource dans la migration car non seulement les femmes en usent mais elles l'expriment souvent de façon explicite comme élément de valorisation de soi, comme affirmation de soi. Ce sont ces savoir-faire que nous retrouvons chez certaines migrantes ou candidates à la migration, ils sont pour nous incontestablement liés à une forme d'intelligence aboutie de la séduction : l'objectif est clair et le savoir-faire maîtrisé. C'est un savoir-faire social acquis par les migrantes dans leur pays d'origine.

Pour autant, nous reconnaissons la porosité de la frontière qui mène vers le rapport sexuel ; si ce n'est pas un passage obligé, c'est un passage possible. Passé un temps, Zahra a sans aucun doute passé cette frontière.

### ***De l'accès aux faveurs sexuelles à l'avantage stratégique de revenir sur son intérêt***

Les relations contractées par les migrantes peuvent afficher un caractère durable, ce qui nous amène à dire que ce type de relations ne peut se réduire à un transfert économique ou à des enjeux strictement marchands mais requiert aussi un investissement psychologique et social de la part des deux partenaires<sup>143</sup>. En outre, les sentiments ne sont pas toujours exclus de ces relations, le rapport monétaire n'est pas exclusif d'autres types de rapports mais s'y trouve imbriqué ; si l'on n'admet pas cette idée alors on réduit toutes transactions sexuelles monétisées à des échanges prostitutionnels<sup>144</sup>. Ces relations empruntent leurs formes à une gamme diversifiée d'unions entre hommes et femmes, elles se déclinent le long d'un continuum caractérisant les échanges économique-sexuels<sup>145</sup>. Il est vrai qu'on se trouve là dans le schéma « traditionnel » des rapports sociaux de sexe par rapport à la circulation de

---

<sup>142</sup>Fall Sokhna. *Séduire: cinq leçons sénégalaise*. Paris : Alternatives, 1998. Elle parle d' « effort de séduction ».

<sup>143</sup>Salomon Christine. *Vers le Nord*. Autrepart, 2009, n°49, p 223-240.

<sup>144</sup>Zelizer Viviane. *Transactions intimes*. *Genèses*, 2001, Vol. 1, n°42, p 121-44 ; Zelizer Viviane, *Intimité et économie*, *Terrain*, septembre 2005, Vol. 2, n°45, p 13-28.

biens, d'objets, d'argent. Les migrantes voient surtout des opportunités dans ces échanges codifiés auxquels elles peuvent répondre de manière tout aussi codifiée. Et nous n'envisageons pas l'analyse de ces relations sous l'angle de la domination économique et sexuelle ou à partir d'une irréversible et constante asymétrie des rapports hommes/femmes. Nous cherchons surtout à comprendre, dans la dynamique de ces rapports, le sens que les migrantes donnent à ces relations, la façon dont elles tirent parti de ces situations et l'impact sur leurs propres mobilités. Et pour le dire autrement, ce qui intéresse ici les femmes, c'est d'être entretenue par les hommes<sup>146</sup>. Si elles préfèrent opportunément opter pour un homme riche, il n'en reste pas moins que généralement, il n'y a pas nécessairement d'écarts considérables en termes de rapports de classe avec leurs partenaires : ce peut être des migrants comme elles, ouvriers ou des « autochtones » de classe moyenne ou supérieure. Les femmes monnaient leur sexualité contre des biens mais pour autant, ces pratiques ne s'inscrivent pas toujours dans des stratégies de survie ou des univers de forte contrainte économique, matérielle, administrative, il peut en effet agir de questions de mieux-être économique. D'ailleurs quand je rencontrais Zahra sur mon terrain, elle avait un nouveau petit ami, « autochtone », issu d'un milieu aisé. Il prenait en charge ses frais réguliers et ce bien qu'elle soit salariée, rémunérée. Et régularisée.

*« Maintenant ben j'ai un petit fiancé, ben... Je suis heureuse avec lui, ça va, il m'aide, pleins de choses, franchement je trouverais jamais quelqu'un comme lui. Même si j'ai gagné... Tu sais... C'est pas assez mais ça va entre le loyer, l'EDF, les factures de... téléphone, tout ça alors je m'en sors pas. Avec ce français, il m'aide bien. (...) »*

Un caractère de ces relations nous paraît essentiel : les partenaires ne sont pas liés par un lien officiel, ni par un lien ayant un quelconque caractère

<sup>145</sup>Tabet Paola. *La grande arnaque: sexualité des femmes et échange économique-sexuel*. Paris : L'Harmattan, 2004. Ce concept a en effet l'avantage de situer toutes les femmes sur un continuum plus à même de favoriser la compréhension de types d'échanges entre hommes et femmes sans nier les similitudes entre les différents statuts des femmes (prostitutions, flirts, femmes mariées etc.). Ce qui a par ailleurs l'avantage de décroiser la catégorie « prostituées » le plus souvent considérées comme un groupe opprimé et à part de la population des femmes.

<sup>146</sup>En outre ce type d'échanges comme la capacité de séduction peuvent favoriser des ressources variées : des informations, des lieux-étapes, des milieux-étapes (en rapport avec d'autres migrants) etc. Nous avons vu par exemple que d'anciens amants pouvaient être mobilisés pour une étape dans le parcours migratoire.

sacré, la femme n'est retenue d'aucune sorte. Dans ces relations, les femmes détiennent deux avantages : l'accès à leurs faveurs sexuelles et l'avantage stratégique de revenir sur leur intérêt<sup>147</sup>. Et les hommes le savent : s'ils veulent les retenir, ils doivent sans cesse faire circuler vers elles suffisamment d'objets, de biens, de cadeaux, d'argent, d'attentions diverses, etc.. En investissant les normes de genre, ces femmes mettent les hommes en concurrence et maintiennent par ce biais une forte pression sur leurs prétendants<sup>148</sup>. Les relations nouées peuvent être projetées dans l'élaboration de la carrière migratoire de ces femmes, mobilisées au cours du parcours ou encore se construire à l'occasion de rencontres opportunes.

*« Les sociologues doivent parler du point de vue des gens qu'ils étudient, parce que c'est depuis cette perspective que se construit le monde qu'ils analysent <sup>149</sup> ».* Il s'agit donc de réintroduire la dimension du sujet dans les processus de changements sociaux et ce, à la plus petite échelle des interactions sociales. Au cours du parcours migratoire, les transmigrantes usent des hommes pour accéder ou concourir à leur autonomie individuelle. C'est tout l'intérêt de comprendre les implications stratégiques et les investissements subjectifs des acteurs, et il est abusif de considérer ces usages comme de simples formes de compensations, de résistances à la domination. En outre, ces situations ont des conséquences réelles au niveau des trajectoires individuelles mais aussi collectives en termes de mobilités spatiales, économiques et sociales.

---

<sup>147</sup> « dans la cour, l'avantage stratégique de l'homme provient de sa capacité et son droit à revenir sur son intérêt à tout moment, sauf peut-être dans les derniers; celui de la femme provient du contrôle de l'accès à ses faveurs » Goffman Erving. L'arrangement des sexes. Paris: La Dispute, 2002 ( 1977), p. 63. Néanmoins, il nous semble ici que les femmes détiennent ces deux avantages.

<sup>148</sup> Nous retrouvons ces pratiques au Sénégal : le mbaraan. ». Salomon Christine. Vers le Nord. *Autrepart*, 2009, n°49, p 223-240. Cette forte capacité à jouer stratégiquement de sa séduction pour s'assurer diverses formes de mobilité n'est en outre pas sans nous rappeler la figure de la « courtisane » de la Renaissance au début du XXème siècle. Griffin Susan. Le livre des courtisanes. Paris: Alban Michel, 2003 ( 2001)

<sup>149</sup> Winkin Yves. Erving Goffman : les moments et leurs hommes. Paris : Seuil/Minuit, 1988. , p 138.

**Infléchissement des mobilités au cours du parcours migratoire et réversibilité des stigmatisations à l'encontre des femmes migrantes (ou les vertus émancipatrices de l'argent<sup>150</sup>)**

Zahra, migrante sans-papiers, connaît une mobilité spatiale, économique et sociale redevable de ses initiatives individuelles, des sociabilités nouées au Maroc et des « rencontres » en migration ( « *C'est des gens que j'ai connus ici en France. Pas tous, y en a que je connais du Maroc* »). Les contacts téléphoniques avec sa famille au pays d'origine, en particulier sa mère, n'ont jamais été rompus. De plus, comme Zahra a rapidement trouvé des emplois grâce à ses contacts, elle a très tôt commencé à envoyer de l'argent au pays. Cette situation durera cinq années avant qu'elle ne puisse se rendre au Maroc.

- *Depuis que t'es en Europe, à partir de quand tu as commencé à envoyer de l'argent au Maroc ?*

- *Depuis que j'ai commencé à travailler.*

- *Avignon?*

- *Oui... .. Même j'envoie de l'argent à ma mère, j'ai construit un appartement aussi là-bas pour mes parents comme ça... Parce qu'on avait deux chambres, une salle à manger et c'est tout. Et maintenant on a presque 3 étages.*

- *Et tes frères, ils ont participé?*

*Non, c'est moi. Il est à mon nom à moi! »*

Après l'entrée en Europe, le séjour en Allemagne puis le nouveau départ pour le sud de la France, Zahra commence à gagner de l'argent à Avignon et à en envoyer une partie, sous forme de mandats, au nom de sa mère. Zahra quitte ensuite Avignon pour Bordeaux puis Toulouse. La rencontre avec le restaurateur séduit va à nouveau impacter significativement sa mobilité. Pendant 4 ans, elle dispose d'une chambre d'hôtel, elle ne paye ni logement ni nourriture et perçoit une rémunération de 6000 francs. Ensuite, elle arrive à convaincre le restaurateur de lui louer un appartement, sans doute y a-t-il vu à la fois le moyen de mettre à l'abri leur relation mais aussi il savait devoir accéder à la volonté de Zahra pour ne pas la perdre, du moins est-ce là ce qu'elle lui a fait

<sup>150</sup>Simmel Georg. Philosophie de l'argent. Paris : PUF, 1987 (1900).

stratégiquement croire. La rémunération ne change pas mais si le montant reste modeste, il faut surtout relever qu'elle ne paye ni loyer, ni courses<sup>151</sup> donc qu'elle bénéficie mensuellement d'économies significatives. Son épargne sert à la construction d'une maison divisée en plusieurs appartements. Une fois sa situation administrative régularisée, elle se rend souvent elle-même au Maroc pour superviser la fin des travaux ; le reste du temps, ce sont ses parents qui s'en occupent (« *Je suis déjà partie une semaine ou quinze jours... L'année dernière, je suis rentré 4 fois au Maroc parce que d'abord mes parents ils étaient malades et en plus, j'ai des travaux à finir là-bas. En plus j'ai passée des vacances là-bas, ça me changeait les idées d'ici* »). Et si cette habitation « accueille » une partie de sa famille et contribue dans le même temps à grandement améliorer les conditions de vie de ses parents, Zahra n'est à aucun moment dépossédée de ses biens puisque comme elle se plaît souvent à le dire, la maison en question est à « son (mon) nom à elle (moi) ». Il n'en reste pas moins qu'elle fait directement bénéficier ses parents de sa réussite économique et de ce nouveau prestige social. Zahra, la serveuse ou femme de ménage d'ici, est donc propriétaire là-bas. Les ressources individuelles dont use Zahra dans l'entre-deux favorise un gain économique considérable directement investi au pays d'origine, visible à travers la construction d'une résidence de trois appartements et participant à une promotion sociale, familiale et individuelle là-bas. Si au niveau structurel ici, on pourrait considérer que Zahra est dominée (pas d'instruction, pas de diplômes, irrégularité administrative de son statut), le regard du chercheur ne peut se limiter aux contraintes objectives d'une situation, contraintes qui viendraient délimiter, baliser le champ d'action des individus. Zahra, consciente de sa situation, renverse dès le départ une situation dont les indicateurs extérieurs sembleraient pourtant aller dans le sens d'une exploitation. Et si les indicateurs objectifs de sa situation font d'elle ici une « dominée », elle connaît durant cette période, grâce à ses compétences, une forte mobilité économique et sociale au pays.

Zahra a des frères à l'étranger pourtant c'est essentiellement elle qui assiste sa famille au pays d'origine et c'est dans sa maison que vivent ses parents et son plus jeune frère. La présence de Zahra se substitue à l'absence de ses frères, ce qui constitue un élément perturbateur des hiérarchies

<sup>151</sup> Il faut ajouter qu'elle se fait également offrir des « cadeaux »: bijoux, tissus, robes etc.

familiales. Grâce à la migration, les femmes remplissent des rôles « normalement » dévolues aux hommes, elles participent directement de l'économie familiale là-bas et ce à tel point que Zahra en revisitant les raisons de son départ du Maroc me dit un jour à la terrasse d'un café: « *et puis mes parents, ils avaient pas les moyens* », évacuant par là même la principale raison de son départ qui n'avait alors rien à voir avec un quelconque projet familial d'ordre économique.

La stigmatisation sociale, familiale liée à la migration des femmes nous semble au fond très relative. Dès que les femmes commencent à investir au pays et à améliorer le niveau de vie de leur famille, elles passent du stigmate, de la transgression première (le départ « seule ») à la valorisation. La forme sociale d'appartenance au pays d'origine développée par les femmes met en mouvement des contradictions qu'elles résolvent dans le dépassement c'est-à-dire la complémentarité des rapports entretenus. L'assignation première est transcendée par l'investissement réussi dans la migration. Cette réussite s'exprime par diverses « actions-retours » (maintien du contact, envois d'argent, investissement au pays d'origine, amélioration du niveau de vie de la famille etc...) qui participent directement de l'ascension économique de la famille mais aussi de son honneur car ces actions témoignent dans le même temps de la mémoire, de la préservation des liens familiaux et sociaux avec le pays d'origine que n'entament pas les mobilités transnationales. On ne peut donc réduire cette réussite à l'aspect économique même s'il est incontournable. De même que l'on comprend que ce qui est déterminant, ce n'est pas la migration ni son caractère répréhensible mais les « actions-retours » en direction du pays développées dans le cadre de cette migration; c'est d'ailleurs aussi pour cela qu'il est plus pertinent de parler de mobilités. Dans une société marocaine où le contexte des apparences reste de rigueur dans la confrontation aux autres<sup>152</sup>, il y a toujours la place pour les petits arrangements avec la réalité. Derrière le conformisme des apparences, la marge de manœuvre des migrantes est bien réelle. Et c'est bien aussi parce que l'« apparent » peut toujours être « réparé » qu'il n'entame pas leur liberté. Comme s'il fallait réparer, être réhabilité, comme si le départ stigmatisant des femmes devait

<sup>152</sup> Ayat Fatima. Les pratiques corporelles de la femme marocaine entre tradition et modernité. Horizons Maghrébins, 1994, n°25/26, p 149-157

faire l'objet d'une « réparation », comme s'il était nécessaire de regagner l'estime perdue. Oui, les femmes reprennent place et cela reste particulièrement important pour elles mais elles ne reprennent jamais place à l'identique : la place qu'elles ont quitté avant la migration n'est jamais reproduite et investie telle quelle à leur retour de la migration et ce, même si elles se conforment à certaines « règles sociales », à certains « jeux sociaux ». La simple relation dialectique entre transgression et conformité est insuffisante pour se saisir de ce qui se joue là. Il ne s'agit pas de cela, ni même d'un passage d'un modèle de l'émigration féminine à une valorisation de la migration des femmes mais à une valorisation des « actions-retours ». Ce n'est donc pas au fond le genre qui est déterminant mais les « actions-retours » qui émergent de cette mobilité. Et ce point nous paraît majeur car il concerne aussi bien les hommes que les femmes. La violence des propos tenus à l'égard des femmes voile une réalité commune: les uns et les autres doivent se « manifester » au pays. La « présence-absence » est incontournable. On observe la réversibilité des stigmatisations. Les crises paroxystiques qui marquent le départ des femmes ont surtout pour fonction de masquer les fortes collaborations familiales qui se jouent au sein des espaces domestiques et au delà, le long du réseau transnational.<sup>153</sup>

## **Du voisinage intra-urbain au voisinage international**

### ***Les côtoiements urbains***

La dernière année de sa relation avec le restaurateur, Zahra négocie son entrée dans la ville à partir de compétences propres acquises dans le pays d'origine et liées à un certain type d'entretien des relations. La location d'un appartement, proche du centre-ville, l'inscrit dans l'ordre du voisinage urbain et lui ouvre la voie à un champ de sociabilités plus vaste au sein de la ville et c'est là une transition, une nouvelle étape de sa trajectoire.

---

<sup>153</sup>Et de fait, ces collaborations familiales n'excluent pas les hommes.

D'une part, Zahra développe de nouvelles sociabilités donnant progressivement lieu à un nouveau travail<sup>154</sup>. La location d'un appartement favorise l'« entrée dans la ville » avec les sociabilités qu'elle propose et les opportunités qu'elle présente. Zahra, toujours en situation irrégulière, fait des rencontres dans son voisinage immédiat, son quartier, sa ville : *« et après j'ai pris un appartement, c'est là où j'ai fait connaissance des gens petit à petit. »*. Zahra développe alors des relations qui vont progressivement l'amener à se constituer quelques heures de ménages chez divers clients jusqu'à en avoir suffisamment pour effectuer des journées puis des semaines complètes de travail : *« Je fais le ménage chez les gens, je fais connaissance des gens, tu sais, par quelqu'un, tout ça, je fais des heures de ménage. Je travaille toute la journée (...)Vraiment, j'ai ma semaine complet, je manque (de) rien. »*.

D'autre part, c'est également au cours de cette période qu'elle fait une rencontre, rencontre qui marquera à nouveau incontournablelement sa trajectoire. Un soir, dans un bar de quartier, elle fait la connaissance d'un « français » : *« J'ai trouvé un français, j'ai fait connaissance d'un français, je me suis mariée avec lui, j'ai fait mes papiers. Parce qu'au début,... sans papiers. Et après j'ai fait mes papiers, c'est là où j'ai pris l'appartement où je l'ai mis à mon nom, j'ai travaillé, j'ai droit de tout. J'ai dit ça y est je suis installée pour de bon. »*.

En négociant un appartement en ville, au nom et aux frais de son amant de Toulouse, Zahra a principalement usé de l'argument selon lequel il était nécessaire de mettre à l'abri leur relation, et de lui donner des allures de relations de couple. Mais Zahra cherche surtout de nouvelles sources de revenus. Et elle quittera son amant dès lors que le développement de ses sociabilités lui donneront la possibilité d'un nouveau travail. De plus, elle rencontre un nouvel homme, célibataire qu'elle séduira pour l'épouser. Elle contracte alors ce qui en réalité constitue un mariage blanc, d'ailleurs elle n'attendra pas l'obtention de la carte d'identité française et le quittera rapidement après sa régularisation.

La trajectoire de Zahra est intimement liée aux diverses sociabilités qu'elle développe et qui viennent baliser son cheminement.

---

<sup>154</sup>Elle se constitue progressivement des heures de ménage chez des particuliers grâce au « bouche à oreille ».

### ***Reconnexions aux lieux parcourus par et pour le réseau transnational***

Pendant 5 ans, Zahra travaille dans les ménages à domicile. Et une fois sa situation régularisée, elle se rend souvent au Maroc : « *Depuis que j'ai fait mes papiers, le premier été que j'ai fait, je suis rentrée la voir (sa mère). Après chaque année, je rentre une fois par mois, une fois par an, ça m'arrive 4 ou 3 fois par an, ça dépend* ». Elle rentre au pays, voir sa famille et parfois pour s'occuper elle-même de la fin de la supervision des travaux de sa résidence. Mais entre-temps Zahra, fraîchement divorcée, a besoin de davantage d'argent et à travers ses sociabilités, c'est l'Allemagne, sa première destination, qui se rappelle à elle à travers une « *copine* ». Cette « *copine* » réside en Allemagne et Zahra la rencontre, au cours d'un de ses séjours au Maroc, dans le rythme quotidien des voisinages là-bas. Cette « *copine* » l'oriente vers une de ses amies en Allemagne qui cherche une femme de chambre : la finalisation de cet arrangement a lieu alors que la « *copine* » de Zahra faisait une halte de quelques jours à Toulouse chez elle avant de regagner l'Allemagne. Zahra cherche de nouvelles opportunités de travail, avec un salaire plus conséquent, et accepte immédiatement de partir pour un « *entretien d'embauche* » à l'issue duquel elle sera retenue.

Les sociabilités là-bas prennent sens ici en Europe. Les allers-retours au pays entretiennent les relations sociales du plus proche au plus lointain de l'entourage, de même que les transmigrantes sont toujours promptes à intégrer de nouvelles connaissances à leur réseau. Les lieux parcourus, traversés sont conservés dans la mémoire et font sens dès lors qu'une assise y est possible. Du voisinage immédiat au voisinage international, les sociabilités développées par Zahra vont à nouveau générer des « *solutions* » à son manque d'argent (« *j'ai travaillé un an, j'ai ramassé un petit peu d'argent et je suis revenue ici en France* »). A travers ses sociabilités en France et au Maroc, Zahra obtient et gère l'information, ce qui lui permet de s'appuyer sur des individus de son réseau pour se repositionner en termes de trajectoires.

En une année, Zahra fait ses preuves en Allemagne, apprend quelques notions de la langue et conserve le contact avec son employeur. Il semblerait qu'elle puisse dès lors, à l'avenir, tester à nouveau cette opportunité de travail

pour elle-même ou pour placer un membre de son réseau.

*« - Depuis, t'es repartie en Allemagne? »*

*- Non j'ai passé un an après je suis plus revenue (repartie) mais ce patron, il m'appelle souvent, il me dit « Zahra, reviens travailler chez nous, il te manque rien du tout ». J'ai dit « écoutez maintenant j'ai ma sœur, je peux pas la laisser tomber! ». Mais peut-être un jour j'y vais, oui, oui. »*

On observe la complexification des parcours migratoires, ils deviennent **parcours par étapes** favorisant des modes d'insertion locaux provisoires, révélant des modalités spécifiques d'appréhension des sociétés. La notion même d' « étape » n'implique pas un simple passage d'un point à un autre, d'une zone géographique à une autre. Les rapports développés, par les migrantes sans-papiers, aux espaces-temps des territoires parcourus, traversés, sédentarisés **font trace** au regard des connexions, durables ou temporaires, établies avant la migration ou au cours de leurs circulations en Europe. Les sociabilités ainsi développées ont du sens car elles favorisent la possibilité d'y revenir pour soi ou pour en faire bénéficier un autre membre pour des raisons d'opportunités d'hébergement, d'emplois, de régularisation etc. Les chemins empruntés par les premiers ont à nouveau du sens pour les suivants, les « couloirs » de l'entre-deux sont réexplorés.

De retour d'Allemagne, Zahra « *trouve un autre métier* » comme elle se plaît à le dire; elle se lance à nouveau dans la restauration mais uniquement comme serveuse cette fois-ci. Si en termes de catégorie socio-professionnelle, ces professions se valent, ce n'est pas l'avis de Zahra qui souhaitait arrêter les ménages et apprécie de trouver un travail de serveuse : « *Et jusqu'à maintenant je travaille dans un restaurant, ça va mieux. J'ai arrêté les ménages, j'ai trouvé un autre métier... de restauration et ça va!* ».

### **La mobilité des siens**

La régularisation de Zahra sur le territoire français, justifiée par le mariage et la sédentarité, va paradoxalement créer une nouvelle jonction,

fondamentale, avec son pays d'origine : la mobilité des « siens ».

Zahra est sollicitée par sa sœur restée au Maroc. Cette dernière souhaite en effet migrer en France. Face aux prix chers des contrats de travail ou visas, Zahra pense s'impliquer plus directement dans la mobilité de sa sœur. Et c'est à Toulouse, dans les milieux de migrants<sup>155</sup>, et par le biais d'une connaissance, qu'elle rencontre le futur passeur<sup>156</sup> à qui elle expose son projet. Il accepte de faire traverser la frontière marocco-espagnole à la sœur de Zahra, elle redescend alors en Espagne avec le passeur et elle lui fournit ses propres papiers d'identité à proximité de la frontière sud de l'Espagne. Ce passage lui coûtera entre 10 000 et 15 000 DH<sup>157</sup>.

*« - Je sais qu'il y a ta sœur.... Est-ce que c'est toi qui a voulu ramener ta sœur ou est-ce que c'est elle et tu l'as aidée ?*

*- Au début, tu vois... J'ai pensé, comme ma mère est toute seule là-bas, j'ai dit ben écoute, y a ma sœur qui va rester avec elle. Et... Comme je vois ma sœur elle est en train de galérer, elle se marie pas, elle a envie de rentrer en France ici (...) Là quand tu demandes à quelqu'un, il demande plein de trucs: 5 millions, 6 millions pour te rentrer ici quelqu'un en France. J'ai dit « tiens, pourquoi je la fais pas rentrer moi-même? »... Tellement elle me ressemble... Alors je suis partie moi au Maroc, j'ai vu mes parents, je suis rentrée ici en France, j'ai parlé avec quelqu'un, j'ai dit écoute, je te paye tant, tant, tu me ramènes ma sœur en France. Il m'a dit ok... Du moment qu'elle me ressemble, ça craint pas. Je suis descendue en Espagne ... J'ai donné les papiers, je suis descendue en Espagne... J'ai dit « tiens le passeport, t'as la carte d'identité, t'as tout »... Et on va la faire rentrer au mois d'août parce qu'au mois d'août, ils contrôlent pas beaucoup (...) Alors le type, il est arrivé au Maroc. J'ai appelé ma sœur, elle m'a dit « je suis à Jadida ». Je lui ai dit « obligé tu descends à Meknès . Tu vas faire la même coupe que moi, tu vas*

---

<sup>155</sup>Les milieux de migrants se repèrent moins à travers un lieu précis qu'aux cours d'interactions où la présence des migrants active des échanges d'informations diverses.

<sup>156</sup>Un contingent important d'hommes résidant en Europe profitent l'été des flux importants d'estivants pour faire clandestinement (ou pas, d'ailleurs) traverser des individus à la frontière marocco-espagnole à bord de leurs voitures et moyennant finance. Certains se « professionnalisent » saisonnièrement dans cette activité alors que pour d'autres, il s'agit d'une activité très ponctuelle impliquant la traversée d'un proche.

<sup>157</sup>Entre 1000 et 1500 Euros.

*mettre les lentilles et tu rentres à Meknès ». Elle est rentrée à Meknès et le type, il est venu, il a regardé les photos, c'est bon on se ressemble. Il a dit ben écoute, je pars... telle date, tu te prépares » (...)*

*- Et toi pendant tout ce temps là?*

*- J'étais en Espagne, je l'attendais. J'ai dit on sait jamais, y a un problème, je peux faire une déclaration de vol.*

*- Et t'attendais chez qui ? Ceux qui habitent dans le sud?*

*- Oui*

En attendant le passage de sa sœur à la frontière marocco-espagnole prévu courant août, Zahra loge chez des amis dans le sud de l'Espagne. Ses amis, c'est en fait une colocation d'hommes comme cela se fait couramment en Espagne et que l'on retrouve aussi comme mode d'organisation des migrant(e)s marocain(e)s, en situation légale ou illégale. Ce sont des hommes qu'elle a connu avant sa migration et dont la mobilité est récente. Les liens entretenus l'arrangent particulièrement à ce moment de sa trajectoire<sup>158</sup> puisqu'elle y est hébergée quelques jours dans l'attente du passage aux frontières de sa sœur. Zahra s'appuie sur les relations mobilisables mais surtout les plus opportunes compte tenu de la situation. Le choix est ici fonction de l'objectif à atteindre et non tributaire d'une hiérarchie subjectivement établie au sein du réseau. En effet si Zahra use de cette plate-forme d'« attente » au sud de l'Espagne, il est là davantage question de localisation opportune en rapport avec ses objectifs que de liens privilégiés. La mobilisation des relations n'est pas fonction d'un type précis de liens mais repose au contraire sur une variété de relations.

La fratrie et les parents de Zahra sont mis au courant de la tentative de passage d'un membre féminin. On se souvient pourtant de la réaction d'un des frères de Zahra à son arrivée en France néanmoins cela ne fait ici l'objet d'aucune « crise » c'est-à-dire pas de cristallisation fantasmatique, de stigmatisation, d'interdiction ou de tentative d'enfermement du sexe féminin.. Les tensions suscitées par leur mobilité spatiale constituent un voile qui nous masque la réalité de la permanence de relations familiales étroites qui se manifestent à travers une diversité d'actions-retours<sup>159</sup> au Maroc et d'actions favorisant la mobilité des leurs vers l'Europe. La forme sociale d'appartenance

<sup>158</sup>C'est bien sûr là un point de vue rétrospectif de la situation.

au pays d'origine développée par les transmigrantes est incontournable pour comprendre comment leurs places se modifient, au cours de leurs parcours, dans la configuration de ces chaînes migratoires. Le départ des femmes entraîne leur stigmatisation « légitime » justifiée par une « crise des valeurs » dont leur comportement transgressif serait la cause. Dès lors, il semblerait que la seule alternative possible, entre des hommes garants de la morale et de la moralité de ces « dames », et des femmes désireuses de liberté, soit celle des ruptures radicales avec leur cortège de violences habituelles et d'humiliations. Or nous notons que la transgression n'entame pas les relations sociales et familiales; mieux, elle renforce les collaborations familiales, amicales et sociales à des échelles temporelles et spatiales plus vastes. En migrant, les femmes prennent progressivement place dans un dispositif transnational qui s'appuie sur une mise en réseau généralisée avant de devenir à leur tour des interlocutrices privilégiées pour qui veut « entrer » dans la mobilité. En outre, le fait d'être inséré dans ces chaînes relationnelles renforce le nomadisme migratoire.

C'est principalement Zahra qui a négocié le passage, d'ailleurs réussi de sa sœur, sur le plan relationnel, technique et logistique. Et pour régulariser sa situation, Zahra lui offre l'opportunité d'un mariage blanc puisé au sein de ses propres connaissances en France. Parallèlement Zahra tente de faire venir son frère cadet au moyen d'un contrat de travail fictif en Espagne car les chances de succès y sont plus grandes. Ce service sera payé uniquement si le projet aboutit. En outre, elle dépose régulièrement des demandes de visas pour faire venir sa mère : « ... Parce qu'on a essayé plusieurs fois, chaque année, on fait un certificat d'hébergement pour ma mère et ça marche pas. Elle a tout, on a ouvert un compte pour elle, on a mis de l'argent tout ça. Alors chaque fois, ils nous disent il faut la nationalité et c'est pas vrai! Il y a des gens qui passent, il y a des gens qui ont pas la nationalité, ils sont ici en France. Et pour ma mère ça marche pas. Et j'aimerais bien un jour la faire rentrer ici! »

Sans nul doute, la prochaine étape de Zahra sera la naturalisation dans l'objectif d'une instrumentalisation de la nationalité française pour faciliter ses diverses démarches. Le réel est toujours significatif et il s'écarte ici de principes idéalistes qui lient naturalisation et sédentarité ; le sentiment

<sup>159</sup> Maintien du contact, investissements au pays d'origine, amélioration du niveau de vie de la famille

d'appartenance à une nation connaît quelques déconvenues dès lors qu'il se heurte aux stratégies individuelles et à la volonté de se frayer des « chemins ». Dans le contexte actuel des politiques migratoires, les intentions des individus sont résolument tournées vers le fait de tirer parti de différents territoires, de leurs institutions, de leurs politiques administratives, nationales et européennes. Ces territoires sont ceux connus, traversés : les espaces supports des mobilités individuelles et collectives. Mais plus que des espaces supports, les pratiques des individus ne sont pas simplement juxtaposées à ces territoires mais s'y articulent au sein de processus plus ou moins longs qui se manifestent par des « entrées-sorties » des dispositifs institutionnels, administratifs, associatifs mis à disposition par les États<sup>160</sup>. D'ailleurs nous considérons ici que l'acquisition de la nationalité française, signe d'intégration, d' « attachement » au lieu, renforce paradoxalement les pratiques transnationales. Ainsi une sociologie des « entrées-sorties » favorise la compréhension des rapports développés par les migrants aux espace-temps des territoires parcourus, traversés, sédentarisés à travers les connexions provisoires, durables ou temporaires, établies entre les uns et les autres au sein de réseaux transnationaux.

Sur les recommandations de Zahra, un autre de ses frères a pu obtenir un visa pour gagner l'Allemagne par l'intermédiaire du passeur avec lequel elle avait été mise en contact, lors de sa première entrée en Europe, par un membre de son entourage. Ce passeur résidant en Allemagne, peu connu au départ, fait depuis l'objet d'une bonne réputation axée sur son efficacité et son sérieux. Ce sont les réputations qui font les hommes, et les informations circulant à son égard ont fait de lui un interlocuteur privilégié. Enfin, concernant cette fois-ci deux de ses neveux, Zahra a exploré l'adoption<sup>161</sup> comme modalité de passage mais le projet semble avoir échoué au moment où elle m'en parle.

A partir de sa propre mobilité, Zahra génère la mobilité de certains membres de sa famille: soit elle en est directement à l'origine, soit elle facilite leur circulation. Mais elle ne s'arrête pas au groupe familial puisqu'elle

<sup>160</sup>Tarrius Alain. *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, Identités, Territoires*. Paris : l'Aube, 2000.

<sup>161</sup>Plus précisément, le processus d'adoption au Maroc, quelque peu spécifique, se nomme la « Kafala » .

envisageait également le passage d'une de ses amies sur des modalités similaires à la traversée de sa sœur. Ainsi la mobilité internationale d'un membre de la famille favorise celle des autres membres mais pour autant, le transnationalisme n'est pas exclusif du réseau familial. Le renouvellement des informations, les opportunités d'emplois, de mobilités spatiales, économiques et sociales sont fortement « encastrées » dans le lien social fort<sup>162</sup>.

Au bénéfice de la migration, les femmes prennent des initiatives et comme les hommes, font circuler des individus. Si ces actions ne sont évidemment pas envisagées stratégiquement, il n'en reste pas moins qu'elles préfigurent la construction de nouvelles chaînes relationnelles de solidarité qui viennent s'articuler aux précédentes. Et du fait de la généralisation de la migration mais aussi des volontés migratoires, les femmes qui prennent dans ce cadre des initiatives favorisant d'une quelconque manière la mobilité des individus, peuvent en retour bénéficier de cette solidarité<sup>163</sup>. Les migrantes participent ainsi directement de la mise en réseau généralisée, caractéristique de ces populations<sup>164</sup>.

### **Complexification de la configuration transnationale et densification relationnelle de l'entre-deux**

Durant leurs mobilités, les migrantes sans-papiers savent pouvoir compter sur les membres de leurs réseaux dont les segments s'étalent le long de l'Europe, en particulier ceux qui hébergent des femmes de leur parentèle<sup>165</sup>. Les

---

<sup>162</sup>Le lien social fort, ni ne se limite, ni n'est tributaire, de contexte de spatialisation. De plus la circulation des migrant(e)s le long des réseaux familiaux favorise la captation de diverses opportunités et mobilités. Ainsi nos observations et analyses contredisent encore la vision de l'analyse des réseaux produite par Granovetter Marc. *Le Marché autrement. Les réseaux dans l'économie*. Paris : Desclée de Brouwer, 2000

<sup>163</sup>Si nous pouvons reconnaître là des aspects de la théorie maussienne du don et du contre-don, elle ne correspond pas à nos analyses

<sup>164</sup>Tarius Alain. Territoires circulatoires et espaces urbains. Différenciation des groupes migrants. *Annales de la Recherche Urbaine*, 1993, n°59-60, p. 51-60

<sup>165</sup>Qacha Fatima. Migrations transnationales. Rôles des femmes et des réseaux familiaux. 605 p. Thèse : Sociologie : Toulouse II : octobre 2010.

membres qui composent le réseau de départ sont aussi bien issus de la forme migratoire traditionnelle que de collectifs, plus récent, de migrants : on y trouve des membres de la famille, des ami(e)s, des connaissances directes ou indirectes puisque les migrantes bénéficient également de relations par procuration. Ces relations sont généralement activées par les migrantes et/ou des membres de leur réseau avant la migration et au cours du parcours migratoire. Ces membres sont aussi bien installés en Europe qu'au Maroc. La mise en commun des ressources des un(e)s et des autres indique que le réseau d'une migrante ne se limite presque jamais à son réseau personnel mais bénéficie d'autres ramifications.

Les candidates à la migration projettent toujours un premier trajet migratoire. A ce propos, le contenu des téléphones portables, particulièrement les puces<sup>166</sup>, constituent des outils d'analyses précieux quant au projet migratoire des candidates, leurs anticipations des premières étapes, leurs stratégies et la nature des relations qui les lient aux membres du réseau. C'est ainsi qu'elles dessinent les contours de leurs mobilités, en assortissant des étapes à leurs parcours. Ces étapes se fondent moins sur une organisation territoriale politique que sur la reconnaissance d'un collectif aussi hétéroclite soit-il.

L'analyse des migrations que nous observons ne peut être envisagée sous l'angle d'un trajet linéaire du pays d'accueil vers le pays d'arrivée où les anciens migrants jouent généralement le rôle de plate-forme d'entrée et ont vocation à accueillir le nouveau migrant pour l'accompagner dans les diverses modalités de l'insertion locale. La complexification des parcours migratoires présente essentiellement des modes provisoires d'insertion locale révélant des modalités spécifiques d'appréhension des sociétés. Une fois la frontière franchie, la première étape de relative sédentarité est considérée par les migrantes comme une phase importante d'apprentissage des sociétés européennes. L'option de sédentarité est souvent vécue par les migrantes comme un moment d'imprégnation, d'apprentissage des codes, des normes, des règles d'une société européenne à tel point que ce sont des pratiques déjà projetées en ces termes par les candidates à l'émigration. De ce fait, le

---

<sup>166</sup>C'est en nous intéressant aux candidates ou migrantes par le hrigue que nous avons saisi cet outil comme révélateur d'analyse.

premier lieu-étape d'entrée en Europe n'est pas considéré comme un lieu d'installation, mais bien d'acquisition de connaissances favorables à la poursuite du parcours. Cette compétence est de l'ordre du « savoir-se débrouiller » pour mieux « savoir-circuler » et optimiser ses chances de réussite<sup>167</sup>. Le paradoxe est bien le suivant, on le retrouve de façon transversale chez les populations qui mobilisent notre attention : l'intégration n'appelle pas automatiquement la sédentarité, et les formes d'intégration (temporaires) envisagées par ces populations sont plutôt considérées comme une ressource utile aux pratiques transnationales. Cela n'est pas sans s'apparenter à la figure simmelienne de l'étranger<sup>168</sup>. Car c'est bien entre « altérité » et « précarité » que les migrantes conçoivent, construisent leurs parcours migratoires.

La densification des réseaux intégrant des relations de nature diverse, favorise non plus simplement la possibilité de circuler en Europe mais la possibilité de projeter une carrière migratoire de type entrepreneurial. L'entre-deux comporte des balises redevables des liens préservés, des liens construits durant les parcours, et toujours susceptibles de marquer favorablement les trajectoires. Mais l'entre-deux révèle également les initiatives individuelles à travers les compétences sociales et circulatoires des femmes. Si les femmes s'assurent diverses mobilités en investissent des rapports de genre dits inégalitaires, cela a paradoxalement des conséquences intéressantes dans l'entre-deux sur les trajectoires individuelles car ces compétences indiquent moins une propension à la soumission qu'un savoir-faire de la mobilité. L'entre-deux n'est jamais une distance que l'on parcourt, c'est une expérience de la migration mais aussi des *autres*, qui se caractérise par sa diversité et sa densité relationnelle.

Les parcours migratoires par étapes sont caractéristiques de la forme

---

<sup>167</sup>Ibid.

<sup>168</sup>« Tout comme l'errant, l'étranger n'est pas rivié à un point fixe ; mais à la différence de ce dernier, il participe d'un lien unissant les deux dimensions contraires de la rupture et de l'appartenance. Il est en marge de la société d'accueil, mais par ailleurs, il s'y est installé avec la volonté de refaire sa vie, tout en sachant bien qu'il sera peut-être amenée un jour à se remettre en route. Ce sentiment d'altérité et de précarité, s'ajoutant à un désir de participation, définit la position particulière de l'étranger. » Raphaël Freddy. Le juif comme paradigme de l'étranger dans l'œuvre de G. Simmel. *Sociétés*, 2008, Vol. 3, n° 101, p. p 81-90 (p. 81)

migratoire de la transmigration décrite et analysée par Alain Tarrus<sup>169</sup>. Les transmigrants, habituellement appréhendés sous la figure du commerçant transnational, constituent une classe de la migration internationale dont les profils sont désormais particulièrement variés, et on y trouve de nombreuses migrantes sans-papiers. Leurs parcours durent généralement plusieurs années, concernent plusieurs pays. Cette forme migratoire contemporaine s'appréhende à travers un triple rapport des migrants : au là-bas d'où ils viennent et avec lequel ils maintiennent des liens forts, à l'ici où ils passent ou résident, à l'entre-deux intensément exploré, expérimenté et qui fait toujours trace. Ce triptyque indique des capacités fortes de mobilisation à la fois individuelles et collectives.

Au terme de leurs parcours, les migrantes sans-papiers engagent rapidement des actions favorisant la mobilité spatiale, économique et sociale, des membres de leurs familles vers l'Europe. Et c'est précisément à partir de ce moment là que leurs places se modifient dans la configuration de ces chaînes relationnelles : elles possèdent un nouveau statut dans les réseaux migratoires transnationaux car on les reconnaît désormais, grâce à leurs expériences, comme des interlocutrices privilégiées de la mobilité. Ces éléments tendent à augmenter là-bas leur poids social qui se trouve à nouveau renforcé du fait de leurs implications dans les divers échanges permis par les mobilités. Les relations développées du Sud au Nord sont appréhendées comme des territoires transnationaux dont elles usent lorsqu'elles engagent d'autres membres dans les mobilités migratoires. Le réseau est incontournable non comme un étage socio-spatial supportant ces relations mais comme un territoire total qui fait sens pour ces femmes. Ces ressources diverses provoquent, à l'échelle transnationale, l'irruption d'espaces d'autonomie à la fois individuels et collectifs qui s'articulent et/ou se superposent aux rationalités locales. Cette dimension transnationale renforce le lien entre ancrages et mobilités.

La régularisation de la situation des migrantes sans-papiers ne les mène pas forcément à se fixer définitivement en un lieu. Car entre-temps, leurs

---

<sup>169</sup>Alain Tarrus « Territoires circulatoires et étapes urbaines des migrant(e)s », Regards croisés sur l'économie 2/2010 (n° 8), p. 63-70.

expériences du nomadisme migratoire<sup>170</sup> a du sens : elles ont grossi les relations mobilisables au sein de leurs réseaux ; elles ont traversé, parcouru, habité, investi des espaces intermédiaires<sup>171</sup> qui font trace ; elles deviennent elles-mêmes ressources pour d'autres. Et leurs places dans ces configurations migratoires se sont modifiées ici, là-bas, entre ici et là-bas<sup>172</sup>.

En 1996, Lamia Missaoui analysait la situation d'immigrants Tunisiens en France dans un article<sup>173</sup> intitulé « *petit ici, notable là-bas* », aujourd'hui elle propose d'intituler cette recherche « *pauvre partout, riche partout* »...

---

<sup>170</sup>Ibid.

<sup>171</sup>Ces espaces intermédiaires explorés au cours de la transmigration peuvent à tout moment être réinvestis par les migrantes régularisées ou par les individus dont elles cherchent à favoriser la mobilité. Il y a alors rencontres entre les trajectoires collectives et les itinéraires biographiques des trajectoires individuelles.

<sup>172</sup>A Tarrus anthropologie du mouvement Ed Paradigmes, 1989. Lamia Missaoui L'étranger de l'intérieur, Payot 2006

<sup>173</sup> L. Missaoui, *Espaces et Sociétés* n) 4, 1996.



## Conclusion

### De nouveaux étrangers ?

L'hospitalité des transmigrants par leurs aînés de la mobilisation internationale du travail industriel des années 1970-1980, locataires de logements dans les quartiers socialement et économiquement enclavés de villes françaises, appelle une réciprocité : les « hommes de la route », Caucasiens, Moyen-orientaux, Afghans, Kurdes, Turcs, Balkaniques, Maghrébins, Polonais, Ukrainiens, Géorgiens,... œuvrant pour l'économie mondiale de « l'entre pauvres », le *poor to poor*, ouvrent leurs réseaux aux jeunes de ces mêmes quartiers. Hospitalités croisées entre pauvres : ceux, nomades, venus de loin tirent par la main nos proches, enlisés dans les quartiers de la relégation.

A partir de mobilités continentales et selon des territoires de circulation spécifiques, émergent des cosmopolitismes migratoires nouveaux, porteurs de métissages identitaires, en phase avec l'omniprésente mondialisation et loin des déterminismes coloniaux. Et, l'admettrons-nous enfin, le capitalisme le plus insupportable, celui du système marchand, la domination que nous combattons, celle-là même qui banalise toutes les hiérarchies de la matière et de l'esprit, lentement construites par la communauté des civilisations, a encore enfanté de

nouvelles configurations sociétales. Pour le pire, probablement, mais, selon notre constat dans cette recherche, pour le meilleur dès lors qu'il s'agit des plus pauvres. La forme pauvre de ce déploiement à ceci de paradoxal : vecteur de *développement et d'émancipation*, elle se généralise sans *accumulation* de capital parmi ses acteurs, sans production de hiérarchies de la richesse, en rupture avec les prétendues lois de l'expansion économique. Les compétences préparatoires à ces activités, s'appellent : guerre, misère, débrouille, honneur, fraternité de route. Elles s'acquièrent par les métissages du proche et du lointain, par l'entrée en transversalité de toutes les frontières des nations, celles des territoires mais encore celles des lois et normes. La pauvreté en est le signe et l'attribut distinctif, permettant une reconnaissance et une appartenance immédiates : *avant la religion et l'ethnie*.

Ce mouvement a d'autant plus de chances de se répandre que les ruptures post coloniales s'intensifient, comme l'a bien montré Ahmed Boubeker, d'enfermements urbains en révoltes, de formulations en reformulations d'une histoire familiale ou collective qui s'éloigne de plus en plus radicalement de celles proposées par la nation d'accueil. Le refus de reconnaissance de l'histoire des nations d'origine, comme des nations d'accueil, ou d'étape, ne rend plus apatride, mais amalgame à la vaste confédération des pauvres. Ainsi les départs « par le bas » des quartiers de la ségrégation sont-ils une réalité offerte par les transmigrants que nous avons côtoyés. Nous en avons saisi les prémices, comme nous le demande notre engagement de sociologues : apercevoir la dimension cachée, momentanément ou durablement, des processus de changement. Simmel et sa longue postérité anglo-saxonne post-hégélienne, les phénoménologues allemands, Halbwachs, de la « topographie légendaire... », trop tard et trop tôt à la fois, Weber et l'école compréhensive française tourainienne, ont tous insisté sur la nécessaire lecture par les sciences humaines des dimensions *cachées ou à peine manifestes du changement*.

Les manifestations de la réalité des « nouveaux étrangers », telles que nous les relatons, suffisent-elles à modifier la « figure de l'étranger » en France ? Pour l'heure certainement pas d'une façon globale dans l'ensemble du corps social. Les transmigrants et leurs métissages identitaires fluides, transitoires, ne suggèrent une telle mutation qu'à l'intérieur des territoires de leurs circulations, dans l'espace de leurs transactions. Même si leur nombre est

important, presque deux cent mille, l'exposition de leur présence est très sélective en France : côtes méditerranéennes, canal rhodanien, bordures frontalières allemande et belge. La brièveté de leurs séjours ne leur permet pas de nouer des relations individuelles de voisinage. Leur dispersion dans les villes moyennes, loin des « quartiers ethniques » des métropoles, les invisibilisent, les éloignent des dispositifs de contrôle et de répression des étrangers, et les condamnent à la discrétion. Par contre l'apparition, comme gestionnaires des réseaux de circulants dans les « carrefour-étapes », de plusieurs centaines de jeunes locaux, descendants des immigrants du travail des « trente glorieuses », est lourde de conséquences. Parmi eux, la rupture avec les perspectives de l'insertion républicaine se radicalise. Le sentiment de leur aliénation aux destinées des « vrais enfants de la Nation », les détermine à se construire en toute conscience comme *autres*. Devenus *nouveaux étrangers*, ils revêtent les habits des transmigrants : hommes, femmes, en collectifs, tels les « animateurs » du triangle Avignon-Nîmes-Arles, ou individuellement, telle Zahra.

La figure de nouveaux étrangers s'impose, de l'intérieur même des lieux perçus comme de relégation : désormais ils construisent leurs destinées *entre les nations*, alors même qu'on les décrivait comme prisonniers des lieux les plus enclavés *dans les nations* : « passez, il n'y a rien à voir, que désolation et violence » répètent les pouvoirs nationaux. Par un métissage entre sédentarités contraintes et mobilités transnationales, ils créent des continuités territoriales et relationnelles imprévues pour ceux, nous tous, qui scindent toutes les transversalités en éléments disjoints par les frontières, symboliques comme factuelles, nationales et locales : ces mêmes frontières qui se délitent.

A notre aveuglement, lorsque nous concevons les légitimités citoyennes comme liées à la sédentarité, s'ajoute notre incapacité à conjuguer les temps sociaux : l'éphémère, le passager, l'étape, rapide ou même lente, n'entrent pas dans le schéma spatio-temporel qui a construit nos configurations étatiques nationales. Etre « d'ici depuis longtemps » est la clef de la légitimité identitaire. Etre « d'ici et de là-bas et de l'entre deux, de temps à autre », désigne le « pérégrinant », le vagabond, l'errant, et ne permet aucune consistance sociale locale, a-t-on longtemps cru. *La mondialisation a ceci de bon qu'elle exige le bouleversement de ces conceptions : dispersion et éphémérité*

deviennent des valeurs constitutives de la modernité, créent les bases mondiales d'une économie « entre pauvres », porteuse d'universalité. Les marges et leurs périphéries deviennent des centres, comme le sont, pour les transmigrants, les trois « triangles » européens qui guident les mouvements de centaines de milliers d'entre eux. La « horde des vaincus », marquée du sceau de la pauvreté et du métissage, dont parlait le comte de Gobineau, au XIX<sup>ème</sup> siècle dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, s'est interconnectée à l'échelle planétaire, et mobilise désormais parmi les siens et pour les siens : *poor to poor*, et l'inséparable auto-expertise du *peer to peer*. Victoire des métissages : les pauvres de tous pays s'unissent, non pour partir à l'attaque des nantis, mais pour accéder à leurs marqueurs de puissance, matériels électroniques et communications à la fois les plus humaines et les plus dématérialisées, par une subtilité des échanges qui crée le vaste filet d'une possible paisible domination des « enracinés » par les circulants. La « chaleur » des connivences passe, entre pauvres, dans l'usage de Skype, de Google, etc en donnant à la communication abstraite la force des engagements d'honneur, en démultipliant la connaissance des chemins qui enserrrent les métropoles. Des logiques de circulation désignent des centralités européennes nouvelles, à distance des hiérarchies politiques usuelles. Quelle erreur, nous avons cru que la mesure de notre modernité était la capacité d'abstraction froide, la maîtrise des réseaux et leurs figurations formelles de plus en plus complexes, alors que l'évidence suggérée par les pauvres que nous venons de décrire est que la clef de la maîtrise des devenirs réside dans la capacité de transiter l'honneur, la parole qui engage, la proximité affective, l'empathie, le long des abstractions communicationnelles de toutes sortes : préserver, élargir la force du lien fort permet d'aller plus loin, de franchir la diversité des frontières. Alors même que l'économie du *rich to rich* célèbre la « force du lien faible ».

Pour certains, les plus riches comme les plus pauvres, les contours et les idéologies de la nation s'éteignent lentement. Le renversement des puissants maîtres de parcelles territoriales et des pouvoirs qui leur sont attachés par leurs assujettis sans places, sans légitimités, s'effectue sous nos yeux, renversement de la dialectique du maître et de l'esclave par inconsistance du lien : ne rien posséder et se soustraire à la dépendance des pouvoirs dans leur expression locale, en déployant un savoir-circuler, confère une puissance

nouvelle. Pauvreté, fluidité et déni des valeurs des sédentaires ouvrent désormais les portes d'un monde que nous percevons à peine par les figurations de l'Internet : multipolarités, équivalences, multiplication des carrefours, localisations hors des marquages territoriaux des hiérarchies de la puissance...

*Ces nouveaux étrangers* sont-ils les créatures, et l'éloge, de la mondialisation capitaliste marchande ultralibérale, que bon nombre d'entre eux servent passionnément, sans perspectives de sortie de leur univers de la pauvreté ?

Il s'agit d'un constat heureux : le nouveau maître, avide de richesses, libère des pauvres des confinements locaux, des répétitions des stigmates de l'enclavement ou de la malédiction d'une errance sans but. Un sens nouveau apparaît, qui relie dépendances et exils pour le meilleur. Mais, en l'état des législations, cette perspective est porteuse de nombreux périls : ceux-là mêmes de la distance aux mœurs et aux lois des nations d'origine. Comment se soigner dans l'urgence à Nîmes, à Toulon ou à Strasbourg, quand on a été diagnostiqué et à peine traité à Barcelone, à Gênes ou à Munich ? et, en admettant même que les revenus tirés du savoir-circuler selon les perspectives transnationales sont très suffisants pour vivre, comment réclamer les nécessaires droits et prestations pour soi et sa famille que dispense la nation grâce à de longues conquêtes sociales ? Outre les transmigrants, ces questions concernent des millions de travailleurs transfrontaliers, que des conventions sectorielles entre nations protègent mal. La « montée du *trans-* exige des résolutions concertées, entre nations européennes, qui ne peuvent être qu'autant d'accrocs à l'exercice total, discrétionnaire, des pouvoirs de chaque Nation sur ceux qui foulent son sol.

Peut-on penser à des identités continentales, supranationales, européennes par exemple, qui réconcilieraient le *trans-* avec la citoyenneté ? Raisonner ainsi c'est reporter le problème vers des espaces plus vastes, des frontières plus lointaines : c'est inclure certains *trans-* dans un nouvel espace politique, sans épuiser le phénomène. Il existe des peuples européens sans nation interne de rattachement global, aux désignations obstinément extérieures, lointaines, inadaptées, tels les Turcs, les Marocains, les Roms et d'autres, aussi malmenés que les transmigrants auxquels ils sont apparentés. Ce que provoquaient les

guerres intra-européennes par la dissection des peuples lors des traités de paix toujours provisoires, les migrations internationales massives l'ont reproduit. Ces présences enflent au moment même où les frontières internes sensées les séparer, les cliver, se délitent, disparaissent. Evidemment la réflexion proposée abandonne les ancrages idéologiques nationaux, il ne s'agit pas de créer un Maroc européen unissant des quartiers de Bruxelles, Francfort et d'autres villes. Mais peut-être de concevoir des droits de circulation et d'installation dans des espaces sociaux et économiques transeuropéens ? Reconnaître dans l'actuel transmigrant pauvre la préfiguration d'un citoyen européen que nous attendons tous, et dont nous savons que la *mobilité*, et spatiale et culturelle, est le *modus operandi* majeur ?

Le circulant aisé, cadre, expert, ingénieur, héros du « lien faible », ne crée pas les sociabilités exposées par nos transmigrants : il est trop soumis à la verticalité de l'exploitation commerciale de ses mobilités depuis trop longtemps. Hôtels, spectacles, transports confortables avec leurs étapes -aéroports ou gares- aménagées, leurs hiérarchies de l'accessibilité : sa mobilité est entièrement dévolue aux verticalités économiques pour lesquelles il travaille<sup>174</sup>. Son énergie, entièrement dévolue à l'acte professionnel ne s'encombre pas de liens forts : surtout pas. Il expose même à l'admiration des chercheurs, qui dénombrent ses places dans des réseaux formels, la force de ses liens faibles : carnet d'adresses de pairs rencontrés lors d'études, de congrès, etc. Libre de s'associer précisément parce que ses liens sont faibles, il est d'autant plus à même d'entreprendre. C'est du moins les théories de ses contempteurs qui l'affirment. Alors, quelle surprise de constater que les solidarités profondes entre transmigrants pauvres libère de remarquables initiatives et les pérennise par des liens dont la profondeur peut aller jusqu'à l'union, économique mais encore affective. Jusqu'au marquage des parcours en étapes mémorielles d'une histoire nouvelle et universelle de l'initiative des pauvres.

La nouvelle figure de l'étranger n'est pas celle du transmigrant d'origine lointaine et identifiable sur la cartographie du monde, mais celle produite par des métissages entre *en-* et *dé-racinements* que nos « enclaves », derniers

<sup>174</sup> Alain Tarrus *Les Fourmis d'Europe. Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*. L'Harmattan, 1992 ;

lieux des cosmopolitismes du « lien fort », fabriquent. L'hospitalité d'étapes que prodiguent les habitants des enclaves urbaines aux étrangers pauvres « du voyage » appelle, en retour, celle des transmigraants « de la route », des sociabilités immédiates et universelles de l'entre pauvres. : des jeunes, nos proches, les orphelins qu'une République généreuse devait adopter depuis les années 80, peuple des cités ou des vieux quartiers urbains en déshérence, commencent à « sortir par le bas » à la rencontre de leurs lointains semblables et construisent ce profil original.

Le nouvel étranger circulant pauvre anticipe les destinées de tous ses proches sédentaires... comme si, à sa naissance parmi nous, le « vieux-monde » disparaissait : hier, ni d'ici, ni de là-bas signifiait la malédiction d'un « nulle part », aujourd'hui ni d'ici ni de là-bas, mais des traverses qui mènent de l'un à l'autre, signifie « de partout ». Retournement dont l'Histoire est friande: les déracinés de la « légitimité identitaire », dès lors qu'ils quittent leur confinement, tissent la nasse qui enfermera les « légitimes identitaires », nationaux, indigènes et autres autochtones ; Albert Camus et Frédéric Hegel ne sont pas loin, puisque la perspective d'une fin de domination idéologique, par délitement du lien de dépendance, sans grand chamboulement des modalités d'accumulation capitaliste, s'impose *mezza voce* à côté des habituelles démonstrations, si claires sur les grands mécanismes économiques du changement qu'elles en oublient les ruses des gens tels qu'ils sont, leur capacité de construire des mondes sociaux nouveaux. Les pauvres, surtout circulants, sont devenus des alliés privilégiés d'un capitalisme marchand qui saute les barrières nationales, sur la route de la mondialisation-globalisation ; la « race des vainqueurs ». légitimes héritiers de « l'histoire des nations » devient enclave d'une interminable reproduction d'attributs idéologiques sérialisants : jusqu'à idolâtrer le lien faible, qui permet de tromper, de se dérober d'un lien trop obligeant, pour sa plus grande réussite dans la verticalité.

Le comte Joseph Arthur de Gobineau et sa longue postérité, devront s'atteler à la réécriture d'un nouvel *Essai sur l'inégalité des races humaines*, et de leurs civilisations : les métissages, les fusions du proche et du lointain, réinventent nos devenirs collectifs, s'imposent en des lieux imprévus, loin de ceux construits patiemment par *l'histoire sociale des nations et de leurs hiérarchies*.

La mutation comme processus historique élémentaire et constant du devenir collectif - mondialisation ? globalisation ? abstraction et multiplication des relations préservant le lien fort ?- est née avec les premières sociétés humaines : il s'agit aujourd'hui dans la mise en marche généralisée, du retour de la longue volonté des humains de franchir les frontières, que les enfermements nationaux récents ont freinée un instant d'Histoire.

Encore et toujours *l'étranger*, défini comme celui qui ne possède rien d'autre que sa mobilité et la force de ses engagements affectifs en héritage, quel que soit son « locus », étranger dans un Etat fort ou habitant pauvre d'un Etat dérisoire, construit, dans la douleur, l'avenir de tous.

## Bibliographie.

**Mehdi Alioua** La migration transnationale des Africains subsahariens : d'anciens espaces de circulation internationale pour de nouvelles formes migratoires. In Christian Audebert et Emmanuel Ma Mung : *Les nouveaux territoires migratoires : entre logiques globales et dynamiques locales*. Humanitarian Net, Université de Deusto, 2008.

"Quelles limites du champ politique de la nation comme seul espace légitime de la démocratie face à des hommes et des femmes sans frontière?" in G. Ferréol et A. Peralva (éds.), *Altérité, dynamiques sociales et démocratie*, Droit et Société, LGDJ/Lextenso, 2010, p.181-197.

**Chadia Arab.** *Les Aït Ayad. La circulation migratoire des Marocains entre France, Espagne, Italie*. Presses Universitaires de Rennes, 2009.

« Émergence de circulations migratoires féminines des Marocaines. Vers de nouvelles destinations. L'Espagne et les Émirats Arabes Unis », dans Moujoud N. et Kadri A. (dir.), *Genre et migration au Maghreb*, Bruxelles, Éditions intercommunication, 2011.

« Circulants marocains en réseau. La diversité des itinéraires et des routes migratoires », dans Cortes G. et L. Faret L. (dir.), *Les circulations transnationales. Lire les turbulences migratoires contemporaines*, Paris, Éditions Armand Colin, coll. « Géographie humaine », p. 73-89. 2009.

**Louis Assier-Andrieu**, (1998) *Le droit dans les sociétés humaines*. Nathan, Essais et Recherches.

**Sophie Bava**, Religions transnationales et migrations : regards croisés sur un champ en mouvement. *Autrepart*. 2010. 4. N° 58.

**Gérard Béaur et alii** (éds), *Fraude, contrefaçon et contrebande de l'Antiquité à nos jours*. Droz, 2006.

**Ali Bensaad.** Le Sahara et la transition migratoire entre Sahel, Maghreb et Europe. *Outre Terre* 2009. n°23.

Agadez, carrefour migratoire sahelo-maghrébin. *REMI* n° 1, 2003.

*Immigration sur Emigration. Le Maghreb à l'épreuve des migrations subsahariennes.* Karthala, 2009.

**Ahmed Boubeker** *Les Mondes de l'ethnicité.* Balland, 2003.

(et alii) *Ruptures post-coloniales.* La Découverte 2010. « L'immigration (post)coloniale en héritage : un récit en marge de l'histoire de France. »

**Chantal Bordes-Benayoun et Dominique Schnapper** *Diasporas et Nations* .Odile Jacob. 2006

**Pierre Bourdieu et P. Champagne,** *Les exclus de l'intérieur. Actes de la Recherche en Sciences Sociales* vol 91. 1993.

**Fernand Braudel.** *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II.* Colin 1949.

**Sylvie Brédeloup** , *La diams'pora du Fleuve Sénégal.* Presses Universitaires du Mirail. 2007 **Sylvie Bredeloup et Brigitte Bertoncello** (2006) la migration chinoise en Afrique : accélérateur du développement ou " sanglot de l'homme noir " ?, *Afrique contemporaine*, (218)

**Albert Camus** *La Peste.* Gallimard 1947.

**Elias Canetti** *The voices of Marrakesh.* Travelagre. 1967. **Roger Gentis** *La folie Canetti.* Maurice Nadeau 1993.

**Pauline Carnet** Entre contrôle et tolérance; précarisation des migrants dans l'agriculture d'Alméria. *Etudes rurales.* N°182, 2009

"Border: A resource for underground economies", in Paul Bauer and Mathilde Darley (dir.). *Borders of the European Union: Crossing and resisting strategies.* Prague : Cahiers du CEFRES - Centre Français de Recherche En Sciences Sociales. 128-145. 2007

**Chloé Cattelain, Véronique Poisson, Abdellah Moussaoui & alii** (2002) les modalités d'entrée des ressortissants chinois en France, Paris, ministère des affaires sociales, du travail et de la solidarité; direction de la population et des migrations

**Yves Charbit, Marie-Antoinette Hily, Michel Poinard** *Le va-et-vient identitaire*. INED-PUF 1997

**Philippe Chassagne et Kolé Gjeloshaj Hysaj**. La criminalité dans les Balkans. *Pouvoirs*. 132, 2009, Seuil.

**Philippe Chassagne**. Territoires et réseaux en Europe du Sud-Est : la question de la criminalité. *Anatoli*. n° 1, septembre 2010, CNRS éd.

**Olivier Clochard**. *Le jeu des frontières dans l'accès au statut de réfugié. une géographie des politiques européennes d'asile et d'immigration*, thèse de géographie, université de Poitiers, 2007.

**Nico Colombant**. West africa attracts influx of chinese entrepreneurs., in voice of america 05/25/2006.  
<http://www.ghanacybergroup.com/articles/getart.asp?mc=art&cat=5&id=354>

**Jean Copans**. Mondialisation des terrains ou internationalisation des traditions disciplinaires? : l'utopie d'une anthropologie sans frontières, *Anthropologie et sociétés*, col 24 n°1. 2000.

**Geneviève Cortès, Laurent Faret**, *Les circulations transnationales*, Armand Collin, collection U, 2009.

**Alessi Dell'Umbria**, *Histoire universelle de Marseille*. Agone, 2006.

**Sarah Demart**, Le combat pour l'intégration des Eglises congolaises (RDC) d'obédience pentecôtiste. *REMI*. N° 3, 2008.

La recomposition de l'ordre des hiérarchies par le pentecôtisme congolais à travers l'évangélisation des autochtones Français et Belges. *Les cahiers de la Méditerranée* n° 76. 2008.

**Stéphane de Tapia**. *Migrations et diasporas turques. Circulation migratoire et continuité territoriale*. Maisonneuve & Larose, IFEA Istanbul. 2005.

Avec Samim Akgönül et Christine Inglis, eds, in *International journal on Multicultural Societies* 2.11.2009. (*Turks abroad: Settlers, Citizens, Transnationals*) Unesco 2010.

Avec Ahmed İçduygu, numéro special Revue Européenne des Migrations Internationales *Turquie 2006 : aux portes de l'Union Européenne ?* vol 22.3.2006.

**Dana Diminescu** : The connected migrant. An epistemological manifesto. *Social sciences informations*. vol 47, n° 4. 2008.

*Visibles mais peu nombreux, les circulations migratoires roumaines*. Ed. MSH Paris, 2003.

**Gregor Dobler**. *South-south business relations in practice: chinese merchants in oshikango, namibia*. . institute for social anthropology, universität Basel, Switzerland. draft version 2005

**Elame Esoh** L'immigration en Afrique noire dans le contexte de la mondialisation,  
[www.lestamp.com/publications\\_mondialisation/publications.esoh.htm](http://www.lestamp.com/publications_mondialisation/publications.esoh.htm) . 2005.

**Norbert Elias**. *Engagement et distanciation. Contributions à une sociologie de la connaissance* ,Paris, Fayard. 1993.

**Claire Escoffier**, *Transmigrant/e/s africain/e/s au Maghreb. Une question de vie ou de mort*. L'Harmattan, 2006.

**Christine Gabriel, Hélène Pellerin**, *Governing international Labour Migration*, Routledge/Ripe, 2009.

**Yun Gao**. *Chinese migrants and forced labour in Europe*, Geneva: report for the international labour office, july 2004.

**Yun Gao, Véronique Poisson**. *Le trafic et l'exploitation des immigrants chinois en France*, Geneva, international labour office. 2005.

**Anne Gotman**, *Villes et hospitalité : les municipalités et leurs étrangers*, Ed. de la maison des sciences de l'homme. 2004

**Yves Grafmeyer**, *Sociologie urbaine*. Paris, Nathan. 1994

**Marie-C Grassi** « Passer le Seuil », In MONTANDON, A.,(dir.) *Le livre de l'hospitalité : accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures*, Bayard. 2004

**Michel Grossetti et alii**, *Bifurcations*. La Découverte 2009.

Réseaux sociaux et médiations dans les activités d'innovation. *Hermès*. 2008, n° 50.

**Maurice Halbwachs.** *La topographie légendaire des Evangiles en Terre Sainte.* PUF 1942 .

**Ulf Hannertz .** *Explorer la ville.* Minuit 1983.

*Transnational connections.* Routledge 1996

**Bhabha Homi** (2007) *Les lieux de la culture,* Payot.

**Gustav Husserl.** (1976) *Crisis. La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale,* Gallimard, Paris, réed. (1970) *L'idée de phénoménologie,* PUF.

**François-André Isambert,** Schutz entre Weber et Husserl. in *Revue Française de Sociologie* n°1. 1981.

**Antoine Kernén, Benoît Vulliet** (2008) les petits commerçants et entrepreneurs chinois au mali et au sénégal, sociétés politiques comparées, n°5

**Michel Kokoreff** La force des quartiers, de la délinquance à l'engagement social. Payot 2003.

La France en mutations. Payot, 2004.

**Sara Maria Lara Flores,** *Migraciones de trabajo y movilidad territorial.* Porrua, 2010.

**Fatima Lahbabi, Pilar Rodriguez,** *Migrantes y trabajadoras del sexo.* Del Blanco Editores, 2004.

**François Laplantine** *Transatlantique. Entre Europe et Amériques latines,* Paris, Payot. 1994

(et **Alain Nouss**) *Le métissage,* Flammarion,.

**Hervé Le Bras** *L'adieu aux foules.* L'Aube, 2003.

**Jean-Pierre Liegeois,** *Tsiganes,* Paris, La découverte. 1983

**Emmanuel MaMung.** *Mobilités et investissements des immigrés.* L'Harmattan, 1996.

*La diaspora chinoise : géographie d'une migration.* Ophrys. 2000.

Chinese migrations and china's foreign policy in africa. *journal of chinese overseas*, vol.4, n°1, 2008.

Le prolétaire, le commerçant et la diaspora. *REMI* 2009

**Michel Marié, Thomas Regazzola**, *Situations migratoires*, Galilée, 1977.

**Geneviève Marotel**. Les marbriers de Carrare. Thèse, Toulouse le Mirail, 1994 ;

**Marco Martiniello**, *La nouvelle Europe Migratoire. Pour une politique proactive de l'immigration*. Ed. Labor, 2002.

**Lamia Missaoui**, «Dire les Autres : métissages et renouvellement des civilités générales :Les Gitans et la question scolaire » *Presses universitaires de Laval*. 2011

« Drogue, VIH et individuation des femmes Gitanes », , dans *COSSE, Claire ; Lada, Emmanuel et Rigoni, Isabelle (dir.), Faire figure d'étranger, regards croisés sur la production de l'altérité*, Paris, Ed. Armand Colin. 2004.

*les étrangers de l'intérieur*, Paris, ed. payot. 2003

*Les nouveaux cosmopolitismes : mobilités, identités, territoires*. Ed. de l'Aube. (avec Alain Tarrius). 2001.

*Naissance d'une mafia catalane ? Les jeunes des « bonnes familles locales » dans les trafics d'héroïne entre Barcelone et le Sud de la France*. Llibre del Trabucaire. 2000.

*Gitans et santé*. Ed. Llibres del Trabucaire. Coll. Recherches en cours. 1999.

Gitans de Barcelone à Perpignan : crise et frontière. In *REMI*, vol. 13, n° 3. 1997.

Petit ici, notable là-bas. Trajectoires de réussite de Tunisiens en France. *Revue Européenne des Migrations Internationales*. n° 1, 1995.

**Sonia Missaoui**. *Y demeurer ou en sortir ? scolarisation des enfants Maghrébins primo-arrivants et des Gitans*. Ed Trabucaire. Coll. Recherches en cours. 2007.

Trajectoires identitaires des Gitans Catalans de part et d'autre de la frontière franco-espagnole. *Ethnologie Française*. 2-2008.

**Laurent Mucchielli**, *Penser la violence*, Stock, 2011.

Délinquance, chômage des jeunes et inégalités de revenus en région PACA. <http://ordcs.mmsh.univ-aix.fr/publications/Pages/Etudes-travaux-ORDCS.aspx>. 2012, février.

**Laurent Mucchielli, Véronique Le Goaziou**, s/d, *Quand les banlieues brûlent, retour sur les émeutes de novembre 2005*. La Découverte, 2006.

**Anderson Nels**, (1993) *Le hobo. Sociologie du sans-abri*. Présentation et postface de Olivier Schwartz, Paris, Nathan.

**Gérard Noiriel**. *Le Creuset Français*. Hachette 1989.

**Ong Jin Hui, Chan Kwok Bun et Chew Soon Beng**, eds. *Crossing borders: transmigration in asia pacific*. Singapore: Simon & Schuster. 1995.

**Nyiri Pal** Transnationalisme et « minorité intermédiaire » : les entrepreneurs chinois en hongrie, in Roulleau-Berger Laurence (ed.) *Nouvelles migrations chinoises de travail en europe*, Toulouse: presses universitaires du mirail. 2007

**Robert Ezra Park**. *The collected papers of R.E.Park*. Free Press of Glencoe. 1955

Human Migration and the Marginal Man, *American Journal of Sociology*, 37, 1928

**Michel Péraldi** (dir), *Cabas et containers. Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*. Maisonneuve et Larose. 2001 .

**Olivier Pliez**. Toutes les routes mènent à Yinin (Chine). Entrepreneurs et migrants musulmans dans un comptoir économique Chinois. *L'espace géographique*. 2010/8 vol. 39.

Nomades d'hier, nomades d'aujourd'hui. Les migrants africains réactivent-ils les territoires nomades au Sahara ? *Annales de Géographie* n°652, 2006.

*Les cités du désert. Des villes sahariennes aux saharatowns*. IRD, PUM 2012.

**Swannie Potot**. Les migrants transnationaux, une nouvelle figure sociale en Roumanie. *Revue d'Etudes comparatives du Sud-Est*. 2002 . 33.

**Fatima Qacha .**

*Migrations transnationales. Rôles des femmes et des réseaux familiaux.* Doctorat de sociologie. Toulouse le Mirail. Octobre 2010.

*Réseaux de confiance au Maroc central, Plein Droit, n° 84, mars 2010*

*Les enjeux de la régulation des dispersions familiales dans l'espace Europe/Maghreb par les femmes maghrébines.* Colloque international : 1985-2005 : 20 ans de recherche sur les migrations internationales, MIGRINTER, 5-7 juillet 2006, Poitiers, Maison des Sciences de l'homme et de la société, janvier 2008

**Laurence Roulleau-Berger.**

*La Ville-intervalle : jeunes entre centre et banlieue, Méridiens Klincksieck, 1991. 1993.*

*La rue, miroir des peurs et des solidarités, PUF, 2004.*

*Nouvelles migrations chinoises et travail en Europe, PUM, 2007.*

*La nouvelle sociologie chinoise, CNRS, 2008.*

*Migrer au féminin, PUF, 2010.*

**Igor Saveliev** les nouveaux immigrants chinois sur le marché du travail russe : menace ou pari sur l'avenir ?, in Laurence Roulleau-Berger (ed.) *Nouvelles migrations chinoises et travail en Europe*, Toulouse: presses universitaires du mirail 2007.

**Fanny Schaeffer.** *Le territoire des passe-frontières, dynamiques sociales, identitaires et spatiales de la structuration du champ migratoire marocain*, thèse de géographie, université de Poitiers 2004.

**Camille Schmoll.** *Une place marchande cosmopolite, dynamiques migratoires et circulations commerciales à Naples*, thèse de géographie, université Paris x, Nanterre, 2004.

**Alfred Schütz.** *Le chercheur et le quotidien*, Méridiens Klincksieck.1987.

**Georg Simmel.** *Sociologie et épistémologie.* PUF 1981.

*Le conflit.* Circé. 1992.

*Philosophie de l'argent.* P.U.F. 1987.

**Gildas Simon.** *La planète migratoire dans la mondialisation.* Armand Colin col U. 2008

*Géodynamique des migrants internationaux dans le monde.* PUF. 1995.

*L'espace des travailleurs tunisiens en France. Structures et fonctionnement d'un champ migratoire international.* Martineau. Poitiers. 1979.

Migrations, la spatialisation du regard. *REMI*, vol. 22, n°2. 2006.

**Dominique Sistach.** Nouvelle frontière de la prostitution dans l'Europe libérale : le cas catalan. Octobre 2010. *Sociologie et sciences politiques*.

Le camp de Rivesaltes (1938-2007), histoires entrelacées de l'internement d'Etat. Octobre 2008. *Sociologie et sciences politiques*.

**Jeanne Sublet.** *Les voiles du nom.* PUF. 1991.

**Alain Tarrius,** (voir CV sur Google/english langage/Tarrius Alain)

-productions qui abordent les thèmes développés dans ce livre

. 123 articles dont : 1987 in Revue Européenne des Migrations Internationales vol 3, 1<sup>er</sup> trimestre : « *L'entrée dans la ville : migrations maghrébines et recomposition des tissus urbains à Tunis et à Marseille* ». lire sur la toile :Google/ Persée /Migrinter Cnrs.

.... 2010 in Regards croisés sur l'économie, 8. 21. « *Territoires circulatoires et étapes urbaines des transmigrant(e)s en France.* »

. 15 livres dont : *Anthropologie du mouvement.* Ed. Paradigmes, 1989.

*Les Fourmis d'Europe : migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales.* L'Harmattan, 1992.

*Arabes de France dans l'économie mondiale souterraine* (avec **Lamia Missaoui**). L'Aube, 1995/ 2000.

*Fin de siècle incertaine à Perpignan.* Trabucaire, 1997/ 1999.

*Les nouveaux cosmopolitismes.* (avec **Lamia Missaoui**) L'Aube, 2000.

*La mondialisation par le bas.* Balland, 2002.

*La remontée des Sud.* L'Aube, 2007.

*Migrations internationales et nouveaux réseaux criminels.* Trabucaire, 2010. (avec **Olivier Bernet**).

**Alain Touraine** *Pourrons-nous vivre ensemble ?* Fayard, 1997.

**Wang Cangbai, Wong Siu-Lun et Sun Wenbin**, Haigui: a new area in china's policy toward the chinese diaspora?, *journal of chinese overseas*, 2(2), pp. 294-309. 2006.

**Max Weber**. *La Ville*. (1921). Aubier, Champ Urbain 1992.

**Daniel Welzer-Lang**. *La Planète échangiste*. Payot. 2005.

**Michel Wieviorka**, *La Différence*, Balland, 1996.

*Rapport sur la diversité*, Robert Laffont, 2008.

**Patrick Williams (dir.)** *ETHNIES* 15. (1993). Terre d'asile, terre d'exil : l'Europe tzigane.

**Louis Wirth** . *Le Ghetto*, Traduction et introduction de J. Rojzman. Paris, Champ Urbain, PUG. 1983.

**Catherine Withol de Wenden** *Les immigrés et la politique. Cent cinquante ans d'évolution*. Presses de la FNSP, 1988

**Isabel Yépez, Gioconda Herrera**, Nouvelles migrations latino-américaines en Europe. Obreal, universitat de Barcelona, Université de Liège, 2008.

**Zhou Min** *New york's chinatown: the socioeconomic potential of an urban enclave*, Philadelphie temple university press 1992

## Biographies des auteurs

### *Alain Tarrius*

Sociologue et anthropologue d'inspiration compréhensive et phénoménologique, je tente de saisir l'expression actuelle de mouvances (populations migrantes en premier lieu) s'incarnant dans des espaces et des territoires transnationaux et perpétuant les tensions de leurs mobilités et de leurs ancrages. Le cadrage de mes recherches est celui de la mobilisation *d'une force de travail internationale mobile en phase avec l'omniprésente mondialisation.*

Les mots clés de mes recherches : mobilités, migrations, frontières, cosmopolitismes. Les collectifs que je prends à témoin sont formés de migrants riches ou pauvres, ethniques ou non, 'officiels' ou 'souterrains', transitant des produits d'usages licites ou illicites. L'amplitude de leurs mobilités est internationale : mes terrains sont essentiellement situés sur le pourtour méditerranéen. Mes investigations visent surtout à comprendre les changements intervenus chez les migrants dans l'espace/temps du parcours migratoire ; le *transmigrant*, souvent décrit comme ethnique à son départ, découvre *l'altérité* lors de nouvelles proximités affectives, de collaborations professionnelles (avec les sédentaires, comme entre migrants) à l'occasion des passages de frontières, des étapes urbaines, des modalités d'organisation d'un entre deux d'une durée extrêmement variable : côtoiements, croisements, accompagnements cosmopolites autour d'activités licites/illicites. Je m'applique à construire des notions nouvelles à même de permettre la description de ces mouvements (*'paradigme méthodologique de la mobilité'*-1988 ...- suivant quatre niveaux des rapports espaces/ temps où l'ordre des temporalités prime sur celui des espaces) et d'en saisir les empreintes dans les processus de mondialisation (*'territoires circulatoires'* -1991 ...- comme topiques des circulations-interactions) : l'observation des interactions sociales durant la mobilité nécessite les accompagnements (enquêtes en situation), les participations aux sociabilités originales constitutives des *territoires circulatoires*. Il s'agit donc bien d'observer, d'analyser, des circulations, des réseaux, de « migrants nomades » selon un cadrage méthodologique strict : nous ne sommes pas dans la description des

« places marchandes », classique variation ethnographique de l'approche des marchés, aveugle à la formidable mobilisation, sur le mode de la mobilité, des transmigrants. Une nouvelle forme migratoire s'impose et modifie les analyses binaires brutales en termes de im-(migré)/ é-(migré), in/ out ; l'analyse désormais ternaire(im-, é-, trans-) désigne des frontières nouvelles (réseaux/'ghettos'), ...

Proche de la tradition de l'Ecole de Chicago et particulièrement des thèses empruntées à G. Simmel, et aux écoles hégéliennes, qu'elle développe sur les changements de formes sociales urbaines, je revisite et tente de redéfinir les approches de la ville en fonction des nouvelles connaissances des types migratoires (transmigrations)...à la différence notable que je ne conçois pas la métropole urbaine comme carrefour concentrant le monde, mais comme éclatée, dispersée par les populations qui la traversent constamment : c'est ainsi que mes travaux m'ont conduit à interroger des entités socio-spatiales telles les ports du pourtour de la Mer Noire, certaines zones des Balkans, le Sud italien *et* le Levant espagnol *et* l'Andalousie, et les villes fédérées par les réseaux de transmigrants, comme autant de « *moral areas* » (R.E Park) connectées par les mobilités économiques des migrant(e)s.

Mes premières recherches (enquête 1985-1986 exposée dans le n°1, volume 3 - 1987- de la *Revue Européenne des Migrations Internationales* , in extenso sur Google/ Persée/REMI ) ont mis en évidence l'existence d'un « comptoir colonial maghrébin » de 350 boutiques immergées dans un quartier (Belsunce) en déshérence du centre historique de Marseille au chiffre d'affaires (estimé par la Caisse des Dépôts) d'environ trois milliards de francs...désignant le centre commercial le plus important de la façade euro-méditerranéenne. **Première identification d'un marché local-mondial de transmigrants en Europe** ; mes recherches tentèrent par la suite de comprendre l'amplification des transmigrations (91 : migration massive marocaine, migrations de populations est-européennes ), la multiplication des réseaux de transmigrants commerciaux (1993-95, *Arabes de France dans l'économie souterraine mondiale*, 1995 éd de l'Aube), l'apparition de « quartiers comptoirs commerciaux » dans des villes moyennes situées sur les « territoires » de circulation des transmigrants (1995-2001 ; problématique des frontières *Fin de siècle incertaine à Perpignan*, édit Trabucaire et *La Mondialisation par le bas*, Balland 2002), en Europe et en articulation Europe/ Sud ouest (Maroc, Tunisie) et Sud Est méditerranéen (2003-2007Balkans, Turquie, Caucase, Afghanistan, *La remontée des Sud*, édit de l'Aube) ; la proximité des réseaux de transmigrants Est-

méditerranéens avec les réseaux criminels (2008-2010 *Migrants internationaux et nouveaux réseaux criminels*, édit Trabucaire). Et actuellement (fin 2010-2012), « retour en France » pour l'observation des nouveaux cosmopolitismes induits par la coexistence d'étapes entre transmigrants (commerciaux Marocains, Afghans, Turcs, Balkaniques, médecins itinérants Syriens, prostituées Caucasiennes et Balkaniques d'Espagne en Europe du Nord...) et migrants sédentaires historiques (dans l'habitat social) : parcours de transmigration du chercheur (1983-2012) *en accompagnement de la naissance, de la croissance, de la diversification des transmigrants, et de leur articulation Europe/ reste du monde à partir des espaces méditerranéens..*

Durant ce parcours de recherche j'ai parallèlement aux problématiques des migrants commerciaux des économies souterraines, étudié les transmigrations des ouvriers du fer européens (Fos sur Mer, 1983-85), des cadres circulants d'entreprises internationales (1990-1991, *Les Fourmis d'Europe*, 1992 l'Harmattan), les réseaux transfrontaliers intra-européens de trafic de psychotropes (1997-2000 héroïne, cocaïne, *Naissance d'une mafia catalane ?* 2000 Trabucaire) ET Europe/Moyen Orient (2008-2010 héroïne afghane et transmigrations).

A partir de 1994, une collaboration quasi-permanente s'est établie avec Lamia Missaoui autour des problématiques évoquées. Collaborations avec Geneviève Marotel (chargée de recherches INRETS) 1978-1992, Fatima Lahbabi 2002-2004, Olivier Bernet 2006-..., Sonia Missaoui (mcf Toulouse 2) 2004-..., Michel Marié (DR-CNRS) 1985-1995, Marie-Antoinette Dekkers (DR-INRETS) 1982-1988 et Mehdi Alioua 2008-.... Fatima Qacha 2009-...

Professeur émérite à l'Université de Toulouse le Mirail.

### ***Lamia Missaoui***

**Sociologue et anthropologue** les thèmes que j'ai particulièrement investis sont ceux de l'apparition d'initiatives économiques durant la migration (initiatives économiques commerciales d'hommes et de femmes), et des conditions et formes des mixités sociales, de métissages, entre migrants étrangers et indigènes

exclus de l'insertion économique dans l'espace de nos villes européennes. Je développe des critiques :1) Des sociologies de l'intégration dimensionnées sur le fait constitutionnel français, afin d'étendre leur champ de compréhension à des formes d'intégration ou de co-présence originales, particulièrement redevables d'effets « d'internationalisation » des projets migratoires. 2) Des sociologies de l'ethnicité, peu aptes à saisir les fluidités des positions ethniques et la multiplication des multi-appartenances.

Les terrains que j'investis prennent à témoin des populations (tsiganes, arabes, subsahariennes) qui débordent du cadre des formes urbaines et sociales usuellement référencées aux univers de sédentarité. Je propose des notions nouvelles afin de rendre compte du déplacement des frontières de l'altérité entre groupes sociaux, entre individus, comme entre nations, afin de penser **cette mondialisation des normes et des valeurs** qui réinterprète en termes de métissages ce que nous concédions à l'étranger en termes de voisinage.

**les Comparaisons internationales, circulations transfrontalières, traductions** sont les trois concepts sur lesquels mes recherches se basent pour dépasser les frontières des États-Nations et saisir du même coup des réalités nouvelles. La prégnance implicite des traditions nationales constitue en réalité le point aveugle de la sociologie, des sciences humaines, et des schèmes de pensée en général. Mon désir, dans mes derniers travaux, est de provoquer ce débat qui fait défaut en sociologie, alors qu'il est constitutif de l'anthropologie. Comment peut-on faire une sociologie de la mondialisation ? Le transnationalisme est-il un nouveau paradigme ? les transmigrants représentent-ils une nouvelle forme sociale transversale à nos états nations et que disent-ils de nos frontières sociales et idéologiques ? en quoi notre intérêt pour ces nouvelles formes nous permet-il de mieux dire les « autres » mais aussi de réinterpréter notre propre histoire ?

Pour répondre à ces questions mon parti pris est que l'observation participante hors contexte de sédentarité n'est pas un moyen comme un autre de collecte de données mais un véritable instrument de découverte, une *méthode* donc qui, si elle est bien menée, permet d'accéder à certaines dimensions du social voilées par la sédentarité. Ici, pratique de l'enquête en mobilité et théorie de l'objet transversal aux mondes localement construits se prolongent l'une l'autre et confèrent du coup à la relation socio anthropologique une légitimité spécifique.

Maître de Conférences à l'Université de Versailles Saint Quentin en Yvelines. Membre du laboratoire Printemps.

Collaboration avec Alain Tarrius depuis 1994.

### ***Fatima Qacha***

Docteure en sociologie de l'Université de Toulouse le Mirail, pour une thèse sur *le rôle des femmes et des familles de migrants traditionnels dispersées à travers l'Europe, comme facilitatrices des transmigrations marocaines actuelles*, j'ai recensé et suivi des parcours individuels de femmes au Maroc, en Espagne et en France. Il s'agit d'évaluer et de décrire le caractère diffus de la transmigration qui, dès lors, ne se présente plus comme une mobilisation de collectifs pour l'économie marchande, mais comme une nouvelle forme en cours de banalisation. Le cas de Zahra, décrit dans ce rapport, illustre bien de telles trajectoires. Il s'agit, en somme, de la généralisation des mobilités transmigratoires, qui, dès lors, ne spécialisent plus genres et espaces.

Attachée Temporaire à l'Enseignement et à la Recherche à l'Université de Toulouse le Mirail, associée au laboratoire LISST-CERS.

### Ouvrages publiés par **les auteurs**.

En collaboration, Lamia Missaoui et Alain Tarrius :

Lamia Missaoui et Alain Tarrius, ***Naissance d'une mafia catalane ? fils de « bonnes familles » locales dans les trafics transfrontaliers d'héroïne entre Espagne et France***, Trabucaire, 1999.

Alain Tarrius et Lamia Missaoui, ***Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires***. Ed de l'Aube, Monde en cours. 256 p. 2000.

Alain Tarrius et Lamia Missaoui, ***Arabes de France dans l'économie souterraine mondiale***. Ed de l'Aube, Monde en cours. 220p. 1995. Réédité en 2000 sous le titre, *Economies souterraines, Le comptoir maghrébin de Marseille*.

Lamia Missaoui :

***Gitans et santé de Barcelone à Turin. Les compétences de l'étranger de l'intérieur : ethnicité et métissages chez les Gitans catalans et andalous autour des problèmes de santé publique.*** Préface de François Laplantine. Ed Trabucaire, 1999.

***Les fluidités de l'ethnicité ou les compétences de l'étranger de l'intérieur.*** Ed du Septentrion. 2000.

***Les étrangers de l'intérieur, filières, trafics et xénophobie.*** Payot 2003.

Alain Tarrus :

Alain Tarrus, participations, Geneviève Marotel et Michel Péraldi , ***L'aménagement à contre-temps. Territoires immigrés à Marseille et à Tunis.*** L'Harmattan, 1988.

***Anthropologie du mouvement,*** Paradigme éd. 1989.

Alain Tarrus, participation Geneviève Marotel, ***Les Fourmis d'Europe : migrants pauvres, migrants riches et nouvelles villes internationales.*** L'Harmattan, 1992.

Alain Tarrus, Jean Loup Gourdon et Evelyne Perrin (éd) ***Ville, espace et valeurs.*** Harmattan et Plan Urbain, 1995 .

***Fin de siècle incertaine à Perpignan. Drogues, communautés d'étrangers, chômage des jeunes et renouveau des civilités dans une ville moyenne française.*** Trabucaire. 1997, rééd 1999 .

Alain Tarrus en collaboration avec Oriol Romani, ***La ville, l'argent, la mort. La ciutat, els diners, la mort.*** Ed de la Generalitat de Catalunya. 2000.

Alain Tarrus et Raymond Sala, ***Occitans, Espagnols et Marocains : migrations d'hier et d'aujourd'hui en Roussillon*** , Trabucaire, 2000.

Préface Michel Wieviorka, ***La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades des économies souterraines.*** Balland, 2002.

***El capitalismo nomada en el arco mediterraneo.*** Ed Hacer, Barcelona. 2007.

***La remontée des Sud : Afghans et Marocains en Europe Méridionale.*** L'Aube, Monde en cours, 2007.

Alain Tarrus et Olivier Bernet, *Migrants internationaux et nouveaux réseaux criminels*. Trabucaire, 2010.



## TABLE DES MATIÈRES

<p><b>LES TRANSMIGRANTS EN FRANCE : TERRITOIRES DE CIRCULATION, RESSOURCES ÉCONOMIQUES, STRATÉGIES RÉSIDENTIELLES ET SOCIABILITÉS URBAINES</b></p>
--

<b>Introduction</b>	p. 3
Activités sans frontières.	p.3
« L'entre pauvres » ou « poor to poor ».	p.5
Des nouvelles formes migratoires.	p.6
Des phénomènes significatifs mais peu visibles.	p.7
En Méditerranée, à l'est et à l'ouest, des populations témoins.	p.9
« Territoires circulatoires ».	p.10
D'indispensables enquêtes empiriques.	p.12
<b>Première partie. Trente années de déploiement d'un nouveau type de migrations (1980-2010).</b>	p.15
Frontières nationales, frontières des réseaux, frontières des ghettos, frontières continentales.	p.22
Frontières nationales.	p.22
Frontières continentales comme nouvelles frontières internationales.	p.24
Frontières des réseaux de transmigrants.	p.26
Apports et conditions d'une approche en termes de transmigration.	p.27

Frontières du ghetto : nouveaux cosmopolitismes entre enclave locale et centralité mondiale.	p.30
Des transmigrants en France : un cosmopolitisme migratoire original.	p.35
Transmigrants ?	p.35
Compétences et apprentissages en mobilité.	p.38
Transmigrants et nouveaux cosmopolitismes.	p.39
A l'est méditerranéen, les transmigrants Afghans.	p.39
A l'ouest les transmigrants Maghrébins.	p.44
D'est en ouest les « docteurs Egyptiens ».	p.44
Du pourtour méditerranéen, des Balkans et du Caucase, les transmigrantes pour le travail du sexe.	p.46
« Contre chacun des nôtres, ils ne peuvent rien, alors contre tous à la fois... ».	p.56
Une histoire nouvelle de la migration est en train de naître, écrite par les migrants eux-mêmes.	p.57
<b>Deuxième partie. Les cosmopolitismes migratoires lors des étapes partagées des transmigrants en France.</b>	p.60
Pour une anthropologie de « l'entre pauvres » ou « poor to poor » apparenté au « peer to peer »(entre experts).	p.66
La « moins-value positive ». Perdre plus pour gagner plus : transfert de l'illicite vers le licite.	p.74
Le « peer to peer » englobe le "poor to poor".	p.80
Les mafias ont change.	p.83
Il y a trafic et trafic: transmigrants et diasporiques.	p.86
Ceux de Calais : les circulations des pauvres.	p.89
« L'identité » des transmigrants n'a rien de permanent.	p.90

Habiter.	p.92
L'organisation complexe de l'équilibre familial comme négociation de l'initiative commerciale du transmigrant.	p.96
Usages des ordinateurs, Google, Skype, etc...	p.99
Des responsables ? des réseaux ? des groupes ?	p.101
Religion et activités marchandes.	p.105
Après la transmigration ?	p.106
Et la santé ? et la sexualité ?	p.107
Des migrants encore et toujours mobilisés.	p.112
Sociabilités en étape et en route.	p.115
Sociabilités locales entre transmigrants, migrants sédentarisés et autres voisins.	p.115
Une journée de Karim en Avignon.	p.115
Aïcha, Fatiha, assistantes médicales multitâches.	p.120
Les incertitudes de Daniel.	p.123
Azzedine : séparer le bon grain de l'ivraie.	p.126
Un voisin : « ils vont, ils viennent, comme s'ils habitaient en centre ville ».	p.130
En route. Diversités cosmopolites. Relais locaux des transmigrants : rapports avec les 'autochtones'.	p.135
Ne jamais rester entre soi.	p.137
<b>L'ampleur de la transmigration et de son influence sur les immigrants sédentaires ?</b>	p.147
Les transmigrants.	p.147
Influence sur les immigrants sédentaires.	p.150
<b>Troisième partie. La carrière migratoire d'une transmigrante</b>	p.151

**marocaine.**

Un cas-type : Zahra ou la force des sociabilités.	p.154
L'univers des migrations : un monde familial.	p.156
Activation des contacts internationaux et étapes.	p.158
Rencontres opportunes et ressources individuelles : la séduction comme ressource migratoire.	p.161
L'accès aux faveurs sexuelles : un avantage stratégique ?	p.164
« Les vertus émancipatrices de l'argent. »	p.167
Du voisinage urbain au voisinage international.	p.170
Les côtoiements urbains.	p.170
Connexions avec le réseau transnational.	p.172
Complexification de la configuration transnationale.	p.178
<b>Conclusion. De nouveaux étrangers ?</b>	p.184
<b>Bibliographie.</b>	p.192
<b>Biographies des auteurs.</b>	p.202
<b>Table des matières.</b>	p.210

## Résumé

*Les migrants internationaux pauvres ont compris le refus d'hospitalité des nations riches. Un grand nombre d'entre eux -autour de deux cent mille annuellement pour la France, six cent mille pour l'Europe- ne se présentent plus à nous comme é- ou im-migrants, mais comme **transmigrants** : en perpétuels mouvements entre nations, ils sont devenus les colporteurs du capitalisme marchand moderne. Qui serait plus qualifié que les transmigrants pauvres pour offrir aux grandes firmes mondiales le vaste marché des pauvres, leur milieu naturellement proche, en passant en Europe, à leurs risques, des produits totalement hors taxes et hors contingentements ? Les majors de l'électronique du Sud-est asiatique, ne s'y sont pas trompés en développant l'économie mondiale « horizontale » du « poor to poor », l'entre-pauvres, via Le Golfe pour ce qui nous concerne. Ils n'en négligent pas moins l'économie officielle et ses verticalités : experts, commerciaux, locaux, prêts... où se négocient, loin des pauvres et 60% plus chers, les mêmes produits. Contradictions ? les bénéfiques de l'une et l'autre économie, imbriquées, que certains nous décrivent comme antagonistes, aboutissent dans les mêmes poches.*

*Mais, à la rencontre des pauvres, les transmigrants trouvent en France l'hospitalité de ceux qui les ont précédés, enclavés dans des zones urbaines et de plus en plus sensibles, depuis 1982, aux ruptures post-coloniales : de manifestes en marches et en émeutes, ils construisent une autre histoire de leurs présences, plus proche de celle des transmigrants que de celle de la nation qui les héberge.*

*Les enquêtes se sont déroulées dans le triangle Arles, Avignon, Nîmes et mettent en évidence l'organisation par des jeunes des cités de l'étape commerciale des transmigrants (transmigrants commerciaux, médecins et femmes). Ces enquêtes permettent de découvrir le poor to poor et les nouvelles destinées qu'offrent les transmigrants, par l'hospitalité de leurs réseaux mondiaux, à ceux de nos banlieues qui désirent vivre autrement, «sortir- par-le-bas ».*